Haruki Murakami

Le Passage de la nuit

Roman

belfond

DU MÊME AUTEUR

Après le tremblement de terre, 10/18, 2002
Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil, Belfond, 2002 ; 10/18, 2003
Les Amants du Spoutnik, Belfond, 2003 ; 10/18, 2004
Kafka sur le rivage, Belfond, 2006
La Ballade de l'impossible, Belfond, 2007

HARUKI MURAKAMI

LE PASSAGE DE LA NUIT

Traduit du japonais
par Hélène Morita

Avec la collaboration
de Théodore Morita

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

1

LA VILLE S'OFFRE À NOTRE REGARD.

Ce paysage urbain, nous l'observons à travers les yeux d'un oiseau de nuit qui volerait très haut dans le ciel. Depuis ce point de vue panoramique, la ville apparaît comme une gigantesque créature. Ou même comme un agrégat de corps vivants. S'étendant jusqu'à d'insaisissables confins, des vaisseaux sanguins, innombrables, irriguent les cellules, les régénèrent inlassablement. Les vaisseaux convoient des informations nouvelles, recyclent les anciennes. Donnent naissance à des consommations nouvelles, recyclent les anciennes. Créent de nouvelles contradictions, effacent les anciennes. En tous lieux, les corps agrégés clignotent au rythme des battements du cœur, s'échauffent, se meuvent. L'heure est proche de minuit, le pic d'activité est passé mais les échanges élémentaires indispensables au fonctionnement vital restent incessants. Tel un continuo, la ville *bruit*. Monotone, monocorde, intégrant cependant des pressentiments.

Une zone particulièrement lumineuse attire notre regard. Lequel opère la mise au point. Effectue une descente vers l'amas lumineux. C'est une mer de néons multicolores. Un centre-ville. Les murs d'images sur les buildings se taisent avec l'arrivée de minuit ; les haut-parleurs des magasins pourtant ne relâchent pas leur flot de basses, teinté de hip-hop. Un énorme *game-center* encombré de jeunes. Exubérance de sons électroniques. Un groupe d'étudiants, de retour de soirée. Des filles, moins de vingt ans, blond platine, exhibant leurs jambes fraîches sous leurs minijupes. Des *salary-men* qui se pressent sur les passages piétons, pour attraper le dernier train. Malgré

l'heure, les rabatteurs des karaokés donnent de la voix. Un monospace tuné, noir, glisse lentement le long du boulevard, jaugeant la marchandise. Vitres opaques, équipées d'un film noir. On dirait une de ces créatures du fond des mers, pourvues d'une carapace et d'appendices respiratoires spéciaux. Deux jeunes policiers font leur ronde sur le boulevard, l'air tendu ; personne ne leur prête attention. À cette heure-là, la ville fonctionne selon des principes de base qui lui sont propres. C'est la fin de l'automne. Il n'y a pas de vent mais l'air est froid.

Encore un tout petit peu, et ce sera un autre jour.

Nous sommes dans un restaurant Denny's. Éclairage banal, efficace néanmoins ; décoration inexpressive et vaisselle neutre ; plan des sols calculé méticuleusement, jusque dans les moindres détails, par des pros en techniques organisationnelles ; musique d'ambiance inoffensive ; employés formés à appliquer fidèlement les procédures décrites dans le manuel.

« Bonsoir. Bienvenue chez Denny's. »

Dans ces restaurants-là, les gens et les choses sont anonymes, interchangeables. L'établissement est presque plein.

Notre regard balaie la salle et se pose sur une fille seule, installée côté vitrine. Pourquoi elle ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre ? Aucune raison spéciale à cela, mais cette fille attire notre regard – naturellement. Elle est assise à une table pour quatre personnes, elle lit un livre. Elle porte un jean bleu, un sweat gris à capuche et des tennis jaunes délavées. Un blouson de sport est posé sur le dossier de la chaise d'à côté. Il ne semble pas très neuf non plus. L'âge de la fille : étudiante de première année. Elle n'est plus lycéenne mais elle en conserve l'allure. Des cheveux noirs, courts et raides. Presque pas maquillée. Aucun accessoire. Un visage menu. Des lunettes à monture noire. De temps à autre, des rides se marquent entre ses sourcils, lui donnant une expression sérieuse.

Elle est très absorbée par sa lecture. Elle ne lève pour ainsi dire pas les yeux. Son livre : un pavé à jaquette cartonnée. Le titre est invisible parce que l'ouvrage est recouvert du papier de la librairie. Étant donné l'air assidu de la fille, il est possible qu'il soit du genre prise de tête. Qu'on ne peut pas lire en diagonale, qu'on doit digérer ligne à ligne. Sur la table, une tasse de café. Un cendrier. À côté, une casquette de base-ball bleu marine. Dessus, le B des Boston Red Sox. Peut-être un peu grande pour elle. Sur la banquette, un sac à bandoulière en cuir marron. À son aspect, on dirait que des tas de choses ont été fourrées dedans très vite. Sans réflexion préalable. Régulièrement, la fille porte sa tasse à sa bouche et boit son café à petites gorgées. Elle ne semble pas y prendre plaisir. Ce café est là, devant elle, et il est bu pour que sa fonction de boisson soit accomplie. La fille prend soudain une cigarette et l'allume avec un briquet en plastique. Elle plisse les yeux, souffle la fumée en

l'air, négligemment, pose sa cigarette sur le cendrier, puis, comme si elle anticipait un mal de tête, se masse les tempes du bout des doigts.

La musique d'ambiance, légère, c'est « Go Away, Little Girl » par l'orchestre de Percy Faith. Personne ne l'écoute, bien sûr. Toutes sortes de gens prennent un repas le soir au Denny's, mais la fille est la seule cliente non accompagnée. Elle lève la tête parfois et regarde sa montre. Le temps ne semble pas avancer comme elle aimerait. Elle n'a pas l'air non plus d'avoir rendez-vous avec quelqu'un. Elle n'observe pas la salle, ne surveille pas l'entrée. Elle espère seulement que la nuit passera plus vite en lisant son livre, seule, en allumant une cigarette de temps à autre, en buvant machinalement son café. Mais il va sans dire qu'avant l'aube il reste encore pas mal de temps.

Elle interrompt sa lecture, regarde par la fenêtre. De son point de vue, au premier étage, elle peut observer le boulevard animé. Même à cette heure, les passants sont nombreux, les lumières vives. Des gens sans destination, d'autres avec. Des gens sans but, d'autres avec. Des gens qui essaient de retenir le temps, d'autres qui cherchent à en précipiter le cours. Après avoir contemplé quelques instants le spectacle urbain ininterrompu, la fille inspire et se replonge dans son livre. Elle saisit sa tasse. Sa cigarette à peine entamée se consume sur le cendrier et forme une longue cendre régulière.

La porte automatique s'ouvre ; entre un homme jeune, grand et maigre. Il porte un trois-quarts en cuir noir, un chino vert olive, des boots, style chantier, marron. Ses cheveux sont longs, plutôt emmêlés. Peut-être, ces derniers jours, n'a-t-il pas eu l'occasion de les laver. Peut-être vient-il juste de traverser des buissons touffus. Ou des cheveux en désordre, pour lui, c'est quelque chose de naturel, ça ne le stresse pas. À cause de sa minceur, il n'a pas vraiment d'allure ; il paraît plutôt mal nourri. À l'épaule, il porte un étui à musique, volumineux et noir. Pour instrument à vent. Et aussi un *toto-bag*, sale. À l'intérieur s'entassent, entre autres, des partitions. Sa joue droite est marquée par une cicatrice profonde, qui attire l'œil ; courte, comme creusée par quelque chose de pointu. À part ça, rien de particulier. Un jeune homme ordinaire. Du genre chien bâtard, plutôt bon caractère, pas très vif.

Une hôtesse l'accueille. Le guide vers une place, au fond. Il passe à côté de la fille qui lit. Puis, comme frappé par une idée, tout à fait comme sur une vidéo qu'on rembobine, il revient sur ses pas, s'immobilise devant la table de la fille. Il penche la tête et scrute son visage avec curiosité. Il cherche dans sa mémoire. Il en a pour un moment. Il est de ces gens qui font tout avec une extrême lenteur.

La fille sent sa présence, lève la tête, plisse les yeux et regarde cet homme jeune, planté là. Il est grand et elle doit tendre le cou. Leurs regards se rencontrent. Le garçon esquisse un sourire, pour lui montrer qu'il ne lui veut pas de mal.

« Excuse-moi, lui demande-t-il, je me trompe peut-être, mais tu ne serais pas la petite sœur d'Éri Assaï ? »

La fille ne répond rien. Elle l'observe comme on le ferait d'un arbuste, au fond de son jardin, qui aurait poussé de manière démesurée. Le garçon poursuit : « On s'est déjà rencontrés, non ? Euh… Toi, tu es Yuri. Une syllabe de différence.

— Mari », corrige-t-elle simplement. Elle reste sur ses gardes.

Le garçon lève son index.

« C'est ça ! Mari. Éri et Mari. Une syllabe d'écart. Tu ne te souviens pas de moi, hein ? »

Mari penche légèrement la tête. Est-ce que cela signifie oui ? Non ? Elle ôte ses lunettes, les pose près de sa tasse.

L'hôtesse s'approche et demande :

« Vous êtes ensemble ?

— Oui, oui », répond le garçon. L'hôtesse pose les menus sur la table. Le garçon s'assoit en face de Mari et dépose son étui. Puis il l'interroge à brûle-pourpoint : « Je peux m'asseoir un peu ici ? Dès que j'ai fini de manger, je m'en vais. J'ai un rendez-vous ailleurs. »

Mari fronce les sourcils, imperceptiblement.

« Ce genre de chose, on le demande avant, en général, non ? »

Le garçon médite sa remarque.

« Tu as rendez-vous ?

— Le problème n'est pas là, répond-elle. C'est plutôt une question de politesse.

— Ah, acquiesce-t-il. C'est vrai, j'aurais dû te demander si je pouvais m'installer ici. Je m'excuse. Mais il n'y a pas beaucoup de place… Je t'embête pas trop longtemps. Ça ira ? »

Mari esquisse un haussement d'épaules. « Comme tu veux », semble-t-elle dire. Le garçon ouvre la carte.

« T'as déjà mangé ?

— J'ai pas faim. » Il passe en revue le menu d'un air sérieux puis le repose rapidement.

« En fait, je n'ai même pas besoin de regarder la carte. Je fais juste semblant d'y jeter un œil. »

Mari se tait.

« Ici, je ne prends que la salade au poulet. Toujours. Selon moi, le seul truc qui vaille la peine dans un Denny's, c'est la salade au poulet. J'ai à peu près tout essayé. Tu en as déjà mangé ? »

Mari fait non de la tête.

« C'est pas mal, tu sais. Une salade au poulet et des toasts bien grillés. Dans un Denny's, je ne peux manger que ça.

— Alors, pourquoi tu regardes le menu à chaque fois ? »

Il tiraille le coin de son œil.

« Réfléchis une minute. Entrer dans un Denny's, ne même pas consulter la carte et commander directement une salade au poulet, ça fait un peu pitié, non ? On dirait que je suis un habitué, qui prendrait plaisir à manger une salade au poulet. Voilà pourquoi je regarde le menu, je fais semblant d'hésiter ; puis je prends la salade au poulet. »

Une serveuse apporte de l'eau. Le garçon commande la salade au poulet et des toasts bien grillés. « *Bien bien grillés*, hein ? insiste-t-il. Limite brûlés. »

Il demande aussi un café pour après. La serveuse entre la commande dans son carnet électronique puis la relit pour confirmation.

« Resservez-lui du café, ajoute-t-il en montrant la tasse de Mari, enfin, je crois.

— Bien, monsieur. Tout de suite. »

Le garçon suit du regard la serveuse qui s'éloigne.

« Tu n'aimes pas le poulet ? demande-t-il.

— C'est pas vraiment ça, répond-elle. Mais j'évite d'en manger en dehors de chez moi.

— Pourquoi ?

— Parce que les poulets qu'on trouve dans ce genre de chaîne, ils ont absorbé des tas de médicaments dont on ignore tout. Des hormones de croissance, par exemple. Ils grandissent dans des cages minuscules, sans lumière. On leur fait plein de piqûres. Ils avalent de la nourriture bourrée de produits chimiques. Puis après, on les pose sur des tapis roulants, des machines leur tranchent le cou et d'autres les plument.

— Waouh ! » lance-t-il avant de sourire. Quand il sourit, les ridules autour de ses yeux se marquent davantage. « Une salade de poulet à la George Orwell ! »

Mari ferme à demi les yeux et le regarde fixement. Se moque-t-il d'elle ? Elle n'en est pas certaine.

« Cette question mise à part, ici, la salade au poulet est vraiment pas mal, tu sais. » Il enlève brusquement son trois-quarts en cuir, le plie et le pose sur le siège d'à côté. Puis il se frotte les mains au-dessus de la table. Il a un pull vert à col rond dont les mailles s'échappent par endroits ; un peu comme ses cheveux. Il doit être du style à ne pas trop se soucier de son apparence.

« La dernière fois qu'on s'est rencontrés, c'était à la piscine d'un hôtel de Shinagawa. Il y a deux ans. En été. Tu t'en souviens ?

— Plus ou moins.

— Il y avait un copain à moi. Ta grande sœur. Toi. Puis moi aussi. On était quatre. On venait d'entrer à l'université. Et toi, tu étais au lycée, en première. C'est bien ça ? »

Mari acquiesce, l'air plutôt indifférent.

« Mon copain voyait vaguement ta sœur. Du coup, on a fait une sortie en couples. On avait eu des invitations pour la piscine de cet hôtel. C'est comme ça que tu t'es retrouvée avec nous. Tu ne m'as pas adressé la parole, et tu as

passé ton temps dans l'eau. Comme un dauphin en pleine croissance. Après, on est allés au salon de thé de l'hôtel et on a pris des glaces. Et toi, tu as choisi une pêche Melba. »

Mari fait une grimace.

« Pourquoi tu as retenu ces détails ?

— Parce que je n'avais jamais eu de rendez-vous avec une fille qui mangeait des pêches Melba. Et puis, bien sûr, parce que t'étais mignonne. »

Mari le regarde, nullement flattée.

« Menteur. Tu as passé ton temps à regarder ma sœur.

— Ah ouais… ? »

Mari fait oui de la tête.

« Possible que les choses se soient passées comme ça, admet-il. Je ne sais pas pourquoi, mais je me rappelle que son maillot était particulièrement petit. »

Mari sort une cigarette et l'allume.

« Tu sais quoi ? commence-t-il. Ce n'est pas que je défende particulièrement Denny's, mais il me semble qu'un paquet de cigarettes est bien plus nocif qu'un poulet qui *aurait été gavé* de produits chimiques, tu ne crois pas ? »

Mari ignore la remarque.

« Ce jour-là, c'était une autre fille qui devait venir. Mais au dernier moment, elle a été malade. On m'a obligée à la remplacer pour que le compte y soit. Donc, je n'étais pas de très bonne humeur. Je me souviens de toi.

— Vraiment ? »

Mari effleure sa joue droite. Le garçon porte la main à sa cicatrice.

« Ah, ça ? Quand j'étais petit, à vélo, une fois, je suis allé trop vite et j'ai manqué le virage au bas d'une descente. À deux centimètres près, je perdais mon œil droit. Le lobe de mon oreille aussi a été abîmé. Tu veux voir ? »

Mari esquisse une moue, fait non de la tête.

La serveuse apporte la salade au poulet et les toasts. Elle ressert du café à Mari. Puis elle demande confirmation. La commande a-t-elle été entièrement servie ? Le garçon prend son couteau et sa fourchette et entame sa salade d'un geste sûr. Il saisit ensuite un toast, le scrute méticuleusement, fronce les sourcils.

« J'ai beau insister pour qu'ils soient *très très grillés*, on ne me les apporte jamais comme je veux. Je ne comprends pas. Ça ne devrait pas être difficile d'obtenir des toasts très très grillés en combinant le côté "respectueux des procédures" des Japonais, notre culture high-tech et l'"orientation du marché" que vise la chaîne Denny's. Tu ne trouves pas ? Pourquoi n'y arrivent-ils pas ? Que vaut une civilisation qui n'est même pas capable de griller un toast selon tes envies ? »

Mari ne l'écoute pour ainsi dire pas.

« C'est vrai que ta sœur était vraiment très belle », ajoute-t-il, en se parlant presque à lui-même.

Mari lève la tête.

« Pourquoi tu dis ça au passé ?

— Pourquoi… Je l'ai dit au passé seulement parce que c'est du passé. Ça ne veut pas dire qu'elle n'est plus belle aujourd'hui.

— Je crois qu'elle est toujours belle.

— Tant mieux. En fait, je ne la connais pas vraiment. On a été dans la même classe, au lycée, une année, mais on ne se parlait pas. Disons plutôt qu'elle ne me parlait pas.

— Mais elle t'intéressait ? »

Le garçon immobilise ses couverts en l'air et réfléchit.

« Elle m'intéressait… ? J'appellerais ça de la curiosité intellectuelle.

— Curiosité intellectuelle ?

— Je me disais : "Qu'est-ce que ça doit faire de sortir avec une fille comme Éri Assaï ?" Ce genre de chose. Elle pourrait poser dans les magazines.

— C'est ça que tu appelles de la curiosité *intellectuelle* ?

— Une sorte de.

— Sauf que, à ce moment-là, Éri était avec ton copain, et toi, t'étais en plus. »

Il opine de la tête, tout en mangeant. Il savoure chaque bouchée longuement, sans hâte.

« Moi, je suis plutôt en retrait. Les projecteurs, c'est pas mon truc. Je suis meilleur en tant qu'accompagnement. Comme les frites, ou le *coleslaw*. Ou encore Andy Ridgeley, le deuxième musicien de Wham !

— C'est pour ça qu'on t'avait choisi.

— Mais tu sais, toi aussi, tu étais assez mignonne.

— Tu aimes utiliser le passé. C'est dans ton caractère ? »

Il sourit. « Non, c'est pas ça. J'ai juste exprimé ce que j'ai ressenti à l'époque, en parlant maintenant. Très mignonne. Vraiment. Même si tu ne m'as quasiment pas adressé la parole. »

Il pose son couteau et sa fourchette sur son assiette. Boit de l'eau. S'essuie la bouche avec sa serviette en papier.

« En fait, pendant que tu nageais, j'ai demandé à Éri : "Pourquoi ta sœur ne me parle-t-elle pas ? Il y a un problème ?"

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Que d'habitude, de toi-même, tu ne parlais à personne. Que tu étais un peu bizarre. Et, bien que tu sois japonaise, tu parlais plus souvent chinois que japonais. Donc, que je ne m'en fasse pas. Elle ne pensait pas qu'il y ait un problème spécial avec moi. »

Mari, sans un mot, éteint sa cigarette dans le cendrier.

« Il n'y avait pas de problème particulier avec moi, hein ? »

Mari réfléchit un moment. « Je ne m'en souviens pas très précisément. Mais je pense que non, il n'y en avait pas.

— Tant mieux. Ça me tracassait pas mal. Bien sûr, j'ai moi-même

quelques problèmes, mais tu vois, leur nature est plutôt d'ordre intérieur ; ça m'aurait embêté que ça se remarque si facilement ; en particulier l'été, au bord d'une piscine. »

Mari le fixe à nouveau, comme si elle vérifiait quelque chose.

« Il ne me semble pas que quoi que ce soit d'ordre intérieur m'ait sauté aux yeux.

— Je suis rassuré.

— Je n'arrive pas à me souvenir de ton nom.

— Mon nom ?

— Oui. »

Il secoue la tête.

« Ça ne me dérange pas. C'est un nom tellement ordinaire. Il m'arrive même d'avoir envie de l'oublier. Mais son propre nom, ça n'est pas facile de l'oublier. Alors que celui des gens dont je devrais me souvenir, j'y arrive très facilement. » Il jette un coup d'œil par la fenêtre. Comme s'il cherchait soudain quelque chose.

« Je me suis toujours demandé pourquoi, ce jour-là, ta sœur n'était pas entrée dans l'eau. Il faisait chaud et on avait une super-piscine. » Mari fait une tête qui veut dire : « Tu ne comprends même pas ça ? »

« Parce qu'elle avait peur pour son maquillage. C'est évident. En plus, tu crois vraiment qu'on peut nager avec un maillot pareil ?

— Aaah… d'accord ! Alors, des sœurs peuvent être aussi différentes dans leur façon de vivre.

— Parce qu'on ne vit pas la même vie. »

Le garçon réfléchit un peu à cette remarque puis ouvre la bouche.

« Pourquoi le déroulement de la vie de chacun de nous est-il si différent ? En somme, pour prendre votre exemple, vous êtes nées des mêmes parents, vous avez grandi dans le même foyer, vous êtes toutes les deux des filles ; qu'est-ce qui fait que vous avez des personnalités si distinctes ? Où est-ce que vos chemins se sont séparés ? L'une s'allonge au bord de la piscine comme une starlette, vêtue d'un bikini grand comme trois confettis, l'autre nage à la manière d'un dauphin avec son maillot de grand-mère. » Mari le dévisage.

« Et ça, je suis censée te le démontrer en une page ? Pendant que tu finis ta salade au poulet ? »

Le garçon hoche la tête. « Non, non, c'est juste de la curiosité. J'ai dit tout haut ce qui me passait par la tête. T'es pas obligée de répondre. Je m'interroge. »

Il est sur le point de réattaquer sa salade mais reprend :

« Je n'ai pas de frère. Ni de sœur. Donc je voulais vraiment comprendre jusqu'à quel point les frères et les sœurs se ressemblent ; à partir d'où ils divergent. »

Mari se tait. Le garçon, ses couverts à la main, réfléchit, le regard perdu au-dessus de la table. Puis : « J'ai lu une histoire à propos de trois frères qui s'étaient échoués sur une île, du côté de Hawaii. C'est une légende. Vieille. Je

ne me souviens pas des détails parce que je l'ai lue quand j'étais petit, mais ça donne à peu près ça : trois frères partent pêcher ; ils essuient une tempête, dérivent longtemps puis échouent sur la plage d'une île déserte. Très belle, l'île, avec palmiers, et tout ; plein de fruits, et, au milieu, une très haute montagne ; le soir même, Dieu leur apparaît en rêve et leur dit : "Sur la plage, un peu plus loin, vous trouverez trois gros rochers, tout ronds. Vous les ferez rouler jusqu'où il vous plaira. Le lieu où vous vous arrêterez, ce sera là où vous devrez vivre. Plus vous monterez haut, plus votre vision du monde sera large. Vous êtes libres d'aller jusqu'où vous voulez." » Le garçon avale une gorgée d'eau, s'interrompt un instant. L'air indifférent, Mari écoute l'histoire.

« Jusque-là, ça va ? »

Elle acquiesce légèrement.

« Tu veux connaître la suite ? J'arrête si ça ne t'intéresse pas.

— Si ça n'est pas trop long.

— Non, ça n'est pas trop long. C'est une histoire simple. »

Il boit une autre gorgée et reprend son récit. « Comme Dieu le leur avait dit, les trois frères trouvent les rochers et commencent à les déplacer. Ils sont gros et lourds. Donc très difficiles à faire bouger. D'autant plus qu'il leur faut monter la côte avec. Le plus jeune abandonne le premier. "Je suis bien ici, déclare-t-il à ses frères. Je ne suis pas loin de la plage, je peux pêcher. C'est suffisant pour vivre. Ça n'est pas grave si je ne vois pas grand-chose du monde." Les deux autres continuent. À mi-pente, le deuxième s'arrête. "Bon, dit-il à l'aîné, moi, je suis bien ici. Il y a des fruits en abondance. C'est suffisant pour vivre. Ça n'est pas grave si je ne vois pas grand-chose du monde." L'aîné poursuit l'ascension. Le chemin devient de plus en plus étroit, escarpé. Mais il n'abandonne pas. Il est persévérant et il veut voir la plus grande part du monde possible. Il continue donc de pousser son rocher, de toutes ses forces, et parvient au sommet, après plusieurs mois, presque sans avoir mangé ni bu. Là, arrivé à ce point extrême, plus haut que tout homme n'a pu le faire, il s'arrête et observe le monde. Voilà où il allait vivre. Pas d'herbe. Pas d'oiseaux. De l'eau, oui, mais uniquement sous forme de glace ou de givre. Guère que de la mousse à ronger. Mais il ne le regrette pas. Car il a pu voir le monde dans son entier. Et c'est ainsi qu'encore aujourd'hui, au sommet de cette île, quelque part du côté de Hawaii, il y a un gros rocher rond. Fin de l'histoire. »

Silence.

Mari demande :

« Et il y a une sorte de morale à ton histoire ?

— Il y en a deux, je pense. La première – il lève un doigt : chaque homme est différent de tous les autres, même de ses frères. La seconde – il lève un autre doigt : si l'on veut vraiment connaître quelque chose, on doit en payer le prix.

— Pour moi, objecte-t-elle, la vie qu'ont choisie les deux plus jeunes me semble plus sensée.

— C'est vrai, reconnaît-il. Personne n'a envie d'aller jusqu'à Hawaii pour vivre de mousse et de givre. C'est sûr. Mais l'aîné avait la curiosité de voir le monde du point le plus haut possible, et il est allé jusqu'au bout de son envie. Peu importe si le prix à payer était exorbitant.

— Curiosité intellectuelle ?

— Exactement. »

Mari réfléchit. Elle pose une main sur son livre. « Même si je te demande poliment quel livre tu lis, tu ne me le diras pas.

— Sans doute pas.

— Il a l'air vraiment très lourd. »

Mari ne dit rien.

« En tout cas, il n'est pas au format d'un sac de fille. »

Mari ne répond pas. Le garçon abandonne et retourne à son repas. Cette fois, il ne dit plus rien, se concentre sur sa salade au poulet et termine son assiette. Il prend son temps, savoure sa nourriture, boit fréquemment. Il redemande plusieurs verres d'eau à la serveuse puis achève son dernier toast.

« Je crois que tu habites du côté de Hiyoshi ? » Son assiette a déjà été débarrassée. Mari fait signe que oui.

« Dans ce cas, tu as manqué le dernier train. Tu peux toujours prendre un taxi, mais c'est sûr qu'il n'y a plus de train jusqu'à demain matin.

— Oui, je le savais.

— Alors, tout va bien.

— Je ne sais pas où tu habites, mais je suppose que tu n'as plus de train, toi non plus.

— À Kôenji. De toute façon, je vis seul, je vais répéter jusqu'au matin. Au cas où, mes copains ont une voiture, dit-il en tapotant son étui posé à côté de lui. Un peu comme on caresse son chien. Mon groupe fait des répètes dans le sous-sol d'un immeuble, à côté d'ici. Là, au moins, on peut faire tout le bruit qu'on veut, personne ne dit rien. Il n'y a presque pas de chauffage et, en cette saison, il fait froid. Mais c'est gratuit, alors, on se plaint pas. »

Mari regarde l'étui. « C'est un trombone ?

— Oui. Dis donc, tu as l'œil, remarque-t-il, un peu étonné.

— Je sais quand même reconnaître la forme d'un trombone.

— Tu sais, il y a pas mal de filles qui ne savent même pas que ça existe, un trombone. C'est comme ça. Ni Mick Jagger ni Eric Clapton ne sont devenus des stars avec un trombone. Est-ce que Jimi Hendrix ou Pete Townshend ont brûlé ou cassé des trombones sur une scène ? Non, bien sûr, c'étaient toujours des guitares électriques. Avec un trombone, ç'aurait été ridicule.

— Alors, pourquoi tu as choisi le trombone ? »

Le garçon verse un peu de crème dans le café qui vient de lui être servi. Boit une gorgée.

« Au collège, j'ai acheté par hasard un vinyle de jazz, *Blues-ette*, chez un

disquaire d'occasion. Un très très vieux disque. Pourquoi je l'ai acheté ? Je ne m'en souviens plus. Parce que je n'avais jamais écouté de jazz avant, peut-être. En tout cas, le premier titre de la face A s'appelle "Five Spot After Dark" et c'est *puissant*. Au trombone, il y a Curtis Fuller. La première fois que je l'ai écouté, j'en ai presque pleuré. Je me suis dit : "Ça, c'est mon instrument." Le trombone et moi, c'est une rencontre du destin. »

Il fredonne les premières mesures.

« Je connais », dit Mari.

Le garçon a l'air interloqué.

« Tu connais ? »

Mari chantonne les huit mesures suivantes.

« Comment tu connais ?

— J'ai pas le droit ? »

Le garçon repose sa tasse, secoue la tête, légèrement.

« Mais si. Simplement, j'arrive pas à y croire. Qu'une fille, aujourd'hui, connaisse "Five Spot After Dark". Peu importe. J'ai vibré pour Curtis Fuller et voilà comment j'ai commencé le trombone. J'ai emprunté de l'argent à mes parents, j'ai acheté un instrument d'occasion, je me suis inscrit dans le club de l'école ; au lycée, je me suis mis à jouer dans des groupes. Au début, c'était plutôt genre rock. Des trucs *old school* comme "Tower of Power". Tu vois ? »

Mari fait signe que non.

Il poursuit : « Ça ne fait rien. Avant, je jouais des morceaux comme ça et à présent, sobrement, je fais du jazz. Uniquement. Je suis dans une fac nulle mais on a de bons groupes. »

La serveuse lui propose un peu d'eau. Il refuse. Il jette un coup d'œil à sa montre.

« C'est l'heure. Je dois y aller. »

Mari ne dit rien. Son expression semble dire : « *Personne ne te retient*. »

« Je sais qu'ils vont tous arriver en retard, mais bon. »

Mari ne commente pas davantage cette réplique.

« Tu veux bien saluer ta sœur pour moi ?

— Tu n'as qu'à l'appeler toi-même. Tu connais notre numéro. Et puis, comment veux-tu que je fasse ? Je ne sais même pas ton nom. »

Il réfléchit un peu. « Admettons que j'appelle chez toi. Que ce soit Éri qui décroche. De quoi veux-tu que je lui parle ?

— Tu trouveras bien un prétexte… genre réunion d'anciens élèves du lycée.

— Je ne suis pas très doué pour parler. À la base.

— Avec moi, pourtant, t'as pas mal parlé.

— Avec toi, je ne sais pas pourquoi, j'y arrive.

— Avec moi, tu sais pas pourquoi, t'arrives à parler, répète-t-elle. Mais avec ma sœur, ça te serait trop difficile ?

— Sans doute.

— Parce que ta curiosité intellectuelle te travaille trop ? »

Il prend un air qui signifie : « *Qui sait ?* » Il est sur le point de dire quelque chose mais se retient. Prend une grande inspiration. Puis attrape l'addition, calcule dans sa tête.

« Je te laisse ma part. Tu paieras après. »

Mari fait signe que oui.

Le garçon la regarde, jette ensuite un coup d'œil à son livre. Il hésite un peu, ajoute : « Tu sais, ce ne sont peut-être pas mes affaires, mais tout va bien ? Je veux dire… euh… Ça s'est mal passé avec ton copain, ou tu t'es engueulée à mort avec ta famille ? Vu que là, tu es seule, en ville, jusqu'au matin ? »

Mari met ses lunettes. Lève la tête et le regarde fixement. Le silence est tendu et froid. Le garçon agite les mains, les paumes face à elle ; comme pour dire : « Désolé. J'ai trop parlé. »

« Vers cinq heures du matin, je reviendrai ici manger quelque chose vite fait. Je sais que j'aurai faim. Ce serait bien que je te revoie.

— Pourquoi ?

— Pourquoi… ?

— Parce que tu t'inquiètes ?

— Il y a de ça aussi.

— Parce que tu veux que je salue ma sœur de ta part ?

— Il se peut qu'il y ait de ça aussi.

— Tu sais, ma sœur, je suis sûre qu'elle ne fait pas la différence entre un trombone et un grille-pain. En revanche, il paraît qu'elle distingue au premier coup d'œil un Gucci d'un Prada.

— Chacun son domaine. »

Il sourit. Puis il sort un carnet de la poche de son trois-quarts, griffonne quelques mots avec son stylo à bille. Il déchire la page et la lui tend. « Ça, c'est mon portable. S'il y a quoi que ce soit, appelle. Euh… Tu as un portable ? »

Mari fait signe que non.

« Je m'en doutais. Mon intuition m'avait dit : Cette fille-là, elle ne doit sûrement pas avoir de portable », dit-il sur un ton pénétré.

Il saisit son étui et se lève. Enfile son trois-quarts en cuir. Sur le visage, il a gardé un peu de son sourire.

« Salut. »

Mari hoche la tête.

Son expression ne change pas. Sans même la regarder, elle pose la page du carnet à côté de l'addition puis inspire profondément. Appuie son menton sur son poignet et retourne à son livre. Dans le restaurant flotte « April Fools » de Burt Bacharach.

2

LA CHAMBRE EST SOMBRE. NOTRE REGARD S'HABITUE peu à peu à l'obscurité. Une femme dort dans le lit. Une belle jeune femme ; Éri, la sœur aînée de Mari. Éri Assaï. Personne ne nous l'a dit mais nous avons deviné. Un torrent de cheveux noirs déborde de son oreiller.

Nous nous confondons avec un œil qui regarde, ou mieux, peut-être, avec un *regard caché* qui vole l'image de cette femme. Devenu caméra suspendue en l'air, notre œil est apte à se déplacer librement dans la chambre. Pour le moment, la caméra se trouve juste au-dessus du lit et cadre le visage endormi de la femme. De temps en temps, les angles de vue changent, tout comme des yeux qui clignent. Éri a de jolies lèvres, bien dessinées ; étroitement closes. À première vue, l'œil ne perçoit même pas un soupçon de souffle. Une mise au point plus précise lui permet de distinguer un mouvement *imperceptible*, à la hauteur de la gorge. Donc, au moins, elle respire. La tête d'Éri repose sur l'oreiller, dans une position qui lui permet de regarder le plafond. En réalité, elle ne regarde rien. Ses paupières sont fermées, tels des bourgeons recroquevillés en hiver. Son sommeil est profond. Sans doute ne rêve-t-elle pas.

À force d'observer Éri Assaï qui dort, l'œil sent progressivement qu'il y a quelque chose d'*inhabituel* dans ce sommeil, d'une pureté extrême, d'un accomplissement absolu. Pas un muscle du visage, pas un cil ne frémit. Le cou fin et blanc, un objet d'art d'où émane une parfaite sérénité. Le menton, petit, présente des angles tout à fait harmonieux. Même dans un état de sommeil profond, personne ne s'aventure aussi loin. Personne ne lâche à ce

point les rênes de son esprit.

La conscience exceptée, les fonctions nécessaires au maintien de la vie sont conservées. Ainsi les battements de cœur et la respiration indispensables au minimum vital. Il semble que son existence repose sur une mince frontière, laquelle sépare la vie de la non-vie — et même, qu'elle y repose discrètement, entourée d'infinies précautions. Aucun moyen de savoir pourquoi ni comment une situation de ce genre est advenue. Éri est assidûment, profondément, enveloppée dans son sommeil, comme plongée dans de la cire tiède.

À l'évidence, il y a là quelque chose de tout à fait incompatible avec le naturel. Voilà à peu près ce que l'on est en mesure de comprendre pour le moment.

La caméra recule lentement et capte l'ensemble de la chambre. Puis passe à l'observation des détails, à la recherche d'indices. Il ne s'agit sûrement pas là d'une chambre inspirée par les magazines de décoration. Pas plus qu'on ne peut y discerner la personnalité ou les goûts de ses occupants. Une attention soutenue est nécessaire pour en déduire que l'on a affaire à une chambre de jeune fille. Pas de peluches, poupées ou autres babioles. Pas un seul poster, pas même de calendrier. Face à la fenêtre, un vieux bureau en bois, une chaise pivotante. Devant la vitre, un store baissé. Sur le bureau, une lampe noire toute simple et un ordinateur portable dernière génération (fermé). Quelques stylos et crayons dans un mug.

Contre le mur, un lit à une place en bois, sur lequel dort Éri Assaï. Une couette blanche unie. Sur le mur opposé, une étagère, avec, dessus, une microchaîne hi-fi et quelques boîtiers à CD empilés. À côté, un téléphone et une télé 18 pouces. Une coiffeuse avec un miroir ; sur la table de toilette, un baume pour les lèvres et une petite brosse ronde, et c'est tout. Un placard de type dressing. Les uniques décorations, pour ainsi dire, ce sont cinq petites photos encadrées alignées sur l'étagère. Toutes d'Éri. Toutes d'Éri seule. Pas de photos de famille ou d'amis. Sur ces clichés, elle a pris une pose de mannequin. Sans doute ces photos ont-elles été publiées. Dans la petite bibliothèque, les livres se dénombrent aisément ; pour la plupart, des manuels d'université. Et puis, une pile de magazines de mode. Il semble difficile de qualifier Éri de lectrice.

Notre œil-caméra s'attarde consciencieusement sur chacun des objets de la chambre. Nous sommes des intrus, invisibles, anonymes. Nous regardons. Nous écoutons attentivement. Nous sentons les odeurs. Pourtant, en ces lieux, nous n'existons pas matériellement ; nous ne laissons donc pas de traces. Nous respectons en quelque sorte les mêmes règles que les *time-travellers*, ceux qui, dans la tradition, voyagent au travers du Temps.

Nous observons mais nous n'intervenons pas. À vrai dire, à partir des éléments de sa chambre, bien peu abondantes sont les informations que nous sommes à même de recueillir sur Éri Assaï. Nous avons presque le sentiment

qu'elle fuit habilement notre regard, que sa personnalité a été discrètement camouflée au préalable.

À la tête du lit, un réveil électronique renouvelle l'heure, sans bruit et sans faille. Pour l'instant, il n'y a guère que ce réveil pour exécuter ses infimes mouvements. Un animal nocturne mû à l'électricité, très précautionneux. Les chiffres à cristaux liquides verts apparaissent et disparaissent à tour de rôle, évitant de se faire remarquer. Il est actuellement onze heures et cinquante-neuf minutes (23 h 59).

Ayant terminé avec les points de détail, notre caméra-œil recule et capture à nouveau l'ensemble de la chambre. Elle conserve ce champ large durant un moment, comme si elle semblait indécise. Dans l'attente, elle se fixe sur un point. Le silence s'appesantit. Soudain, elle remarque quelque chose, se tourne vers la télévision dans le coin de la chambre, s'en approche. C'est une Sony noire, bien carrée. L'écran est sombre. Mort comme la face cachée de la lune. Mais la caméra semble avoir perçu une présence par là. Ou bien est-ce un pressentiment. Gros plan sur l'écran. Nous partageons le pressentiment avec la caméra, fixons silencieusement l'écran.

Nous attendons. Retenons notre souffle, tendons l'oreille.

Le réveil affiche 0:00.

Nous entendons un grésillement d'origine électrique. Au même moment, l'écran acquiert une parcelle de vie et commence à clignoter très légèrement. Quelqu'un serait-il entré sans qu'on l'ait remarqué ? Quelqu'un qui aurait allumé la télé ? Ou bien s'agit-il d'une programmation ? Non, rien de tout cela. Sans aucun temps mort, la caméra passe derrière l'appareil et montre que la prise est *débranchée*. Oui, cette télé devrait être morte. Elle devrait respecter avec froideur le silence de la nuit, inflexiblement. Logiquement, fondamentalement. Mais elle n'est pas morte.

Des lignes apparaissent, vacillent puis s'estompent. Surgissent à nouveau. Le grésillement se poursuit durant tout ce temps. Quelque chose devient visible à l'écran. Une image prend forme. Très vite, elle se distend comme une écriture en italique, ou une flamme sur laquelle on souffle, près de s'éteindre. Puis le processus entier reprend. De toutes ses forces, l'image tente d'émerger. Elle essaie de matérialiser quelque chose, là. Mais elle ne se concrétise pas. Elle se tord, comme si l'antenne était agitée par une tempête. Le message est interrompu, les contours sont malmenés ; ils se dispersent. La caméra nous retransmet l'ensemble de ces tiraillements.

La femme qui dort ne paraît pas avoir remarqué ces anomalies. Elle n'a aucune réaction face aux sons et aux clignotements que la télé a émis sans vergogne. Lovée dans un sommeil programmé, d'un achèvement absolu, elle continue à dormir en toute discrétion.

Actuellement, rien ne peut altérer son sommeil profond. La télévision est une nouvelle intruse. Nous aussi, bien entendu, sommes des intrus. Contrairement à nous, la nouvelle venue n'est ni silencieuse, ni invisible. Elle n'est pas neutre non plus. Sans l'ombre d'un doute, elle tente d'*intervenir*. Ce

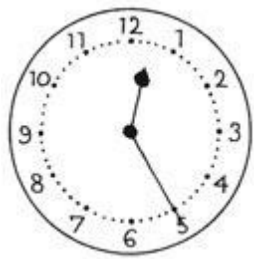
dessein, nous le ressentons de manière directe.

L'image de la télé continue son va-et-vient, mais elle se stabilise de plus en plus. Apparaît l'intérieur d'une pièce. Assez grande. Ce pourrait être un bureau dans un immeuble. Ou encore une salle de classe. De larges fenêtres. De très nombreux néons au plafond. Aucun meuble. Si. À y regarder de plus près, une chaise, une seule, posée au milieu de la pièce. C'est une vieille chaise en bois, avec un dossier mais sans accoudoirs. Simple et fonctionnelle. Quelqu'un est assis dessus. Comme l'image n'est pas encore complètement stable, nous ne devinons du personnage assis qu'une vague silhouette dont le contour tarde à se préciser. Dans cette pièce flotte l'atmosphère froide d'un lieu abandonné depuis longtemps.

La caméra-télé qui – dirait-on – nous transmet cette image s'approche prudemment de la chaise. De par la corpulence, il semble qu'il s'agisse d'un homme. Il est légèrement penché en avant. Il regarde devant lui et paraît plongé dans ses réflexions. Il porte des habits sombres, des chaussures en cuir. Nous ne voyons pas son visage. Il n'est pas très grand, plutôt maigre. D'âge indéterminé. Pendant que nous rassemblons ces informations une par une à partir de l'image pas très nette, des sautes continuent à se produire à intervalles réguliers. Le grésillement s'amplifie, s'accélère. Mais tout cela ne dure pas et l'image se rétablit rapidement. Les bruits cessent. Malgré ces tâtonnements, l'image va inexorablement se stabiliser.

Dans cette chambre, quelque chose est sur le point d'arriver. Certainement. *Quelque chose* sans aucun doute lourd de sens.

3



L'INTÉRIEUR DU DENNY'S, celui de tout à l'heure. En musique de fond, « More » par l'orchestre de Martin Denny. Le nombre de clients a visiblement diminué depuis une demi-heure. Plus aucune conversation. L'atmosphère est à présent celle d'une nuit qui a progressé d'une étape.

Mari est toujours là, plongée dans son gros livre. Sur la table, une assiette de sandwichs crudités à peine entamée. Elle les a sans doute commandés pour justifier sa présence plutôt que par faim. De temps en temps, elle change de position. Elle s'accoude sur la table ou s'enfonce dans son siège. Il lui arrive aussi de lever la tête, de respirer profondément, de vérifier le degré d'affluence. Sinon, rien ne trouble sa concentration de lectrice. On dirait que sa capacité à se concentrer ainsi fait partie de ses qualités personnelles.

Il y a de plus en plus de clients seuls. Certains écrivent sur leur ordinateur portable. D'autres échangent des messages sur leur téléphone mobile. D'autres encore, comme Mari, sont absorbés dans un livre. Certains regardent fixement par la fenêtre ; ils ne font rien de spécial, ils réfléchissent. Peut-être n'arrivent-ils pas à dormir. Peut-être n'en ont-ils pas envie. Passé minuit, ces chaînes de *family restaurants* sont le refuge de tous ces gens-là. Un refuge spécial « nuit avancée ».

Une femme de haute taille entre précipitamment, à l'évidence agacée par la lenteur de la porte automatique. D'une certaine corpulence sans être grosse, large d'épaules, elle paraît solidement bâtie. Sur la tête, elle a un chapeau en laine, noir, vigoureusement enfoncé. Elle est vêtue d'un pantalon orange et d'un blouson en cuir. Son allure énergique attire le regard.

« Pour une personne ? » lui demande une serveuse. La femme l'ignore. Elle balaie la salle d'un œil perçant. Quand elle aperçoit Mari, elle se dirige droit sur elle, à grandes enjambées.

Arrivée à la table de Mari, elle s'assoit en face d'elle sans un mot. Ses gestes sont précis et maîtrisés malgré sa carrure.

« Je peux… un instant… ? » demande-t-elle.

Mari lève la tête de son livre. Elle voit cette grande femme inconnue assise en face d'elle. Elle est surprise.

La femme ôte son chapeau. Ses cheveux sont d'un blond voyant, coupés très court, comme du gazon bien taillé. Son visage, large et rugueux, évoque un imperméable longtemps exposé aux intempéries. Un visage pas tout à fait symétrique. Mais, à bien y regarder, il a aussi un côté rassurant, sans doute parce que transparaît une nature affable. La femme esquisse un sourire oblique en guise de salut et se frotte la tête de ses mains carrées. La serveuse s'approche. Elle veut poser le menu et un verre d'eau sur la table comme indiqué dans son manuel. La femme agite la main. « Non, j'en veux pas. Je reste pas. Désolée. » La serveuse s'éloigne avec un sourire embarrassé.

« Tu es Mari Assaï ? dit la femme.

— Oui, c'est moi…

— Takahashi m'a dit que tu devais encore être ici.

— Takahashi ?

— Tetsuya Takahashi. Le grand maigre, avec des cheveux longs. Celui qui joue du trombone. »

Mari hoche la tête : « Ah, lui.

— Takahashi m'a dit que tu parlais chinois couramment.

— Je me débrouille pour la conversation courante, répond Mari, sur ses gardes. Je ne suis pas complètement à l'aise.

— Alors, tu voudrais pas venir avec moi ? Chez moi, il y a une Chinoise, une fille qui a un souci. Mais elle ne parle pas japonais. Du coup, je ne sais pas ce qui lui arrive. »

Mari, comme pour mieux écouter, insère un marque-page dans son livre, le ferme et le pousse de côté.

« Un souci ?

— Elle est un peu amochée. C'est tout près d'ici. À cinq minutes à pied. Je vais pas t'embêter longtemps. Je voudrais juste que tu me traduises globalement ce qui s'est passé. Tu serais gentille. »

Mari hésite un peu, regarde le visage de la femme. Juge qu'elle n'a pas l'air dangereuse. Elle met son livre dans son sac et enfile son blouson. Elle avance la main vers l'addition mais la femme saisit le papier.

« Je vais payer ça.

— Non, c'est moi qui ai commandé.

— Mais non, c'est rien. Laisse-moi régler. Allons, ne discute pas. »

Une fois debout, la femme apparaît nettement plus grande que Mari. Cette dernière est petite, menue, alors que la femme est charpentée comme un

hangar à outils agricoles. Elle doit bien mesurer un mètre soixante-quinze. Mari la laisse payer.

Toutes deux sortent du Denny's. Même à cette heure, le boulevard est passant et animé. Les sons électroniques des *game centers.* Les rabatteurs des karaokés. Les bruits d'échappement des motos. Trois jeunes, assis devant le rideau de fer baissé d'un magasin, regardent avec curiosité les deux femmes qui passent devant eux. Ils doivent penser qu'elles composent un tandem bizarre. Mais ils ne disent rien. Ils regardent juste. Le rideau métallique est couvert de tags.

« Je m'appelle Kaoru. J'ai pas trop une tête à m'appeler Kaoru, mais bon, on m'appelle comme ça depuis toujours.

— Ah…

— Je suis désolée de t'avoir entraînée brusquement ; ç'a dû te paraître curieux. »

Mari se tait. Elle ne sait pas quoi répondre.

« Tu veux que je te porte ton sac ? Il a l'air super lourd, propose Kaoru.

— Ça va.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Des livres, des habits…

— Tu t'es pas enfuie de chez toi quand même… ?

— C'est pas ça.

— Tant mieux alors. »

Elles marchent ensemble. Quittent le centre-ville, prennent une petite rue qui monte. Kaoru marche vite, Mari la suit. Elles gravissent un escalier sombre puis s'engagent dans une autre rue. L'escalier doit être un raccourci. Quelques devantures de bar sont encore éclairées mais il n'y a personne.

« C'est là. Au *love-hotel*.

— *Love-hotel ?*

— Oui, un hôtel pour les couples. Pour des rencontres, quoi. Tu vois le néon Alphaville ? C'est ici. »

Mari entend ce nom et dévisage Kaoru.

« Alphaville ?

— T'inquiète pas. C'est pas louche. Je suis la gérante.

— Et la femme qui est blessée est là-dedans ? »

Kaoru continue à marcher, se retourne.

« Oui, c'est une longue histoire…

— Et Takahashi est là aussi ?

— Non. Il répète avec son groupe dans un sous-sol, près d'ici, jusqu'au matin. Les étudiants, ils ont la belle vie… »

Elles pénètrent dans l'hôtel Alphaville. À l'entrée, un système permet aux clients de choisir une chambre grâce à des photos. Ils appuient sur le numéro voulu et obtiennent la clef. Puis ils prennent l'ascenseur et se rendent dans leur chambre. Ils ne voient personne. Ne sont obligés de parler à personne. Il y a un tarif pour la nuit et un tarif à l'heure. L'éclairage est

sombre, bleuté. Très intéressée, Mari regarde partout. Kaoru salue d'un petit geste la femme de la réception située au fond.

« Toi, fait Kaoru, tu n'es sans doute jamais venue dans un endroit pareil.

— Non, c'est la première fois.

— Il existe toutes sortes de commerces dans le monde. »

Kaoru et Mari prennent l'ascenseur. Elles empruntent ensuite un couloir étroit et parviennent devant la porte 404. Kaoru frappe deux coups légers. La porte s'ouvre immédiatement. Une fille jeune, aux cheveux teints en rouge, sort la tête, l'air peu rassurée. Elle est maigre, a mauvaise mine. Elle porte un tee-shirt rose trop grand pour elle et un jean troué. De grandes boucles d'oreilles.

« Ah, enfin, Kaoru ! Vous avez mis le temps. Je vous attendais, fait la fille aux cheveux rouges.

— Alors ? demande Kaoru.

— Toujours pareil.

— Elle saigne encore ?

— Ça s'est arrêté. J'ai utilisé un paquet de serviettes en papier. »

Kaoru fait entrer Mari. Puis ferme la porte. Dans la chambre se trouvent la fille aux cheveux rouges et une autre employée. Celle-ci est petite, a des cheveux noirs relevés. Elle passe un balai à franges. Kaoru présente Mari aux deux femmes.

« Voici Mari. Je vous en ai dit un mot tout à l'heure. Celle qui sait parler chinois. La fille aux cheveux rouges s'appelle Komugi. C'est un nom bizarre mais c'est le sien. Ça fait longtemps qu'elle travaille ici. »

Komugi sourit avec gentillesse.

« Bonjour !

— Bonjour, répond Mari.

— L'autre, reprend Kaoru, c'est Koorogi. Là, c'est pas son vrai nom.

— Désolée, mon vrai nom, je l'ai abandonné », fait Koorogi, avec un accent du Kansai[1]. Elle semble un peu plus âgée que Komugi.

« Bonjour », lui dit Mari.

La chambre n'a pas de fenêtre, ce qui la rend oppressante. Le lit et la télé sont démesurés par rapport aux dimensions de la pièce. Au fond, dans un coin, une fille est assise par terre, nue, recroquevillée sur elle-même. Enveloppée dans une serviette, elle se cache le visage dans les mains et pleure sans bruit. Au sol, une autre serviette, pleine de sang. Sur les draps, des taches de sang aussi. Une lampe est renversée. Une bouteille de bière à moitié pleine sur la table, et un verre. La télé est allumée, une émission comique. Rires du public. Kaoru prend la télécommande et éteint.

« Je crois qu'elle s'est fait salement tabasser, dit Kaoru.

— Par un homme ? demande Mari.

— Oui, par un client.

— Un client, c'est-à-dire… c'est de la prostitution ?

— Oui. À ces heures-là, il y a beaucoup de professionnelles, répond

Kaoru. C'est pour ça que, de temps en temps, on a des embrouilles. Des fois, c'est à cause du prix. Des fois, à cause de tordus qui aiment bien cogner. »

Mari se mord la lèvre, fait le point.

« Et donc, elle ne parle que chinois ?

— Elle connaît trois mots de japonais. Pas question d'appeler les flics. À tous les coups, elle a pas de papiers et j'ai pas envie de perdre mon temps à faire une déposition au commissariat. »

Mari pose son sac sur la table et s'approche de la fille. Elle s'accroupit et lui demande en chinois :

« *Ni zemme le ?* (Qu'est-ce qui s'est passé ?) »

La fille a-t-elle entendu ? Elle ne répond pas. Ses épaules tremblent. Elle hoquette. Kaoru agite la tête.

« Elle est choquée. Elle s'est fait méchamment amocher. »

Mari poursuit :

« *Shi zhonguo ren ma ?* (Tu es chinoise ?) »

La fille ne répond toujours pas.

« *Fang xin ba, wo gen jing cha mei guanxi.* (Rassure-toi, je n'ai aucun rapport avec la police.) »

La fille reste muette.

« *Ni bei ta da le ma ?* (Tu as été brutalisée par un homme ?) » interroge Mari. La fille acquiesce enfin, ses longs cheveux noirs ondulent. Avec persévérance, Mari continue à lui parler d'une voix douce. Elle répète plusieurs fois les mêmes questions. Kaoru, bras croisés, les regarde, inquiète. Pendant ce temps, Komugi et Koorogi rangent la chambre. Elles mettent les serviettes tachées de sang dans un sac-poubelle. Elles ôtent les draps souillés et remplacent les serviettes de la salle de bains. Remettent la lampe en place, débarrassent la bière et le vin. Elles vérifient que rien ne manque dans la chambre, puis nettoient la salle de bains. Visiblement, elles ont l'habitude de travailler ensemble et leurs mouvements sont bien coordonnés.

Toujours accroupie, Mari parle avec la fille. Comme celle-ci peut s'exprimer dans sa langue, elle paraît un peu plus calme. Par bribes, elle explique en chinois à Mari ce qui lui est arrivé. Elle parle excessivement bas. Mari n'entend rien, à moins de s'approcher tout près. Elle hoche la tête tout en écoutant son histoire avec attention. De temps à autre, elle lui glisse un mot pour l'encourager. Par-derrière, Kaoru tapote l'épaule de Mari :

« Je suis désolée, lui dit-elle, mais on a besoin de la chambre pour des clients. On va descendre au bureau. Tu veux bien venir avec nous ?

— Mais elle est complètement nue. Le type a emporté ses affaires. Les chaussures, les sous-vêtements, tout. »

Kaoru secoue la tête.

« Il l'a dépouillée pour qu'elle ne puisse pas donner l'alerte tout de suite. Le vrai salaud. » Kaoru sort un peignoir léger du placard et le tend à Mari.

« En attendant, qu'elle enfile ça. »

La fille se lève avec difficulté et, pour ainsi dire absente, ôte la serviette,

passe le peignoir. Elle titube. Mari détourne le regard précipitamment. Le corps de la fille est menu et gracieux. Des seins bien dessinés. Une peau soyeuse, une toison tapie comme une ombre. Elle a à peu près le même âge que Mari. Son corps paraît encore un peu enfantin. Son pas est mal assuré et Kaoru l'aide à sortir en la soutenant par l'épaule. Elles descendent par un petit ascenseur de service. Mari prend son sac et les suit. Komugi et Koorogi restent dans la chambre pour terminer le ménage.

Les trois femmes entrent dans le local administratif de l'hôtel. Des cartons sont entassés contre le mur. Un bureau métallique et un coin réception sobre. Sur le bureau, un clavier et un écran LCD. Au mur, un calendrier, une horloge et une signature calligraphiée de Mitsuo Aïda[2], encadrée. Également, une télé portable et un mini-frigo avec un micro-ondes posé dessus. Trois personnes suffisent à encombrer la pièce. Kaoru fait asseoir la prostituée chinoise sur le canapé. Elle a l'air d'avoir froid, elle serre contre elle les pans du peignoir.

Kaoru éclaire son visage avec la lampe du bureau et inspecte ses plaies. Elle prend la trousse de secours. Nettoie le sang avec du coton et de l'alcool. Lui pose des pansements. Passe le doigt sur son nez pour vérifier qu'il n'est pas cassé. Elle lui soulève les paupières et observe ses yeux injectés de sang. Lui touche le crâne et le palpe, elle cherche des bosses. Elle a des gestes très assurés, comme si elle avait l'habitude de ce genre d'examen. Elle sort du frigo une sorte de produit réfrigérant, l'enroule dans une petite serviette et le tend à la fille.

« Mets-toi ça un moment sous l'œil », lui dit-elle. Puis elle se souvient que la fille ne comprend pas le japonais. Elle lui montre par signes. La fille opine et s'exécute. Kaoru s'adresse à Mari :

« Elle a beaucoup saigné, enfin, c'est surtout le nez. Heureusement, il n'y a pas de blessure importante. Elle n'a pas de bosses. Son nez n'a pas l'air cassé. Sa lèvre et son arcade sourcilière sont fendues mais pas besoin de les recoudre. Pendant une semaine, ce sera noir autour de l'œil. C'est sûr que, pour le boulot, ça va la gêner. Mais bon. »

Mari hoche la tête. Kaoru poursuit :

« Le type avait de la force mais aucune technique. Un vrai amateur. À cogner dans tous les sens comme ça, lui aussi, il doit avoir sacrément mal aux mains. Il avait trop d'énergie : il a même donné des coups dans le mur. J'ai vu les marques. Il a dû péter les plombs. Il ne contrôlait plus rien. »

Komugi entre dans le bureau, prend quelque chose dans un des cartons. C'est un nouveau peignoir pour la chambre 404.

« Elle m'a dit que le type lui avait pris son sac, explique Mari, son argent, et son portable aussi.

— Tu veux dire qu'il est parti sans payer ? intervient Komugi.

— Non, c'est pas ça. Disons que… Juste avant, ses règles ont commencé brusquement. Et le type est devenu fou.

— Qu'est-ce qu'on y peut, fait Komugi, ce genre de chose, quand ça arrive, ça arrive ! »

Kaoru lui coupe la parole.

« Va finir la 404 au lieu de te mêler de ça.

— Oui. Excusez-moi. »

Komugi quitte le bureau.

« Alors qu'il allait commencer, récapitule Kaoru, la fille a eu ses règles. Il est devenu cinglé. Il l'a tabassée et il a fichu le camp en lui piquant son argent et ses vêtements. Celui-là, il a un problème. »

Mari approuve de la tête.

« Elle dit qu'elle est désolée d'avoir sali les draps avec du sang.

— Ça, je m'en fiche. J'ai l'habitude. Je ne sais pas pourquoi mais beaucoup de filles se mettent à avoir leurs règles dès qu'elles se retrouvent dans un *love-hotel*. On m'appelle tout le temps ; "vous avez pas des serviettes hygiéniques, vous avez pas des tampons ?" Moi, j'ai envie de leur répondre que je ne suis pas une pharmacie. Bon, il faut l'habiller, celle-là. On ne peut pas la laisser comme ça. »

Kaoru fouille dans les cartons et sort des sous-vêtements encore emballés sous plastique. Du type basique, qu'on trouve dans les distributeurs automatiques des chambres.

« C'est du pas cher, dit-elle. Ça ne tiendra pas longtemps mais elle peut les utiliser, en attendant. Sans culotte, elle ne doit pas se sentir à l'aise. »

Elle cherche dans le placard, trouve un survêtement vert délavé et l'offre à la prostituée.

« C'est une fille qui travaillait ici qui l'a laissé. Je l'ai lavé. Il est propre. Qu'elle le garde si elle veut. Pour les chaussures, je n'ai que des sandales en plastique ; c'est toujours mieux que nu-pieds. »

Mari traduit. Kaoru sort quelques serviettes hygiéniques du placard et les tend à la fille.

« Prends ça. Va te changer dans les toilettes, là. » De la tête, elle lui indique une porte. La prostituée fait signe qu'elle a compris et dit « merci » en japonais. Puis elle prend ses affaires et pénètre dans les toilettes.

Kaoru s'assoit au bureau, hoche lentement la tête et pousse un long soupir.

« Tu vois, dans ce métier, il se passe pas mal de choses.

— Il paraît que ça fait à peine deux mois qu'elle est arrivée au Japon, dit Mari.

— Elle est sans papiers, je parie ?

— Je ne lui ai pas demandé… D'après son accent, elle doit venir du Nord.

— Du côté de la Mandchourie ? demande Kaoru.

— Je suppose, fait Mari.

— Ah… Et quelqu'un va venir la chercher ?

— Il semble que des gens s'occupent d'elle.

— Des organisations de Chinois. Dans le secteur, ils tiennent la prostitution. Ils embarquent les filles en Chine et les font entrer par bateau illégalement ; elles doivent rembourser leur voyage. Ils prennent les commandes par téléphone et livrent les filles à moto jusqu'aux hôtels. Un peu comme des pizzas. Livrées toutes chaudes. Ce sont de bons clients.

— Quand vous dites "organisation", demande Mari, c'est du genre yakuzas[3] ?

— Non, non ! » Kaoru secoue la tête. « Moi, j'ai été longtemps catcheuse professionnelle. J'ai fait aussi de la sécurité ; je connais quelques yakuzas. Comparés aux Chinois, les yakuzas, c'est de la rigolade. Eux, ils sont complètement imprévisibles. Mais cette fille, elle a pas d'autre endroit où aller. Elle a pas le choix.

— Et comme elle n'a pas rapporté d'argent aujourd'hui, vous pensez qu'ils vont la punir ?

— Non… Enfin, qui sait ? Sûr qu'avec cette tête elle ne peut pas travailler pendant un moment. Donc, elle n'a aucune valeur. Pourtant, elle est mignonne. »

La prostituée sort des toilettes. Les sandales en plastique aux pieds, en survêtement délavé. Sur le haut, le logo Adidas. Ses plaies sont encore bien visibles mais elle s'est recoiffée. En dépit du vieux survêtement, de sa lèvre gonflée, de ses bleus, elle est belle. Kaoru lui demande en japonais : « Tu veux utiliser le téléphone ? » Et Mari traduit en chinois : « *Yao da dian hua ma ?* »

La prostituée répond « oui, merci », en japonais. Kaoru lui tend un sans-fil blanc. La fille compose un numéro et fait son rapport en chinois, à voix très basse. Son interlocuteur lui hurle quelque chose. Il parle à toute vitesse et elle lui répond par quelques mots avant de raccrocher. Elle rend le téléphone à Kaoru d'un air grave. Lui répète en japonais : « Merci. » Puis se tourne vers Mari et lui parle en chinois.

« *Ma shang you ren lai jie wo.* (Quelqu'un vient me prendre. Tout de suite.)

— Il paraît qu'on va venir la chercher tout de suite », dit Mari à Kaoru. Celle-ci fait la grimace.

« À propos, on ne m'a pas payée, pour la chambre. D'habitude, c'est le client qui s'en charge, mais là, il s'est tiré. Et même, il a pris une bière.

— Et celui qui va venir, est-ce qu'il payera ? demande Mari.

— Ce serait bien si ça se passait comme ça. »

Elle met des feuilles de thé dans une théière, verse de l'eau chaude, puis remplit trois bols et en tend un à la prostituée chinoise. Celle-ci la remercie, saisit le bol et boit. À cause de sa lèvre fendue, le thé chaud lui fait mal. Elle avale une gorgée, grimace. Tout en buvant, Kaoru s'adresse en japonais à la fille :

« Ça doit pas être facile pour toi. Venir illégalement au Japon par bateau, te faire exploiter par ces types-là… Je sais pas comment c'était là-bas, chez

toi, mais il aurait mieux valu ne pas venir.

— Vous voulez que je traduise ? demande Mari.

— Pas besoin, fait Kaoru en hochant la tête. Je parlais toute seule.

— *Ni ji sui le ?* (Tu as quel âge ?) fait Mari à la fille.

— *Shi jiu.* (Dix-neuf ans.)

— *Wo ye shi. Jiao shemme ming zi ?* (Moi aussi. Comment tu t'appelles ?) »

La prostituée hésite un peu puis répond :

« *Guo Dong-li.*

— *Wo jiao Ma-Li.* (Moi, c'est Mari.) »

Mari esquisse un sourire en direction de la fille. C'est un sourire imperceptible mais c'est le premier de Mari cette nuit-là.

Une moto s'arrête devant l'entrée de l'hôtel Alphaville. C'est une grosse sportive, une Honda puissante. L'homme porte un casque intégral. Il laisse tourner le moteur pour pouvoir démarrer à tout moment. Jean et blouson en cuir noir moulant. Baskets usées. Gants épais. Il ôte son casque et le pose sur le réservoir. Regarde aux alentours d'un air soupçonneux, enlève un gant, sort son téléphone de sa poche et tape un numéro. L'homme a environ trente ans. Cheveux teints en châtain, attachés en catogan. Un front large, une barbe fine, un œil sévère. L'échange est bref. L'homme coupe son portable et le range dans sa poche. Puis il remet son gant et reste ainsi.

Kaoru, Mari et la prostituée sortent de l'hôtel. La fille se dirige vers la moto d'un pas incertain ; ses sandales en plastique claquent. La température a baissé et, avec son survêtement, on dirait qu'elle a froid. L'homme à la moto lui dit quelque chose d'un ton sec. Elle répond d'une petite voix.

« Eh, toi ! On m'a pas payé ma chambre », lance Kaoru à l'adresse de l'homme. Qui la regarde fixement en retour. Puis répond :

« La chambre, je paye pas. Le client paye. »

L'homme a un fort accent. Il parle sur un ton monocorde. Reste inexpressif.

« Ça, je le sais », répond Kaoru d'une voix enrouée. Elle tousse et poursuit : « Tu sais, chacun fait ses affaires, mais on est proches, quand même. Pour cette fois, j'ai eu pas mal de dérangement. C'est une agression. Il y a eu des coups et des blessures. J'aurais pu appeler la police. Et dans ce cas, vous seriez plutôt embêtés, vous autres, non ? Alors, disons que si tu me règles 6 800 yens pour la chambre, ça m'ira. La bière, c'est pour moi. Comme ça, on est quittes. »

L'homme fixe Kaoru d'un regard dénué de tout sentiment. Il lève la tête, contemple le néon Alphaville. Retire à nouveau son gant, sort de son blouson son portefeuille en cuir, prend sept billets de 1 000 yens et les laisse tomber à ses pieds. Il n'y a pas de vent, les billets tombent tout droit et restent là. L'homme remet son gant, jette un coup d'œil à sa montre. Chacun de ses mouvements est exagérément lent. Il n'est pas pressé. On dirait qu'il cherche

à montrer aux trois femmes le poids de sa présence. Que, quoi qu'il fasse, il prendra le temps qui lui conviendra. Durant toute la scène, le moteur de sa moto continue à émettre un son grave et saccadé, comme un animal sauvage irrité.

« Toi, dit l'homme, t'as du cran.

— Merci, fait Kaoru.

— Si tu appelles la police, il risque d'y avoir des incendies par ici », poursuit-il.

Un silence pesant s'installe.

Kaoru, les bras croisés, ne détourne pas le regard. La prostituée ne comprend pas l'échange. L'air inquiet, elle regarde Kaoru et l'homme. Celui-ci remet son casque. Il fait un signe et aide la fille à monter à l'arrière. Elle s'agrippe des deux mains à son blouson.

Elle se retourne, regarde Mari, puis Kaoru. De nouveau, regarde Mari. Elle veut dire quelque chose ; y renonce finalement. L'homme enclenche vigoureusement une vitesse, tourne la poignée, s'éloigne.

Le bruit d'échappement résonne lourdement dans la nuit urbaine.

Kaoru et Mari restent là.

Kaoru se baisse, ramasse les billets un par un. Les rassemble, les plie en deux et les glisse dans sa poche. Elle inspire profondément et frotte de la main ses courts cheveux blonds.

« Ouais… », fait-elle.

1- Région située autour de Kyoto et Osaka. *(N.d.T.)*

2- Calligraphe et poète bouddhiste très populaire (1924-1991). Un musée lui est consacré à Tokyo. *(N.d.T.)*

3- Truands japonais organisés en clans. *(N.d.T.)*

4

LA CHAMBRE D'ÉRI ASSAÏ.

Rien n'a changé. Simplement, l'image de l'homme assis s'est rapprochée. Nous distinguons bien sa silhouette. Les ondes sont encore un peu brouillées. De temps à autre, l'image vacille, les contours ondulent, la masse se réduit. Le grésillement désagréable s'intensifie. Furtivement s'insère une autre image, sans aucun lien. Mais tous ces désordres se résorbent rapidement et l'image d'origine retrouve ses droits.

Éri Assaï repose toujours dans son lit, plongée dans un sommeil profond et silencieux. L'écran de la télévision émet une lumière artificielle et projette des ondes mouvantes sur son visage ; son sommeil pourtant n'en est aucunement troublé.

L'homme de l'image porte un costume marron foncé. À l'origine, c'était sans doute un vêtement chic, qui présentait bien ; maintenant, il est visiblement usé. Une espèce de poussière blanche se remarque un peu partout sur ses manches et sur son dos. L'homme porte des chaussures en cuir noir à bouts ronds, poussiéreuses elles aussi. S'est-il rendu dans cette chambre après avoir traversé un endroit plein de poussière ? Une chemise blanche à col classique et une cravate en laine noire unie. Sur l'une et l'autre flotte la couleur de l'usure. Quelques cheveux blancs se mêlent aux noirs. Non, peut-être ne s'agit-il pas de cheveux blancs, juste de poussière blanche. Quoi qu'il en soit, on dirait bien que sa chevelure n'a pas connu de peigne depuis longtemps. Curieusement, l'apparence de l'homme ne semble pas négligée. Ni

misérable. Simplement, pour une raison qui échappe à sa volonté, il est appauvri et prend la poussière, tout habillé.

On ne peut voir son visage. Pour le moment, la seule image que transmet la caméra de la télévision, c'est sa silhouette de dos ; des éléments de son corps ; pas son visage. Est-ce l'angle d'éclairage ou bien est-ce délibéré ? La zone du visage reste dans une ombre opaque, inaccessible à notre regard.

L'homme ne bouge pas. De temps en temps, il prend une longue inspiration, profonde, ses épaules se soulèvent puis retombent légèrement. Il se pourrait qu'il soit un otage, confiné dans une pièce depuis un temps considérable. De cet homme se dégage une atmosphère faite de durée et d'abandon. Il n'est pas attaché cependant. Il est assis sur une chaise, le dos bien droit, il respire silencieusement et fixe un point devant lui. Nous ne parvenons pas à déterminer s'il reste immobile de par sa propre volonté ou bien pour un motif qui, de fait, l'empêche de bouger. Ses mains sont jointes sur ses genoux. L'heure est incertaine. Nous ignorons si c'est le jour ou la nuit. Grâce à l'éclairage des néons alignés au plafond, la pièce est blanche comme un après-midi d'été.

Voilà que la caméra pivote et montre l'homme de face. Néanmoins, nous ne saisissons pas ce qu'il est. L'interrogation en devient plus aiguë. Parce que son visage est entièrement couvert d'un masque semi-opaque. Difficile d'appeler ça un masque tellement il colle aux reliefs du visage, à la manière d'un film protecteur. Pourtant, si fin soit-il, il remplit parfaitement sa fonction de masque : il réfléchit la lumière avec de doux reflets et cache cependant, enveloppe sans faille les traits et les expressions du visage. Tout ce que nous sommes en mesure de deviner, ce sont de vagues contours. Le masque ne comporte aucune ouverture, ni pour les yeux, ni pour le nez, ni pour la bouche. Mais il ne paraît pas empêcher la respiration, la vue ou l'ouïe. Il doit être performant pour ce qui est de la ventilation et de la transparence. Vu de l'extérieur, impossible de déterminer selon quelle technologie et avec quel matériau est fabriquée cette deuxième peau qui garantit l'anonymat. Le masque est équitablement pourvu de magie et de fonctionnalité. Il s'est transmis en même temps que les ténébres, depuis l'Antiquité ; parallèlement, il a été propulsé depuis le futur, en même temps que la lumière.

Sa véritable étrangeté réside en ce qui, pour nous, est inimaginable : derrière, que pense l'homme ? Que ressent-il ? Que conçoit-il (ou pas) ? Et cela, bien que le masque adhère si étroitement au visage. Nul indice pour juger si l'existence de cet homme est réussie ou pas, si ses desseins sont justes ou tortueux, ou encore si ce masque a pour fonction de le camoufler. L'homme a engendré un état à l'intérieur duquel il est assis en silence sur une chaise ; dans lequel il a un masque anonyme, arachnéen ; dans lequel il est retransmis par la caméra-télé. Il nous faut réserver notre jugement, admettre cet état tel quel. L'homme, nous le nommerons l'homme-sans-visage.

La caméra s'est fixée sur un angle. Face à l'homme-sans-visage, légèrement en contre-plongée, immobile. L'homme au costume marron ne

bouge absolument pas. Il examine *notre côté* à travers le tube cathodique. En somme, il est dans la position d'observer la chambre où nous nous trouvons, depuis *son côté*.

Bien sûr, son regard est dissimulé derrière le masque mystérieux et réfléchissant. Pourtant, lourdement, concrètement, nous sentons son existence. L'homme fixe quelque chose devant lui avec une détermination inébranlable. D'après l'angle du visage, il a l'air de regarder vers le lit d'Éri Assaï. Nous suivons avec attention cet hypothétique regard. Pas de doute, l'homme au masque contemple de son œil sans forme Éri endormie sur son lit, de ce côté. En fait, depuis le début, c'est elle qu'il observe. Nous comprenons enfin. Il a la capacité de voir de notre côté. L'écran de la télévision fait fonction de fenêtre ouverte sur la chambre, de notre côté.

Par moments, l'image se trouble puis se rétablit. Il arrive que le grésillement augmente de volume. Ce son peut s'entendre comme l'amplification du signal cérébral de quelqu'un. Il devient plus dense, s'intensifie, atteint un pic plus élevé, puis diminue, disparaît. Réapparaît soudain. Et ainsi de suite. Mais le regard de l'homme-sans-visage ne dévie pas. Rien n'altère sa concentration.

Une belle fille dort sans discontinuer dans son lit. Ses cheveux noirs et lisses sont déployés sur l'oreiller comme un éventail porteur de sens. Ses lèvres sont délicatement closes. Cœur immergé dans les profondeurs sous-marines. À chaque clignotement de la télé, la lumière ondoie sur son visage et des ombres dansent, tels des symboles énigmatiques. L'homme-sans-visage, assis sur sa chaise en bois toute simple, contemple Éri en silence. Au rythme de sa respiration, ses épaules esquissent une infime remontée, une infime redescente ; comme un bateau déserté, que bercent les douces vagues de l'aube. Rien d'autre ne bouge dans la chambre.

5

MARI ET KAORU MARCHENT DANS UNE RUELLE DÉSERTE. Kaoru raccompagne Mari. Celle-ci porte sa casquette bleu marine des Boston Red Sox bien enfoncée sur la tête. On dirait un garçon. C'est sans doute la raison pour laquelle elle met cette casquette.

« Heureusement que t'étais là ! lui dit Kaoru. J'y comprenais rien, à son histoire. »

Les deux femmes redescendent les marches qu'elles ont montées tout à l'heure.

« Tu sais quoi ? fait Kaoru. Si t'as le temps, ça te dirait d'aller quelque part ?

— Quelque part ?

— J'ai soif. J'ai envie d'une bière bien fraîche. Et toi ?

— Je ne bois pas d'alcool.

— T'auras qu'à prendre un jus de fruits. De toute façon, t'avais l'intention de tuer le temps jusqu'au matin, non ? »

Les deux femmes sont assises au comptoir d'un petit bar. Pas d'autres clients. Un vieux vinyle de Ben Webster tourne. « My Ideal ». Un enregistrement des années 50. Sur une étagère, pas de CD, mais une cinquantaine de vieux 33 tours. Kaoru boit une pression, dans un verre à bière, haut et étroit. Devant Mari, un Perrier citron vert. Le barman, la quarantaine, pile de la glace en silence.

« Quand même, elle était jolie, fait Mari.

— Tu parles de la Chinoise ? demande Kaoru.

— Oui.

— Ouais, c'est vrai. Mais si elle continue comme ça, elle restera pas mignonne longtemps. Elle va s'abîmer vite. Parole ! Des comme elle, j'en ai vu plein.

— Mais elle a dix-neuf ans, comme moi.

— Oh, répond Kaoru en grignotant des cacahuètes, l'âge, ç'a pas de rapport. Le boulot est dur, et quelqu'un de normal ne tient pas longtemps. Si en plus, elle se met à se piquer, c'est foutu. »

Mari ne répond pas.

« T'es à la fac ?

— Oui, j'étudie le chinois à l'université des langues étrangères.

— Des langues étrangères…, répète Kaoru. Et tu veux faire quoi après ?

— Si possible, de la traduction, ou de l'interprétariat. Mais en free-lance. Je ne suis pas faite pour travailler en entreprise.

— Toi, tu dois être drôlement intelligente !

— Oh, non, pas spécialement. Mais depuis toute petite, mes parents me répètent que je ne suis pas très gâtée par la nature, et que je dois absolument réussir mes études. »

Kaoru fronce les sourcils et se tourne vers Mari.

« Tu sais, tu es très bien ! Sérieux. C'est plutôt des comme moi qu'on appelle pas gâtées par la nature. »

Mari rentre les épaules d'un air gêné.

« Ma sœur est exceptionnellement jolie. Elle attire tous les regards. Depuis toutes petites, on nous compare sans cesse. Et on me dit toujours : "On ne croirait jamais que vous êtes sœurs !" C'est sûr que je n'ai aucune chance si je veux me mesurer à elle. Je suis petite. Je n'ai pas de poitrine. J'ai les cheveux pleins d'épis. Ma bouche est trop grande. Et en plus, je suis myope et astigmate. »

Kaoru rit.

« En général, c'est ce que les gens appellent de la personnalité.

— Moi, je n'arrive pas à le ressentir comme ça. Depuis mon enfance, on me serine que je ne suis pas gâtée.

— Du coup, t'as mis le paquet sur les études.

— En un sens. Mais je ne me suis jamais battue pour avoir de bonnes notes. J'étais pas forte en gym. J'arrivais pas à me faire des copines. J'étais limite le souffre-douleur, et en troisième année de primaire, j'ai arrêté d'aller à l'école un moment.

— Tu voulais vraiment arrêter ? demande Kaoru.

— Je voulais tellement ne pas aller à l'école que, le matin, je vomissais immédiatement ce que j'avais avalé ; ou bien je tombais malade.

— Ah ouais ? Moi, j'étais super-nulle, mais ça m'embêtait pas spécialement d'aller à l'école. C'est vrai que si quelqu'un me revenait pas, je cognais sans hésiter. »

Mari sourit.

« Si seulement j'avais pu en faire autant !

— Laisse tomber. Il n'y a pas de quoi se vanter. Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— À Yokohama, il y avait une école pour les Chinois. Et une voisine y allait, une copine d'enfance. Les cours étaient à moitié en chinois, mais par rapport aux écoles japonaises normales, là, on n'était pas focalisé sur les résultats. En plus, comme j'avais cette copine, je me suis dit que je pourrais y aller. Mes parents étaient contre, bien sûr. Mais étant donné qu'ils n'ont pas trouvé d'autre moyen pour me faire retourner à l'école…

— Tu devais être plutôt têtue !

— Peut-être, reconnaît Mari.

— Et on admettait des Japonais dans une école pour les Chinois ?

— Oui, il n'y avait pas besoin d'autorisation particulière.

— Mais à ce moment-là, tu parlais chinois ?

— Pas du tout. J'étais toute jeune, ma copine m'a aidée, j'ai très vite appris. En tout cas, c'était cool, comme école. J'ai continué au collège et au lycée. Mes parents, eux, ça ne leur a pas plu. Ils auraient voulu que j'intègre une université réputée ; que je devienne médecin, ou avocate. En somme, un partage des tâches : l'aînée, elle, ce serait une Blanche-Neige, et la petite, une grosse tête.

— Ta sœur est si belle que ça ? »

Mari fait oui de la tête et boit une gorgée de Perrier.

« Depuis le collège, elle pose pour des magazines. Des trucs pour ados chic.

— Ah, fait Kaoru. Sans doute qu'avoir une sœur aussi voyante, ç'a dû être lourd à porter. Ça mis à part, dis-moi, qu'est-ce qu'une fille comme toi fait toute seule au milieu de la nuit dans un quartier pareil ?

— Une fille comme moi ?

— Je veux dire, une fille *sérieuse*.

— Je ne voulais pas rentrer chez moi.

— Tu t'es engueulée avec ta famille ? »

De la tête, Mari fait signe que non.

« C'est pas ça. Je voulais juste rester loin de la maison. Être seule jusqu'au matin.

— Et ça t'est déjà arrivé ? »

Mari ne répond pas.

« C'est peut-être pas mes affaires, poursuit Kaoru, mais honnêtement, qu'une fille seule, sérieuse, passe la nuit dans le coin, ça va pas. Il y a des types dangereux. Même moi, j'ai eu chaud quelquefois. Après le dernier train et jusqu'au premier du matin, le quartier est pas le même que pendant la journée. »

Mari attrape sur le comptoir sa casquette des Boston Red Sox. En tripote le bord un moment. Elle réfléchit à quelque chose. Décide finalement de

chasser cette pensée. Et déclare d'une manière douce, mais résolue : « Excusez-moi. Est-ce qu'on pourrait parler d'autre chose ? »

Kaoru prend plusieurs cacahuètes et les gobe d'un coup.

« Si tu veux. Parlons d'autre chose. »

Mari sort de la poche de son blouson une Camel filtre et l'allume avec un briquet Bic.

« Ah ouais, s'étonne Kaoru, tu fumes ?

— De temps en temps.

— Sérieux, ça colle pas avec ton image. »

Mari rougit, s'efforce de sourire.

« Je peux t'en prendre une ?

— Tenez. »

Kaoru prend une Camel et l'allume avec le briquet de Mari. Sa manière de fumer est beaucoup plus assurée.

« T'as un petit ami ? »

Mari fait non, d'un bref mouvement de tête.

« Pour le moment, les garçons ne m'intéressent pas spécialement.

— Tu préfères les filles ?

— C'est pas ça. Je sais pas trop. »

Kaoru écoute la musique en fumant sa cigarette. Quand elle se détend, l'usure marque son visage.

« Je veux vous poser une question depuis tout à l'heure. Pourquoi l'hôtel s'appelle Alphaville ?

— Alors ça… Je pense que c'est le patron qui a choisi. Tu sais, les noms des *love-hotels*, c'est du n'importe quoi. Au final, c'est un lieu de rencontres pour hommes et femmes. Donc, il faut juste qu'il y ait un lit et une salle de bains. Et le nom, tout le monde s'en fiche. Quelqu'un en a l'idée, et ça suffit. Pourquoi tu demandes ça ?

— Parce que, *Alphaville*, c'est un de mes films préférés. De Jean-Luc Godard.

— Jamais entendu parler.

— C'est un vieux film français des années 60.

— Ah, peut-être que ça vient de là… Je demanderai au patron la prochaine fois. Et ça veut dire quoi, Alphaville ?

— C'est le nom d'une cité imaginaire du futur, répond Mari. Une ville, quelque part dans notre galaxie.

— Alors, c'est un film de science-fiction ? Comme *Star Wars* ?

— Non, pas vraiment. Il n'y a pas d'action, ni d'effets spéciaux. Je ne vois pas comment l'expliquer. C'est un film abstrait. Ou conceptuel. En noir et blanc. Sans dialogues. On ne peut le voir que dans des cinémas d'art et d'essai.

— Conceptuel… Tu veux dire quoi ?

— Par exemple, dans *Alphaville*, les gens qui ont pleuré se font arrêter et exécuter sur la place publique.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans cette cité, les habitants n'ont pas le droit de ressentir les choses en profondeur. Donc, il n'y a pas non plus de sentiments. Il n'y a ni *irony* ni contradiction. *Tout* se traite au moyen de formules mathématiques. De manière centralisée. »

Kaoru fronce les sourcils.

« *Irony ?*

« C'est quand les gens s'observent eux-mêmes. Eux, ou ceux de leur groupe. Objectivement. Et qu'ils y découvrent quelque chose de drôle. »

L'explication de Mari laisse Kaoru pensive.

« Euh… J'ai pas bien compris, là… Mais dans *Alphaville*, il y a du sexe ?

— Il y a du sexe.

— Mais du sexe qui n'a besoin ni d'*irony*, ni de sentiment.

— C'est ça. »

Kaoru, amusée, se met à rire.

« À y réfléchir, fait-elle, c'est bien trouvé, comme nom de *love-hotel*. »

Entre un homme d'âge moyen, plutôt petit, à la tenue soignée. Il s'assoit à l'extrémité du comptoir, commande un cocktail et parle avec le barman à mi-voix. Sans doute un habitué. Sa place. Sa boisson. Un de ceux dont on ne sait rien, qui peuplent la ville, la nuit.

« Kaoru, interroge Mari, vous avez été catcheuse professionnelle ?

— Oui. Pendant assez longtemps. J'étais baraquée. Et bagarreuse. J'ai été recrutée au lycée ; j'ai accroché tout de suite. J'ai toujours tenu le rôle de la méchante. Je me suis teinte en blond bien voyant. Je me suis rasé les sourcils et je me suis même fait tatouer un scorpion rouge sur l'épaule. On m'a vue quelquefois à la télé. J'ai participé à des matchs jusqu'à Hongkong et à Taiwan. J'avais une sorte de fan-club local. Pas bien gros, mais tout de même. Toi, je suppose que tu ne regardes pas le catch féminin ?

— Je n'en ai jamais vu.

— Tu sais, c'est un boulot très dur. Je me suis esquinté le dos et je me suis retirée à vingt-neuf ans. Je faisais des matchs sans me ménager, sans retenir mes coups. Forcément, fallait que je lâche à un moment. J'étais solide, mais il y a des limites à tout. C'est dans mon caractère d'aller au bout des choses. Disons que j'avais le sens du spectacle ; quand le public s'échauffait, je fonçais et j'en faisais plus que nécessaire. Aujourd'hui, quand il pleut beaucoup, j'ai de vieilles douleurs dans le dos à cause de ça. Dans ces cas-là, je dois rester allongée sans bouger. La douleur est sans pitié. »

Kaoru fait craquer son cou énergiquement.

« Quand j'avais du succès, je gagnais pas mal d'argent. Dans mon entourage, il y en a qui m'ont dit "bravo". Une fois que j'ai arrêté, il me restait *pratiquement rien*. *Nada*. J'ai quand même pu construire une maison pour mes vieux, du côté de Yamagata. Le reste est parti dans les dettes de jeu du petit frère, ou pour des cousins que je connaissais à peine, et dans

l'investissement pourri qu'un banquier m'avait conseillé. Quand t'en arrives là, plus personne vient te voir. Je me suis dit : "J'ai fichu quoi, ces dix dernières années ?" Et j'ai bien dégusté. J'arrivais à mes trente ans. Physiquement, j'étais cassée et j'avais zéro économies. J'ai pensé : Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Par une relation de mon fan-club, mon patron m'a proposé d'être manager d'un *love-hotel*. Je dis manager, mais comme tu vois, la moitié du temps, c'est de la sécurité. »

Kaoru termine sa bière. Puis regarde sa montre.

« Vous êtes sûre que ça va, pour votre travail ? demande Mari.

— Tu sais, dans les *love-hotels*, c'est à cette heure-ci qu'on a le plus de temps. Comme les trains, là, c'est fini, les clients restent la nuit. J'aurai pas de mouvement jusqu'au matin. Officiellement, je suis encore au boulot, mais le ciel m'en voudra pas d'être allée boire une bière.

— Vous travaillez jusqu'au matin, et puis vous rentrez chez vous ?

— Je loue plus ou moins un appartement à Yoyogi, mais comme personne m'y attend, ça m'arrive souvent de dormir dans la salle de pause et d'enchaîner. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Je vais passer le temps à lire mon livre quelque part.

— Tu sais, si tu veux, tu peux venir chez nous. On n'est pas plein. Tu peux rester jusqu'au matin dans une chambre libre. C'est un peu triste d'être seule dans une chambre de *love-hotel*, mais pour dormir, c'est bien. Les lits sont très bons. »

Mari a un petit hochement de tête. Sa décision est prise.

« Merci. Je pense que je vais me débrouiller.

— Bon, dit Kaoru, alors, c'est OK.

— Et donc, Takahashi répète avec son groupe pas loin d'ici ? demande Mari.

— Ah, lui… Oui, dans un sous-sol juste à côté. Il va continuer à faire son boucan jusqu'au matin. Tu veux jeter un coup d'œil ? Ça va te casser les oreilles.

— Non, non, je demandais juste.

— OK. Tu sais, c'est un bon gars. Il a quelque chose d'intéressant. Il a l'air ballot comme ça, mais il est plutôt sérieux, au fond. Il est mieux qu'il n'y paraît.

— Vous le connaissez d'où ? »

Kaoru pince les lèvres, grimace.

« Ça, c'est une histoire qui vaudrait le coup d'être racontée, mais le mieux, c'est que tu lui demandes directement plutôt que de l'entendre de moi. »

Kaoru paye la note.

« On ne va pas t'engueuler, pour être restée dehors toute la nuit ?

— Je suis censée dormir chez une amie. Mes parents ne se préoccupent pas trop de moi. Quoi que je fasse.

— Ils doivent penser que, comme tu es sérieuse, ils n'ont pas plus de

souci que ça à se faire. »

Mari ne répond rien.

« Pourtant, il y a des moments, ils devraient. »

Mari esquisse une petite moue.

« Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Que j'y pense ou pas, c'est pas la question. Mais avoir dix-neuf ans, je sais ce que c'est. J'ai eu dix-neuf ans moi aussi. Je comprends. »

Mari regarde Kaoru. Elle est sur le point de dire quelque chose. Sent qu'elle ne parviendra pas à bien l'exprimer. Elle se tait.

« Tout près, reprend Kaoru, il y a un restaurant Skylark. Je vais t'y accompagner. Le patron est un copain à moi. Comme ça, tu pourras rester jusqu'au matin. Ça te va ? »

Mari fait oui de la tête. Le disque se termine. L'aiguille se relève et le bras retourne sur son support. Le barman va jusqu'à la platine. D'un geste tranquille, il prend le vinyle et le glisse dans sa pochette. Puis en sort un autre, vérifie la surface sous une lampe et le pose sur la platine. Il appuie sur le bouton, l'aiguille descend dans son sillon. Un scratch à peine perceptible. Débute alors « Sophisticated Lady » de Duke Ellington. Avec un solo nonchalant de Harry Carney à la clarinette basse. La façon de se mouvoir du barman est apaisante ; elle fait que le temps dans ce bar s'écoule à un rythme qui lui est propre. Mari lui demande : « Vous ne mettez que des vinyles ?

— Je n'aime pas les CD, répond-il.

— Pourquoi ?

— Ils brillent trop.

— Tu te prends pour un corbeau, ou quoi ? intervient Kaoru.

— Les vinyles, c'est embêtant, pour les changer chaque fois », reprend Mari.

Le barman rit. « Regarde… On est en pleine nuit. Il n'y a pas de train jusqu'au matin. Rien ne nous presse, non ?

— Ce type, fait Kaoru, il est un peu tordu sur à peu près tout.

— La nuit, répond le barman, la nuit possède une horloge différente. » Il craque une allumette en papier. Allume une cigarette. « Inutile de lui résister.

— Mon oncle aussi avait plein de vinyles, dit Mari. Il expliquait qu'il ne s'habituait pas au son des CD. Il n'avait presque que du jazz. Quand j'allais chez lui, il me les faisait écouter. J'étais petite. Je ne comprenais pas grand-chose à la musique mais j'aimais bien l'odeur des pochettes vieillies. Ou encore le petit crépitement de l'aiguille quand le bras se posait sur le disque. »

Le barman opine en silence.

« C'est le même oncle qui m'a fait découvrir les films de Jean-Luc Godard, ajoute Mari en s'adressant à Kaoru.

— Tu t'entendais bien avec lui ? demande Kaoru.

— Plutôt. Il était prof à la fac. Mais il avait aussi un côté oisif. Il est mort brutalement il y a trois ans. Du cœur.

— Si tu veux, fait le barman, reviens me voir. À part le dimanche,

j'ouvre tous les soirs à partir de sept heures.

— D'accord », répond Mari. Elle prend une pochette d'allumettes marquée à l'adresse du bar, la glisse dans son blouson. Descend de son tabouret. L'aiguille de la platine poursuit sa ronde dans son sillon. Nonchalante, la musique d'Ellington. Sensuelle. Une musique faite pour la pleine nuit.

AU SKYLARK. UNE LARGE ENSEIGNE EN NÉONS. Des tables bien éclairées que l'on voit de l'extérieur par les baies vitrées. À une grande table, un groupe de jeunes, sans doute des étudiants, rient bruyamment. Par rapport au Denny's de tout à l'heure, il y a beaucoup d'animation. La profondeur de l'obscurité propre à la ville en pleine nuit ne pénètre pas jusqu'ici.

Mari se lave les mains dans les toilettes. Elle a enlevé sa casquette. Ôté ses lunettes. Au plafond, un haut-parleur diffuse à faible volume « Jealousy », un vieux hit des Pet Shop Boys. Son gros sac à bandoulière est posé sur le bord du lavabo. Elle se lave soigneusement les mains avec le savon liquide. On dirait qu'elle essaie de se débarrasser de quelque chose de poisseux entre les doigts. De temps à autre, elle lève les yeux. Se regarde dans le miroir. Elle ferme le robinet, vérifie chacun de ses doigts sous la lumière puis les essuie énergiquement avec des serviettes en papier. Elle approche ensuite son visage du miroir. Fixe son reflet d'un œil qui pressent un événement. Avec une expression qui signifie : « Je ne veux pas rater la plus petite modification. » Mais rien ne se produit. Mari pose ses mains sur le lavabo, ferme les yeux, compte dans sa tête, rouvre les yeux. À nouveau, elle s'inspecte le visage méticuleusement. Aucun changement pourtant. Elle remet son sac sur l'épaule, sort des toilettes. La porte se referme.

La caméra – qui est aussi notre point de vue – demeure un moment dans les toilettes, filme l'intérieur de la pièce. Mari n'est plus là. Il n'y a personne. Juste la musique diffusée par le haut-parleur du plafond. Maintenant, c'est un morceau de Hall & Oates. « I Can't Go For That ». Si l'on observe bien le miroir du lavabo, l'image de Mari est toujours là. La Mari de l'autre côté du miroir nous regarde. Elle a un œil sérieux, comme si elle attendait que quelque chose se soulève. Mais, de ce côté-ci, il n'y a personne. Seule son image subsiste sur le miroir des toilettes du Skylark.

Les alentours s'obscurcissent. « I Can't Go For That » résonne dans les

ténèbres qui s’épaississent.

6

LE LOCAL ADMINISTRATIF DE L'HÔTEL ALPHAVILLE. Kaoru est assise devant l'ordinateur, l'air renfrogné. Sur l'écran LCD, les images prises par la caméra de surveillance de l'entrée. Très nettes. Dans un coin s'affiche l'heure. Kaoru compare avec des notes sur un papier ; en même temps, elle laisse défiler les images ; les arrête avec sa souris. Les manipulations ne se déroulent pas très bien. De temps en temps, Kaoru regarde le plafond, soupire.

Komugi et Koorogi entrent dans le bureau.

« Patronne, qu'est-ce que vous faites ? demande Komugi.

— Avec cet air sérieux, ajoute Koorogi.

— Le DVD de la caméra, répond Kaoru en fixant l'écran sévèrement. Je vérifie l'heure approximative et je devrais savoir qui a agressé la fille.

— Mais à ce moment-là, fait Komugi, il y a eu beaucoup d'allées et venues de clients. Est-ce que vous arriverez à distinguer celui qui a fait ça ? »

Kaoru tape maladroitement sur le clavier avec ses gros doigts.

« Tous les autres clients sont entrés en couple. Il y a juste ce type qui est venu seul en premier et qui a attendu la fille dans la chambre. Il était 22 h 52 quand il a pris la clef de la 404. Ça, j'en suis sûre. Et Mme Sasaki, à la réception, nous a dit que la fille a été livrée à moto environ dix minutes plus tard.

— Alors, dit Komugi, il suffit de repérer l'image aux alentours de 22 h 52.

— Oui, mais c'est pas si simple, répond Kaoru. Moi, franchement, avec ces machines numériques, j'ai du mal.

— Parce que votre force ne vous est d'aucune utilité, remarque Komugi.

— C'est ça.

— Patronne, déclare Koorogi très sérieusement, vous vous êtes trompée d'époque.

— D'environ deux mille ans, renchérit Komugi.

— C'est clair, approuve Koorogi.

— Ça me plaît pas d'être cataloguée comme ça, fait Kaoru. Et vous deux, ce genre de truc, vous vous y connaissez ?

— Pas du tout ! » répondent les deux femmes en chœur.

Kaoru tente de faire apparaître l'image en tapant l'heure dans la case « recherche » et en cliquant dessus. Ça ne marche pas comme elle le voudrait. Elle se trompe dans les commandes. Son air contrarié signifie que les choses ne se déroulent pas à sa convenance. Elle attrape le manuel, le feuillette, ne trouve pas ce qu'elle cherche. Elle abandonne, balance le livret sur le bureau.

« Bon sang ! s'exclame-t-elle. Pourquoi ça foire ? Ça devrait sortir si je fais ça ! Et non. Si Takahashi était là, il me le trouverait d'un coup.

— Mais, patronne, intervient Komugi, une fois que vous aurez la tête de ce type, vous ferez quoi ? Vous allez quand même pas prévenir la police ?

— J'en suis pas spécialement fière, mais je préfère me tenir à l'écart de tout ce qui est flic et compagnie.

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Ça, dit Kaoru, j'y penserai plus tard, mais c'est mon caractère : je peux pas fermer les yeux sur un type malsain comme ça. Cogner une fille à cause d'une faiblesse. Lui piquer tout ce qu'elle a. En plus, partir sans rien payer. Fumier.

— Les psychopathes dans son genre, renchérit Koorogi, les pourris des boules, faut les choper et les tabasser. »

Kaoru fait un grand oui de la tête.

« Nous, ça nous arrangerait, reprend-elle, mais je pense pas qu'il soit assez bête pour remontrer sa sale gueule ici. En tout cas, pendant un moment. D'un autre côté, j'ai autre chose à faire qu'aller le dénicher en ville.

— Alors, vous comptez faire quoi ? insiste Komugi.

— Ça, je t'ai déjà dit que j'y penserai plus tard. »

Vaincue par la machine, Kaoru double-clique sur une icône au hasard. L'image de 22 h 48 apparaît enfin à l'écran.

« Trop fort ! s'écrie Komugi. Il suffisait de le vouloir !

— Patronne, enchaîne Koorogi, je suis sûre que même l'ordi il a eu peur de vous ! »

Les trois femmes retiennent leur souffle en fixant l'écran sans mot dire. À 22 h 50, un jeune couple entre. Genre étudiants. Tous deux ont l'air crispé. Ils hésitent un certain temps devant les photos des chambres et appuient sur le bouton de la 302. Ils récupèrent la clef, errent un peu en cherchant l'ascenseur avant de monter dedans.

« Voilà, dit Kaoru, là, c'est les clients de la 302.

— Oui, fait Komugi. La 302. Ils ont l'air tout gentil. Mais c'était agité. Quand je suis allée faire la chambre, ils avaient tout foutu en l'air.

— C'est normal, répond Koorogi. Ils sont jeunes. Ils ont le droit de s'éclater. C'est pour ça qu'ils payent et qu'ils viennent dans un endroit comme celui-ci.

— Tu sais, fait Komugi, moi aussi, je suis encore jeune, mais ces derniers temps, je me suis pas beaucoup éclatée.

— Parce que tu manques de volonté, ma petite Komugi.

— Il s'agit vraiment de volonté ?

— Tiens, l'interrompt Kaoru, voilà le client de la 404. Regardez bien, au lieu de dire n'importe quoi. »

Un homme apparaît à l'écran. Il est 22 h 52. Il porte un trench-coat gris clair. Il a entre trente-cinq et quarante ans, plus près de quarante. Cravate, chaussures en cuir, allure de *salary-man*. Petites lunettes à monture métallique. Pas de sac. Les mains dans les poches. Sa taille, sa corpulence, sa coupe de cheveux : ordinaires. Le genre qu'on ne remarque pas quand on le croise dans la rue.

« Il a l'air super-ordinaire, celui-là, dit Komugi.

— Les plus dangereux, affirme Kaoru en se caressant la joue. Parce qu'ils sont très stressés. »

L'homme regarde sa montre, vérifie l'heure, puis prend la clef de la 404 sans hésiter. Il se dirige d'un pas rapide vers l'ascenseur. Sa silhouette disparaît du champ de la caméra. Kaoru met l'image sur « pause ». Et demande aux deux femmes : « D'après ce qu'on a vu, qu'est-ce que vous en pensez ?

— On dirait un *salary-man* », répond Komugi.

L'expression de Kaoru signifie : « C'est évident, non ? » et elle agite la tête.

« Tu sais, j'ai pas besoin que tu me dises qu'à cette heure-là ceux qui ont des cravates et des costumes, c'est des *salary-men* qui rentrent du boulot.

— Désolée, dit Komugi.

— Lui, suggère Koorogi, il a l'air d'un habitué. On dirait qu'il connaît les lieux. Il n'hésite pas. »

Kaoru approuve. « C'est vrai. Il prend la clef tout de suite, il se dirige droit vers l'ascenseur. Il ne fait pas le moindre mouvement inutile, il ne regarde même pas autour de lui.

— En somme, fait Komugi, c'est pas la première fois qu'il vient ici.

— Donc, dit Koorogi, c'est un bon client.

— Sans doute, fait Kaoru. Et les fois d'avant, il a dû payer des femmes de la même façon.

— Possible, déclare Komugi, que ce soit un amateur de Chinoises.

— Oui, répond Kaoru. Il y en a pas mal. En plus, un *salary-man* qui est déjà venu ici, il y a de fortes chances que son bureau soit dans le coin.

— Logique, dit Komugi.

— Et puis, ajoute Koorogi, il travaille essentiellement de nuit. »

Kaoru regarde Koorogi d'un air interloqué.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? Il a pu finir sa journée, aller prendre un verre quelque part, se sentir détendu et avoir eu envie d'une fille.

— Oui, dit Koorogi, mais lui, il a les mains vides. Ses affaires sont au bureau. S'il rentrait chez lui, il aurait quelque chose, un sac, ou un porte-documents. Aucun employé ne va au bureau les mains dans les poches. Ça veut dire que celui-là, il retournera au boulot après.

— En pleine nuit ? s'étonne Kaoru.

— Des gens qui restent travailler jusqu'au matin, répond Koorogi, il y en a beaucoup, en fait. C'est assez courant, en particulier dans l'informatique. Une fois que les autres sont partis, ils tripotent le système. Ils ne peuvent pas le faire quand tout le monde est là. Du coup, ils restent jusqu'à deux, trois heures du matin et rentrent chez eux en taxi. Dans ces cas-là, la boîte leur donne un bon.

— Mmm, fait Kaoru. C'est vrai qu'il a un peu le style cinglé des fous d'ordi. Mais, dis-moi, Koorogi, comment tu sais tout ça ?

— J'ai pas l'air, mais avant, je travaillais dans un bureau. C'était un endroit sérieux, j'étais *office-lady*.

— Sérieux ? répète Komugi.

— Oui, le monde des bureaux, répond Koorogi, c'est toujours sérieux.

— Et qu'est-ce qui s'est passé pour que tu… ?

— Attendez un peu, là, intervient Kaoru, énervée. On revient à nos affaires. Le parcours détaillé de chacune, vous irez en parler ailleurs.

— Désolée », dit Komugi.

Kaoru retourne à 22 h 52 et regarde image par image jusqu'à ce qu'elle trouve la bonne. Elle agrandit la zone où l'homme apparaît. L'imprime. La tête de l'homme est imprimée en couleurs, bien visible.

« Trop fort, dit Komugi.

— On peut vraiment faire des trucs pareils ? demande Koorogi. On se croirait dans *Blade Runner*.

— C'est pratique, reprend Komugi, mais quand on y pense, on vit dans un monde effrayant. On peut même pas aller dans un *love-hotel* tranquillement.

— Vous aussi, dit Kaoru, évitez de faire trop de bêtises à l'extérieur. Aujourd'hui, il y a des caméras partout.

— Le ciel le sait, la terre le sait… la caméra numérique le sait aussi[1], déclare Komugi.

— Oui, approuve Koorogi. On doit vraiment faire attention. »

Kaoru imprime cinq exemplaires. Les trois femmes regardent attentivement le visage.

« C'est agrandi, dit Kaoru, et du coup, l'image a du grain, mais on distingue quand même ses traits.

— Oui, fait Komugi, si je le croise, je saurai que c'est lui. »

Kaoru fait craquer son cou bruyamment et réfléchit en silence. Il lui vient une idée.

« Dites-moi, quand je suis sortie, est-ce que vous avez utilisé le téléphone du bureau ? » demande-t-elle.

Les deux femmes font non de la tête.

« Non, déclare Komugi.

— Non, moi non plus, répond Koorogi.

— Donc, poursuit Kaoru, ça veut dire que depuis que la Chinoise a utilisé ce téléphone, personne ne s'en est servi ?

— Je ne l'ai pas touché, dit Komugi.

— Même pas d'un doigt », ajoute Koorogi.

Kaoru prend le combiné, respire un coup et appuie sur la touche « bis ». Deux sonneries, puis un homme décroche. Il dit quelque chose en chinois, très vite.

« Je suis de l'hôtel Alphaville, annonce Kaoru. Ce soir, vers vingt-trois heures, une fille de chez vous a été appelée ici et elle s'est fait cogner, vous êtes au courant ? Bon, là, j'ai sous la main la photo du type. Prise par la caméra de surveillance. Je me demandais si, vous autres, ça vous intéresserait pas ? »

L'interlocuteur reste silencieux quelques secondes avant de répondre en japonais : « Attendez un peu…

— J'attends, répond Kaoru. Tant que tu veux. »

À l'autre bout du fil, il y a discussion. Kaoru garde le combiné à l'oreille et fait tourner un stylo à bille entre ses doigts. Pendant ce temps, Komugi empoigne son balai en guise de micro et chante à tue-tête :

Tombe la neige…
Tu ne viendras pas ce soir[2]*…*
…
Mais moi je t'attendrai…ai…ai
tou…ou…ou…jours…

L'homme revient en ligne.

« La photo, tu l'as là ?

— Toute chaude.

— Comment t'as eu ce numéro ?

— Les machines modernes, elles savent faire plein de trucs pratiques », répond Kaoru. L'homme se tait un instant.

« J'arrive dans dix minutes.

— Je t'attends à l'entrée. »

La communication est coupée. Kaoru repose le combiné et serre les lèvres. Elle a un brusque mouvement du cou et le fait craquer. Un silence s'installe dans la pièce. Komugi est perplexe.

« Euh… patronne… ?

— Quoi ?

— Vous allez vraiment leur donner cette photo ?

— Je te l'ai pas déjà dit tout à l'heure ? Excuser un type qui tabasse une fille alors qu'elle lui a rien fait, je peux pas. En plus, ça m'énerve, qu'il ait pas payé sa note. Et puis, sa tête d'employé de bureau mou me revient pas.

— Mais, dit Komugi, s'ils le retrouvent, ils vont lui attacher une grosse pierre et le balancer dans la baie de Tokyo. Vaut mieux pas être mêlées à ce genre d'histoire. »

Kaoru garde les lèvres pincées.

« Oh… ils vont pas aller jusqu'à le liquider. Tant qu'ils s'entretuent entre Chinois, les flics s'en fichent, mais quand un brave Japonais se fait buter, là, c'est tout un foin. Ils vont le choper et, pour se venger, ils vont sans doute lui couper une oreille.

— Oh…, s'écrie Komugi, ça doit faire mal !

— Comme Van Gogh, dit Koorogi.

— Mais, patronne, reprend Komugi, ils vont vraiment pouvoir retrouver ce type juste avec une photo ? C'est une grande ville, quand même.

— Tu sais, répond Kaoru, quand ils décident quelque chose, ils vont jusqu'au bout. Et sur ce genre d'affaire, ils sont assez susceptibles. Se faire avoir par M. Tout-le-monde, c'est mauvais pour leur image vis-à-vis de leurs filles. D'autre part, ils perdraient la face dans le milieu. Et c'est un monde où tu ne peux pas perdre la face. »

Kaoru prend une cigarette sur la table, l'allume avec une allumette. Elle ouvre légèrement la bouche et rejette longuement la fumée vers l'écran.

Visage de l'homme, agrandi sur l'image mise sur pause.

Dix minutes plus tard. Kaoru et Komugi attendent près de l'entrée de l'hôtel. Kaoru porte le même blouson en cuir que tout à l'heure et un bonnet en laine bien enfoncé. Komugi a un pull épais. L'air frigorifié, elle croise les bras le plus serré possible sur la poitrine. Très vite arrive un homme sur une grosse moto ; comme celui qui était venu chercher la fille plus tôt. Il s'arrête à une certaine distance des deux femmes. Il ne coupe pas le moteur. Il enlève son casque, le pose sur le réservoir et ôte doucement le gant de sa main droite. Il le met dans la poche de sa veste et conserve cette pose. Ne fait pas mine de bouger le premier. Kaoru s'avance à grands pas jusqu'à l'homme, lui tend trois exemplaires de l'image. Puis elle dit : « Ça doit être un *salary-man* qui travaille dans un bureau, dans le quartier. Il bosse souvent la nuit. On dirait bien qu'il a déjà fait venir des filles ici. C'est peut-être un de tes habitués. »

L'homme prend la photo et l'examine quelques instants. Sans manifester d'intérêt particulier.

« Et… ? demande-t-il en regardant Kaoru.

— Et quoi ?

— Pourquoi tu me donnes cette photo ?

— Je me suis dit que vous autres, vous en vouliez peut-être. T'en veux pas ? »

L'homme ne répond rien. Ouvre le zip de son blouson, plie les photos en deux et les glisse dans une sorte de sacoche accrochée autour de son cou. Remonte la fermeture Éclair jusqu'en haut. Durant tout ce temps, il regarde fixement Kaoru. Il ne détourne pas le regard une seconde.

Il tente de comprendre ce qu'espère Kaoru en retour. Mais il ne formule pas la question. Il garde sa pose, la bouche fermée, et attend une réponse. Kaoru, de son côté, observe l'homme d'un œil froid, les bras croisés. Elle ne cède rien elle non plus. Le round d'observation oppressant se poursuit. Estimant enfin que tout ça a assez duré, Kaoru toussote, rompt le silence : « Quand vous aurez retrouvé ce type, vous me mettrez au courant ? »

L'homme a la main gauche sur le guidon, la droite délicatement posée sur son casque.

« Si on trouve le type, nous te mettrons au courant ? répète-t-il mécaniquement.

— C'est ça.

— Juste te le dire ? »

Kaoru fait oui de la tête.

« Vous me glissez simplement un mot à l'oreille. Le reste, je n'ai pas spécialement envie de le savoir. »

L'homme réfléchit un moment puis tape du poing sur son casque, deux coups légers.

« Si on le trouve, tu le sauras.

— J'attendrai, fait Kaoru. Au fait, vous coupez encore les oreilles ? »

L'homme a un mouvement imperceptible de la lèvre.

« La vie, déclare-t-il, il n'y en a qu'une seule. Les oreilles, il y en a deux.

— C'est vrai, mais quand il vous en manque une, on ne peut plus mettre de lunettes.

— C'est pas pratique », ajoute l'homme.

La conversation se termine là. L'homme remet son casque, appuie brutalement sur le sélecteur de vitesses, fait demi-tour et disparaît.

Kaoru et Komugi restent dans la rue un long moment sans rien dire. Elles regardent dans la direction où la moto a disparu.

« On dirait un fantôme, articule enfin Komugi.

— C'est l'heure des fantômes, fait Kaoru.

— Ça fiche la trouille.

— Ouais. »

Les deux femmes retournent à l'hôtel.

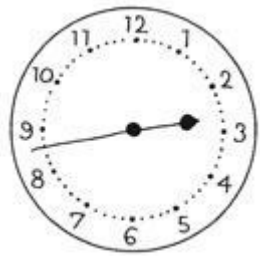
Kaoru est seule dans le local administratif. Elle a posé les pieds sur la

table. Elle reprend la photo imprimée et la regarde.

1- Détournement du proverbe d'origine chinoise : « Le ciel sait, la terre sait, tu sais, je sais. » *(N.d.T.)*

2- *Tombe la neige*, paroles et musique de Salvatore Adamo. *(N.d.T.)*

7



UN HOMME, SEUL, TRAVAILLE DEVANT L'ÉCRAN de son ordinateur. C'est celui qui a été filmé par la caméra de surveillance de l'hôtel Alphaville. Celui qui a pris la clef de la 404, vêtu alors de son trench-coat gris clair. Il tape sur son clavier sans regarder. À une vitesse phénoménale. Pourtant, ses doigts peinent à suivre le rythme de sa pensée. Il pince fort les lèvres. Mais le reste de son visage est totalement inexpressif. Il ne se déride pas lorsque son travail est satisfaisant ; pas plus qu'il ne montre une quelconque déception quand ça ne va pas. Les manches de sa chemise sont relevées jusqu'aux coudes. Le bouton du haut est défait, son nœud de cravate desserré. De temps en temps, il écrit des chiffres au crayon sur un bloc ; ou des signes. Le crayon à papier est long et argenté, muni d'une gomme. Dessus est inscrit le nom de la société Veritech. Sur un repose-crayons, six autres crayons argentés sont alignés avec soin. Tous à peu près de la même longueur. Taillés le plus fin possible.

La pièce est vaste. Dans le bureau déserté par ses collègues rentrés chez eux, l'homme est resté seul à travailler. Un petit lecteur de CD posé sur la table diffuse au bon volume un morceau pour piano de Bach. C'est Ivo Pogorelich qui interprète les *Suites anglaises.* La pièce est totalement sombre ; comme seul éclairage, le néon au-dessus du bureau. Ce pourrait être un tableau d'Edward Hopper qui s'intitulerait *Solitude*. Mais l'homme ne ressent pas spécialement la tristesse de la situation. Il préfère les moments où il n'y a personne autour de lui. Il peut poursuivre son travail en écoutant la musique qu'il aime, sans que sa concentration en soit troublée. Il ne déteste sûrement pas ce qu'il fait. Lorsqu'il s'absorbe ainsi dans sa tâche, d'une part, il n'a pas

besoin de se préoccuper des petites choses de la réalité, d'autre part, s'il ne lésine pas sur son temps ou sa charge de travail, il peut aussi traiter les problèmes d'un point de vue strictement logique, méthodique. Il agite les doigts à une vitesse qui rivalise avec celle de Pogorelich. Et ce, en fixant d'un air sévère son écran, tandis que ses doigts pianotent au rythme de la musique, sans qu'il en ait spécialement conscience. Aucun mouvement superflu. Dans la pièce, il n'y a que cette musique ciselée et précise du XVIII^{e} siècle et lui. Lui et les problèmes techniques qu'il rencontre. De temps à autre, une douleur sur le dessus de la main droite semble le perturber. Il s'interrompt, ouvre et ferme la main à plusieurs reprises, fait tourner son poignet. Il se masse le dessus de la main droite avec la gauche. Prend une grande inspiration, regarde sa montre. Grimace légèrement. L'avancement de son travail a tendance à être quelque peu entravé en raison de la douleur.

Ses vêtements sont propres, convenables. Ce n'est pas une tenue originale ; ni étudiée. Mais il se préoccupe dans une certaine mesure de ce qu'il porte. Son goût n'est pas mauvais. Sa chemise et sa cravate ont l'air d'avoir coûté assez cher. Sans doute des vêtements de marque. Son visage reflète une part d'intellectualité. Son origine sociale est correcte. Sa montre au poignet gauche est plate, raffinée. Lunettes de style Armani. Il a de grandes mains, les doigts longs. Ses ongles sont soigneusement entretenus et, à l'annulaire, il porte une alliance fine. Pas de signe particulier sur son visage, mais, à des détails de son expression, on perçoit une forte détermination. Sans doute la quarantaine. La chair n'est pas du tout relâchée, au moins sur le visage. L'apparence de l'homme : celle d'une chambre bien ordonnée. Il ne ressemble pas à un homme qui paye les services d'une prostituée chinoise dans un *love-hotel*. Encore moins à quelqu'un qui la brutalise sans raison et qui s'en va en lui confisquant ses vêtements. Dans la réalité, pourtant, il l'a vraiment fait. *Il ne pouvait faire autrement que de le faire*.

Le téléphone sonne ; il ne prend pas le combiné. Il continue à taper à la même vitesse. Son visage reste impassible. Il laisse sonner. Son regard ne se détourne pas. Après quatre sonneries, la messagerie se déclenche : « Vous êtes bien au bureau de Shirakawa. Je ne peux pas vous répondre pour le moment. Si vous le souhaitez, laissez un message après le *bip*. »

Bip.

« Allô », fait une voix de femme. Une voix grave et voilée, un peu endormie. « C'est moi. Si tu es là, tu peux décrocher ? »

Shirakawa continue à fixer son écran. Il prend la télécommande et met la musique sur « pause ». Puis branche le téléphone. Cet appareil est conçu pour que l'on puisse converser sans utiliser le combiné.

« Je suis là, répond Shirakawa.

— Tout à l'heure, j'ai téléphoné, tu n'y étais pas. Alors je me suis dit que cette nuit, peut-être, tu rentrerais tôt, dit la femme.

— Tout à l'heure, vers quelle heure ? demande-t-il.

— Vers onze heures et quelques. J'ai laissé un message. »

Shirakawa regarde le téléphone. L'indicateur de messages clignote en rouge.

« Désolé, je n'ai pas remarqué. J'étais concentré sur mon travail, dit Shirakawa. Vers onze heures passées… À ce moment-là, j'étais sorti dîner. Ensuite, je suis allé au Starbucks et j'ai pris un macchiato. Tu étais encore réveillée ? » Tout en parlant, Shirakawa continue à taper à deux mains sur le clavier.

« À onze heures et demie, je me suis endormie mais j'ai fait un mauvais rêve et je me suis réveillée. Tu n'étais pas rentré. Et aujourd'hui, c'était quoi ? »

Shirakawa ne comprend pas la question. Il s'arrête de taper sur le clavier, regarde le téléphone. Une fraction de seconde, ses pattes-d'oie deviennent plus profondes.

« *C'était quoi… ?* répète-t-il.

— Qu'est-ce que tu as mangé ce soir ?

— Ah… J'ai mangé chinois. Comme d'habitude. Parce que ça cale bien.

— C'était bon ?

— Non, pas vraiment. »

Son regard revient sur l'écran et il se remet à taper sur son clavier.

« Et le travail ?

— La situation est assez sérieuse. Un type a envoyé sa balle dans le *rough*. Si quelqu'un ne répare pas ça d'ici à demain matin, la Net-conférence de la matinée ne pourra pas avoir lieu.

— Et ce *quelqu'un*, c'est encore toi ?

— C'est bien ça, fait Shirakawa. Je me retourne, mais je ne vois personne.

— Et tu penses pouvoir finir avant le matin ?

— Bien sûr. Comme je suis un top-pro, même dans un mauvais jour, je fais le *par*. En plus, si la Net-conférence de demain matin n'avait pas lieu, le projet de racheter Microsoft risquerait de tomber à l'eau.

— Racheter Microsoft ?

— Je rigolais, dit Shirakawa. Bon, ça va me prendre encore une heure. Puis j'appellerai un taxi et j'arriverai à la maison vers quatre heures et demie.

— Je pense que je dormirai à ce moment-là. Je dois me lever à six heures et préparer le repas à emporter pour les enfants.

— Quand tu te lèveras, je pense que je dormirai profondément.

— Quand tu te lèveras, je serai en train de déjeuner au bureau.

— Quand tu rentreras à la maison, je me remettrai au travail.

— Et donc, on va encore se croiser.

— La semaine prochaine, je devrais retrouver des horaires un peu plus normaux. Les gens vont revenir et le nouveau système devrait se stabiliser.

— Vraiment ?

— Je pense, fait Shirakawa.

— Si je ne me trompe pas, j'ai le souvenir d'avoir entendu exactement la

même réplique il y a un mois.

— En fait, j'ai fait un copier-coller. »

La femme soupire.

« Tant mieux si ça marche. J'aimerais bien qu'on mange ensemble de temps en temps et qu'on dorme à la même heure.

— Oui.

— N'en fais pas trop.

— Ne t'inquiète pas. Comme toujours, je termine élégamment et je réussis mon dernier *put*. Les applaudissements retentissent dans mon dos et je rentre à la maison.

— Bon…

— Eh bien…

— Ah, attends…

— Oui ?

— Ça m'embête de demander une chose pareille à un top-pro mais tu veux bien passer au *combini*[1], au retour, et m'acheter du lait ? Uniquement s'il y a du Takanashi demi-écrémé.

— D'accord. C'est pas grand-chose. Une bouteille de Takanashi demi-écrémé. »

Shirakawa coupe la communication. Il regarde sa montre, vérifie l'heure. Il prend son mug sur le bureau et boit la dernière gorgée de son café refroidi. Sur le mug, le logo Intel Inside. Il appuie sur un bouton de son lecteur CD et remet la musique ; ouvre et ferme la main droite au rythme de Bach. Il prend une grande inspiration, renouvelle l'air de ses poumons. Rétablit les connexions dans sa tête et reprend son travail là où il l'avait laissé. À nouveau, sa priorité est de trouver comment aller d'un point A à un point B de la manière la plus logique et la plus rapide.

À l'intérieur du *combini*. Les packs de Takanashi écrémé sont alignés dans les frigos aux portes vitrées. Takahashi est en train de chercher le meilleur rapport qualité/prix parmi les divers laits. Il sifflote « Five Spot After Dark ». Il n'a emporté aucune de ses affaires. Sa main s'avance vers un pack de lait écrémé Takanashi. Quand il s'aperçoit qu'il s'agit de lait écrémé, il esquisse une grimace. Pour lui, cette question touche aux principes mêmes de la vie. Ce n'est pas seulement le fait qu'il y ait plus ou moins de matière grasse dans le lait. Il repose le lait écrémé et, à la place, prend un pack de lait entier. Il vérifie la date limite de consommation et le dépose dans son panier.

Après quoi, il passe au rayon fruits et prend une pomme. Il l'inspecte dans tous les sens sous l'éclairage. Elle ne lui plaît pas. Il la repose, en prend une autre et recommence son inspection. Son manège se répète plusieurs fois. Enfin, il choisit une pomme qui lui paraît acceptable. Ce qui ne signifie en aucun cas qu'elle lui plaise. Le lait et les pommes ont manifestement pour lui

un sens particulier. Il se dirige vers la caisse, mais son regard est attiré vers des *hampen*[2] sous plastique. Il en prend un. Il vérifie la date limite imprimée sur l'emballage et le dépose dans son panier. Il règle ses achats à la caisse et laisse négligemment tomber la petite monnaie dans la poche de son pantalon. Il sort du magasin.

Il s'assoit sur une rambarde, lustre soigneusement sa pomme avec la manche de sa chemise. La température a dû baisser. Son souffle blanchit légèrement. Il boit son lait quasiment d'une traite puis mord dans sa pomme. Il la savoure bouchée après bouchée, méticuleusement ; un temps assez long lui est nécessaire pour la terminer. Ensuite, il s'essuie les lèvres avec son mouchoir froissé, glisse l'emballage du lait et le trognon de la pomme dans le sac plastique, porte le tout jusqu'à la poubelle devant le *combini* et le jette. Il met le *hampen* dans la poche de son manteau. Vérifie l'heure à sa Swatch orange ; s'étire en levant en l'air les deux bras.

Et puis, il se remet à marcher, il s'en va quelque part.

1- *Combini* : abréviation courante pour *convenience store*, prononcé à la japonaise. Supérette ouverte jour et nuit. *(N.d.T.)*

2- Sorte de pâté de poisson. *(N.d.T.)*

8

NOTRE REGARD EST REVENU DANS LA CHAMBRE D'ÉRI ASSAÏ. À première vue, rien n'a changé dans cette pièce par rapport à tout à l'heure. À peine la nuit s'est-elle approfondie en proportion du temps écoulé. À peine le silence en a-t-il été alourdi d'autant.

——— Non, ce n'est pas exact. Quelque chose a changé. Dans la chambre, un élément s'est considérablement modifié.

Le changement se perçoit immédiatement. Le lit est vide. Plus trace d'Éri Assaï. Même si la couette est bien tirée, cela n'a pas l'air de signifier que, durant notre absence, Éri se soit réveillée, levée, ni qu'elle soit allée quelque part. Simplement, le lit est dans l'état où il devait être quand il a été fait. De la présence d'Éri endormie, plus aucun signe. Curieux. Que s'est-il donc passé ?

Coup d'œil circulaire.

La télé est toujours allumée. À l'écran, la même image de la pièce que tout à l'heure. Une grande pièce vide de meubles. Des néons sans personnalité, un sol en lino. Mais l'image est incomparablement plus nette. Il n'y a plus de bruit de fond. Les contours sont précis et ne tremblent pas. La connexion – peu importe où elle se fait – s'est complètement stabilisée. L'écran lumineux de la télé éclaire la chambre comme la pleine lune une prairie déserte. Tous les éléments de la chambre, sans exception, sont soumis à l'influence du champ magnétique émis par la télévision.

L'écran de la télé. L'homme-sans-visage est assis sur la chaise comme un moment auparavant. Costume marron, chaussures en cuir noir, poussière blanche sur ses vêtements, masque brillant collé au visage. Sa position n'a pas

changé depuis la dernière fois que nous l'avons vu ; le dos droit, les mains sur les genoux, il est penché et regarde fixement devant lui. De ses yeux cachés derrière son masque. Mais nous devinons qu'il observe attentivement quelque chose. Que regarde-t-il donc si intensément ? Comme pour répondre à notre curiosité, la télé-caméra se déplace en suivant la direction de son regard. Au bout, nous découvrons un lit. Un lit à une place, simple, en bois. Éri Assaï dort là.

Nous comparons le lit vide dans la chambre à celui qui apparaît à l'écran. Nous évaluons les détails de part et d'autre, un par un. Tout semble indiquer que ces deux lits sont les mêmes. La couette est identique. Mais l'un des deux lits est sur l'écran de la télé, l'autre dans la chambre. Dans celui de la télé dort Éri Assaï.

Celui-là, peut-être, est le vrai. Voilà ce que nous supputons. Pendant que nous avons éloigné notre regard (depuis que nous avons quitté cette chambre, plus de deux heures se sont écoulées), le vrai lit a été transporté, avec Éri, de l'autre côté. De ce côté subsiste un lit doublure. Sans doute attend-on de lui qu'il joue le rôle d'un *repère* qui emplirait cet espace vain.

Dans le lit d'un autre monde, de la même manière que lorsqu'elle était dans sa chambre, Éri continue à dormir profondément. Toujours élégamment, toujours intensément. Éri n'a pas remarqué (ou son enveloppe corporelle, devrait-on dire) qu'elle a été transportée par la main de quelqu'un sur l'écran de la télé. Même la lumière éblouissante des rangées de néons au plafond n'atteint pas le gouffre sous-marin de son sommeil.

L'homme-sans-visage, du plus profond de la nuit, veille sur Éri, de son œil dont la réalité nous est dissimulée. Avec une attention sans faille, il tend vers elle l'oreille dont la réalité nous est dissimulée. Éri, tout autant que l'homme-sans-visage, conserve sans faiblir la même position. Comme des animaux en situation de camouflage, l'un et l'autre ralentissent leur respiration, abaissent leur température, gardent le silence, relâchent leurs muscles, obturent les issues de secours de leur esprit. Ce que voit notre œil semble être un arrêt sur image, mais non. Il s'agit d'images vivantes, transmises en temps réel. Dans la chambre de ce côté, comme dans la pièce de l'autre côté, le temps s'écoule de la même façon, uniformément. L'homme et Éri appartiennent à la même temporalité. Tout cela, nous le comprenons, parce que, parfois, les épaules de l'homme-sans-visage ondulent lentement, de haut en bas. Peu importe le dessein respectif des uns et des autres. Nous sommes transportés vers l'aval du courant temporel, tous ensemble, strictement à la même vitesse.

9

LA SALLE DU SKYLARK. MOINS DE CLIENTS que tout à l'heure. Le groupe bruyant d'étudiants est parti. Mari est assise à côté de la fenêtre, elle lit son livre. Elle n'a pas mis ses lunettes. Sa casquette est posée sur la table. Sur la chaise à côté, son sac et son blouson. À sa table, une assiette de sandwichs, une infusion. L'assiette est à moitié pleine.

Takahashi entre dans le restaurant. Il n'a rien dans les mains. Il jette un coup d'œil dans la salle, repère Mari et la rejoint.

« Salut », lui dit-il.

Mari lève la tête, reconnaît Takahashi et lui fait un petit signe. Elle ne dit rien.

« Si ça ne te dérange pas, est-ce que je peux m'asseoir un peu ici ?

— Je t'en prie », répond Mari d'un ton neutre.

Takahashi s'assoit en face d'elle. Il ôte son trois-quarts, relève les manches de son pull. La serveuse vient prendre la commande. Il demande du café.

Takahashi regarde sa montre. « Trois heures du matin. L'heure la plus sombre, la plus difficile. T'as pas sommeil ?

— Pas spécialement, dit Mari.

— J'ai pas dormi des masses hier. J'avais un devoir à finir. Pas évident. »

Mari ne dit rien.

« Kaoru m'a prévenu que tu serais là. »

Mari fait oui de la tête.

Takahashi dit : « Je suis désolé pour tout à l'heure. Je veux dire, à

propos de la Chinoise. J'étais en répète et Kaoru m'appelle sur mon portable. Elle me fait : "Tu connaîtrais pas quelqu'un qui comprend le chinois ?" Sur le coup, là, je vois personne, et puis j'ai pensé à toi. Alors j'ai dit à Kaoru qu'en allant au Denny's, j'étais tombé sur une fille qui s'appelait Mari Assaï. Et qu'elle parlait couramment le chinois. J'espère que ça ne t'a pas embêtée. »

Mari se frotte la base du nez, là où ses lunettes appuient d'ordinaire.

« C'est pas grave.

— Kaoru m'a dit que tu l'as sauvée. Elle t'en est vraiment reconnaissante, tu sais. En plus, elle t'a trouvée bien.

— Ta répétition, elle est finie ? demande Mari pour changer de sujet.

— C'est la pause, répond Takahashi. J'avais besoin de me réveiller avec un café chaud. Et j'ai pensé aussi que je devais te remercier. Je craignais d'avoir interrompu quelque chose.

— Interrompu quoi ?

— Je ne sais pas. *Quelque chose*, en tout cas…

— C'est bien, de jouer de la musique ? demande Mari.

— Oui. C'est presque aussi bien que de voler dans le ciel.

— Tu as déjà volé dans le ciel ? »

Takahashi sourit. Il marque un temps en gardant ce sourire.

« Non, répond-il, je n'ai jamais volé dans le ciel. C'est juste un exemple.

— Tu veux devenir musicien professionnel ? »

Il fait non de la tête.

« Je n'ai pas beaucoup de talent. Ça me plaît bien de faire de la musique mais ce n'est pas ça qui me nourrira. Il y a une grande différence entre faire bien quelque chose, et créer véritablement. Je pense que je joue de mon instrument plutôt bien. Les gens me complimentent. C'est agréable. Mais c'est tout. Voilà pourquoi je pense arrêter le groupe à la fin du mois et me retirer de la musique.

— Et créer véritablement, ça veut dire quoi, de manière concrète ?

— Eh bien, ça veut dire que… grâce à la musique qui atteint profondément mon cœur, je sois physiquement ébranlé dans mon corps ; dans le même temps, que j'ébranle physiquement, aussi, le corps de celui qui écoute. En somme, créer ce genre d'état d'esprit, ressenti en commun, enfin…, je crois.

— Ça n'a pas l'air simple.

— C'est *très* compliqué, répond Takahashi. Donc, je m'arrête. À la prochaine gare, je change de train.

— Tu ne toucheras même plus à ton trombone ? »

Takahashi tourne vers le haut ses deux mains posées sur la table.

« Ça se pourrait.

— Tu vas quitter ton boulot ? »

Takahashi hoche la tête. « Non, je ne vais pas démissionner.

— Qu'est-ce que tu vas faire alors ? demande Mari après un temps.

— Je pense me mettre sérieusement à mes études de droit. Je vise les

concours qui permettent de devenir juge, ou avocat, enfin, ce genre de métier. »

Mari garde le silence. Mais sa curiosité semble avoir été éveillée.

« J'imagine que ça va me prendre du temps, reprend-il. Je suis inscrit en droit, mais jusqu'à maintenant, j'étais à fond dans mon groupe. Je n'ai étudié que le minimum. À présent, je vais changer d'état d'esprit, je vais me plonger dans mes études. Je ne rattraperai pas tout facilement. La vie n'est pas si simple. »

La serveuse apporte une tasse de café. Takahashi y verse de la crème, remue bruyamment avec sa cuillère et boit.

« Pour être franc, c'est la première fois de ma vie que j'ai envie d'étudier quelque chose *sérieusement*. En général, j'ai eu plutôt de bonnes notes. Pas exceptionnelles, mais pas mauvaises. Je suis toujours arrivé à saisir de manière efficace les points importants ; par conséquent, j'ai obtenu les notes suffisantes. Pour ça, je suis fort. C'est en continuant de cette façon que j'ai pu intégrer une université moyenne ; et après, je serai embauché dans une boîte moyenne ; puis je ferai un mariage moyen… Tu vois ? Mais j'en ai eu assez. Soudain.

— Pourquoi ? questionne Mari.

— Tu veux dire, pourquoi j'ai eu soudain envie d'étudier sérieusement ?

— Oui. »

Takahashi tient sa tasse à deux mains ; il regarde Mari en plissant les paupières. Comme quand on tente d'apercevoir par les interstices d'une fenêtre.

« Tu me poses la question parce que tu veux entendre la vraie réponse ?

— Oui. En principe, si on pose une question, c'est pour obtenir la vraie réponse.

— En théorie, oui. Pourtant, il y a aussi des gens qui questionnent par politesse.

— Je ne comprends pas. Pourquoi je me sentirais obligée de poser la question par politesse ?

— C'est vrai. »

Takahashi réfléchit un peu, repose la tasse sur la soucoupe.

Son bref et léger.

« Pour la réponse, j'ai deux versions au choix ; la longue et la courte. Laquelle tu préfères ?

— Entre les deux.

— D'accord. Réponse, taille M. »

Dans sa tête, Takahashi prépare ce qu'il veut dire.

« Cette année, entre avril et juin, je suis allé plusieurs fois au tribunal. À Kasumigaseki. J'ai suivi un séminaire pour lequel il fallait assister à un certain nombre de procès, et ensuite en faire des comptes rendus. Euh… Tu es déjà allée au tribunal ? »

Mari fait non de la tête.

« Eh bien, reprend Takahashi, un tribunal, ça ressemble à un cinéma multiplex. À l'entrée, un tableau liste toutes les auditions du jour, et leurs horaires. Tu choisis celle qui te semble intéressante et tu y vas. Tout le monde est libre d'entrer. Mais les appareils photo et les enregistreurs sont interdits. On n'a pas le droit de manger. On n'a pas le droit de discuter. Les sièges sont étroits et, si l'on s'endort, les huissiers nous rappellent à l'ordre. Mais on ne va pas se plaindre, l'entrée est gratuite. »

Takahashi fait une pause.

« J'ai assisté essentiellement à des procès au pénal. Des affaires de coups et blessures. Des incendies volontaires. Des vols avec violences, des homicides. Des méchants qui ont commis de vilaines choses. Qui se sont fait attraper. Et qui passent en jugement. Ils se voient infliger des peines. Ces affaires-là sont plus faciles à comprendre, tu penses bien. Pour des crimes économiques ou des affaires idéologiques ou politiques, l'arrière-plan est beaucoup plus complexe. Ça devient embêtant parce qu'il n'est pas simple de distinguer le bien du mal. Pour moi, ce qui comptait, c'était d'écrire mon compte rendu rapidement, d'avoir la moyenne, et basta. Comme pour le carnet d'observation des ipomées[1] que l'on doit remplir en primaire, pendant les vacances d'été. »

Takahashi s'interrompt. Ses mains sont posées sur la table. Il examine ses paumes.

« Tu vois, à force de fréquenter le tribunal, d'assister à des procès, curieusement, un intérêt pour ces affaires et pour leurs protagonistes s'est développé en moi. Disons que, peu à peu, je me suis senti concerné. C'était une impression bizarre. Il faut dire que les gens que l'on jugeait étaient totalement différents de moi. Ils vivaient dans un milieu différent, ils pensaient différemment, agissaient différemment. Il y a une barrière haute entre le monde dans lequel je vis et le leur. Au début, c'est ce que je me disais. Voyons, il n'y a aucune chance que je commette un crime atroce. Je suis pacifiste, je suis plutôt bonne pâte. Depuis mon enfance, je n'ai jamais levé la main sur personne. Je pouvais donc assister aux procès en parfait touriste. Ça ne me concernait pas. »

Il lève la tête, regarde Mari. Puis continue en choisissant ses mots.

« À force de fréquenter le tribunal, d'écouter les récits des témoins, les réquisitoires du proc, les plaidoiries des avocats et les déclarations des accusés, je me suis senti déstabilisé au fond de moi. Je veux dire… j'ai commencé à penser que ce fameux mur entre les deux mondes, il se pourrait qu'il n'existe pas. Et que, même s'il existait, il ne serait alors qu'une cloison en papier très très fin. T'appuies dessus juste un peu, et tu tombes de l'autre côté. Enfin, il me semble que, peut-être, on ne se rend pas compte qu'à l'intérieur de nous *l'autre côté* a déjà commencé à s'introduire en douce. C'est ce que je me suis mis à penser. Pourtant j'ai du mal à l'expliquer. »

Takahashi fait glisser un doigt sur le rebord de sa tasse.

« Une fois qu'on commence à penser de cette façon, plein de choses

nous paraissent différentes. Le tribunal, en tant que système, s'est mis à ressembler à mes yeux à un être vivant très étrange.

— Un être vivant très étrange ?

— Eh bien, mettons, un poulpe, pour te donner un exemple… Un poulpe géant qui vit dans les profondeurs sous-marines. Qui possède une énergie vitale intense. Qui se déplace dans la mer obscure en faisant onduler ses nombreux tentacules. Quand j'assistais à des procès, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ce genre de créature. Un être qui prend diverses formes. Il peut arriver que ce soit celle d'un État. Ou bien celle de la Loi. Il arrive même que la forme soit encore plus ambiguë, plus complexe. Tu as beau couper et couper toujours, les tentacules repoussent. Personne ne parvient à la tuer, cette créature. Parce qu'elle est tellement puissante et qu'elle vit dans un lieu tellement inaccessible. Et son cœur, où est-il ? On l'ignore. À ce moment, j'ai ressenti une immense frayeur. Puis une espèce de désespoir : tu ne lui échapperas pas, aussi loin que tu ailles. Elle est indifférente au fait que moi, je sois moi, et que toi, tu sois toi. Face à elle, tous les hommes perdent leur nom, leur visage. Nous devenons tous de simples signes. De simples numéros. »

Mari regarde fixement Takahashi. Il boit une gorgée de son café.

« C'est pas trop embêtant, des histoires comme ça ?

— Non, je t'écoute », répond Mari.

Takahashi repose la tasse sur la soucoupe. « C'était il y a deux ans. Une affaire de meurtre et d'incendie criminel à Tachikawa. Un homme a tué un couple de vieux à coups de hache. Il leur a piqué leur livret d'épargne et leur sceau-signature, et il a mis le feu à la maison pour faire disparaître les traces. C'était une nuit de grand vent. Et quatre maisons autour ont brûlé. Il a été condamné à mort. Un verdict normal pour la jurisprudence actuelle au Japon. Dans les affaires de meurtre, dès qu'il y a plus de deux victimes, dans la majorité des cas, c'est la peine de mort. Par pendaison. En plus, il a déclenché un incendie. C'était un type pas possible. Il était vraiment accro à la violence et avait fait de la prison plusieurs fois. Sa famille l'avait rejeté depuis longtemps. Il était toxico et il avait récidivé à chaque sortie. Pas l'ombre d'un repentir. S'il faisait appel, ce serait rejeté, à cent pour cent. Son avocat était commis d'office et il avait lâché l'affaire depuis le début. Personne n'a été surpris par le verdict. Moi non plus. Lorsque le juge a lu la sentence, je me disais en prenant des notes que c'était évident. Après le procès, je suis monté dans le métro à Kasumigaseki et je suis rentré chez moi. J'étais assis à mon bureau, je mettais de l'ordre dans mes notes et soudain, j'ai été pris d'une émotion incroyable. Comment dire ? C'était comme si on avait baissé le voltage de l'électricité du monde entier. Tout est devenu un cran plus sombre, un cran plus froid. Mon corps s'est mis à trembler. Ça ne s'arrêtait plus. J'ai eu les larmes aux yeux. Pourquoi ? Je n'ai pas d'explication. Pourquoi je me sentais aussi désemparé qu'on ait condamné ce type à mort ? Tu sais, il était irrécupérable. Entre lui et moi, il n'y avait aucun point commun, aucun lien.

Mais alors, pourquoi mes sentiments ont-ils été aussi intenses ? »

La question posée reste là, en suspens, au moins trente secondes. Mari attend la suite de l'histoire.

Takahashi reprend : « Je veux dire, je crois, que lorsqu'un homme seul, quel qu'il soit et quelles qu'en soient les raisons, se fait capturer par ce poulpe géant et aspirer dans les ténèbres, le spectacle est insupportable. »

Takahashi regarde au-dessus de la table et pousse un grand soupir.

« En tout cas, à partir de ce jour, j'ai commencé à penser que j'allais étudier sérieusement le droit. Il se peut qu'il y ait eu là quelque chose que je cherchais, au fond. Étudier le droit n'est sûrement pas aussi drôle que faire de la musique. Tant pis. C'est la vie. C'est ça, devenir adulte. »

Silence. Mari demande :

« C'était l'explication taille M ? »

Takahashi fait oui de la tête.

« J'ai peut-être été un peu long. C'était la première fois que je racontais cette histoire à quelqu'un, alors j'ai eu du mal à la calibrer. Euh… les sandwichs, là, si tu n'en veux plus, je peux t'en prendre un ?

— Il ne reste plus que du thon.

— Super. J'aime bien le thon. Pas toi ?

— Si, j'aime bien, mais quand on en mange, on se retrouve avec du mercure dans le corps.

— Ah ?

— Avec du mercure dans le corps, tu risques d'avoir des problèmes cardio-vasculaires dès la quarantaine. Et tu perds tes cheveux plus facilement aussi. »

Takahashi prend une mine soucieuse.

« Donc, pas de thon, pas de poulet non plus. »

Mari hoche la tête.

« Il se trouve que j'aime particulièrement le thon et le poulet.

— Dommage pour toi.

— Et j'aime la salade de pommes de terre. Est-ce que là aussi il y aurait un grave problème ?

— Je ne pense pas qu'il y ait un problème avec la salade de pommes de terre, à part que tu grossis si tu en manges trop.

— Pas important. De toute façon, je suis trop maigre. »

Takahashi prend une bouchée du sandwich au thon et la mastique de bon appétit.

« Tu as l'intention de rester étudiant jusqu'à ce que tu aies réussi ton concours ? demande Mari.

— Oui, je pense. En faisant des petits boulots. Ça veut dire que j'en ai encore pour un moment à rester pauvre. »

Mari réfléchit à quelque chose.

« Tu as vu le film *Love Story* ? lui demande Takahashi. Un vieux film. »

Mari fait non de la tête.

« Il est passé à la télé récemment. Comme film, c'est pas mal. Ryan O'Neal joue l'unique héritier d'une vieille famille riche. Mais quand il est encore étudiant, il se marie avec une fille pauvre, d'origine italienne. Du coup, il est déshérité. La famille ne paye plus pour son université. Le couple vit très pauvrement, et lui continue pourtant à étudier. Il réussit brillamment l'Harvard Law School et devient avocat. »

Takahashi reprend son souffle et poursuit :

« La pauvreté, avec Ryan O'Neal, c'est tout de même plutôt stylé. Il fait une bataille de boules de neige avec Ali Mac Graw ; elle porte un gros pull blanc ; en fond, on entend la musique sentimentale de Francis Lai. Mais si moi je faisais la même chose, je crois que ça n'aurait pas autant d'allure. Dans mon cas, la pauvreté, c'est juste la pauvreté. Même la neige, je suis sûr qu'elle ne tomberait pas comme il faudrait. »

Mari est toujours pensive.

« Quel genre de travail fait Ryan O'Neal qui est devenu avocat après tant d'efforts ? Ça, le spectateur n'en sait pas grand-chose. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est embauché dans un cabinet d'avocats très classe, qu'il se met à gagner un super-salaire que les autres lui envient ; il habite dans une tour chic de Manhattan, avec portier. Il entre dans un club de sport pour Wasp. Et quand il a du temps, il joue au squash avec ses copains yuppies. C'est tout. »

Takahashi boit son verre d'eau.

« Et après, demande Mari, qu'est-ce qui se passe ? »

Takahashi essaie de se souvenir, il regarde en l'air.

« Happy end. Ils vivent longtemps, heureux et en bonne santé. La victoire de l'amour. Avant, c'était dur, maintenant, c'est top. Ils roulent dans une jag rutilante. Ils jouent au squash. En hiver, de temps en temps, ils font des batailles de boules de neige. À l'inverse, le père qui l'a déshérité va mourir seul, après avoir souffert du diabète, d'une cirrhose et des vertiges de Ménière.

— Je ne comprends pas bien… qu'est-ce qu'il y a d'intéressant dans cette histoire ? »

Takahashi penche la tête. « Oui, qu'est-ce qu'il y avait d'intéressant ? Je ne m'en souviens pas très bien. J'avais des choses à faire… je n'ai pas bien vu la fin. Euh… Ça te dit, une promenade pour se changer les idées ? Pas loin d'ici, il y a un square avec plein de chats. On va leur apporter les sandwichs au thon et au mercure et les leur donner. J'ai aussi du *hampen*. Tu aimes les chats ? »

Mari hoche légèrement la tête. Elle range son livre dans son sac et se lève.

Takahashi et Mari marchent dans la rue. Ils ne parlent pas. Takahashi siffle un air. Une moto Honda noire passe à côté d'eux en ralentissant. C'est celle du Chinois venu chercher la fille à l'hôtel Alphaville. L'homme aux

cheveux noués en catogan. Il a ôté son casque intégral et regarde aux alentours d'un air méfiant. Mais il n'y a pas de lien entre cet homme et eux. Le bruit grave du moteur s'approche et les dépasse.

Mari demande à Takahashi :

« Comment tu connais Kaoru ?

— J'ai travaillé presque six mois dans cet hôtel, Alphaville. Je nettoyais les sols, et je m'occupais de ce qu'on appelle les travaux subalternes. Et aussi de l'informatique. Mettre à jour les logiciels ou régler les problèmes d'ordinateur. J'ai même installé la caméra de surveillance. Là-bas, il n'y a que des femmes qui travaillent, alors, du coup, on m'a confié les travaux masculins.

— Mais au départ, qu'est-ce qui t'a fait aller là-bas ? »

Takahashi hésite un peu.

« Au départ ?

— Il y a bien un point de départ, dit Mari. À ce sujet, Kaoru est restée évasive.

— C'est un truc pas génial à raconter. »

Mari ne dit rien.

« Bon, tant pis, fait Takahashi, résigné. J'étais allé dans cet hôtel avec une fille. En tant que client, je veux dire. Et puis, au moment de sortir, je me suis rendu compte que je n'avais pas assez d'argent. La fille non plus. J'étais bourré, et j'ai pas trop réfléchi à la suite. J'ai laissé ma carte d'étudiant. »

Mari ne donne pas son opinion.

« C'est vraiment une histoire minable, reprend Takahashi. Le lendemain, je suis allé rapporter l'argent qui manquait. Alors Kaoru m'a proposé de prendre un café, on a parlé de choses et d'autres et finalement elle m'a dit : "Viens bosser chez nous à partir de demain." Je me suis fait embarquer de force. Le salaire était pas génial mais on me donnait à manger. Notre salle de répétition, c'est Kaoru aussi qui nous l'a trouvée. Elle a l'air abrupte, mais elle est plutôt attentionnée. Je continue à aller la voir de temps en temps. Elle m'appelle aussi quand son ordinateur a des problèmes.

— Et la fille, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Celle avec qui j'étais à l'hôtel ? »

Oui, fait Mari de la tête.

« Rien, répond Takahashi. Je ne l'ai pas revue depuis. Elle a dû en avoir marre de moi. Je ne suis pas dégourdi. Mais bon. Je n'avais pas de sentiments très forts pour cette fille. Donc, c'est pas grave. Si on était restés ensemble, ça n'aurait pas marché.

— Il t'arrive d'aller à l'hôtel avec une fille à laquelle tu n'es pas particulièrement attaché ?

— Tu rigoles… c'est pas mon genre. C'était la première fois que j'entrais dans un *love-hotel.* »

Ils poursuivent leur promenade.

Takahashi reprend, comme pour se justifier :

« En plus, à ce moment-là, ce n'est pas moi qui l'ai entraînée. C'est elle qui a dit : "On y va !" Sérieux. »

Mari ne répond rien.

« Mais bon, si je te raconte, ça risque d'être long. Il y a des raisons à tout ça.

— Tu es quelqu'un qui connaît beaucoup d'histoires longues.

— Peut-être, reconnaît-il. Mais je ne sais pas pourquoi.

— Tu m'as dit tout à l'heure que tu n'avais ni frère ni sœur.

— Oui. Je suis fils unique.

— Si tu allais dans le même lycée qu'Éri, ça veut dire que tu habites Tokyo. Pourquoi tu ne vis pas chez tes parents ? La vie serait plus facile, non ?

— Ça aussi, ça peut devenir une longue histoire.

— Tu n'as pas une version courte ?

— J'en ai une hypercourte. Tu veux l'entendre ?

— Oui, dit Mari.

— Ma mère n'est pas ma mère biologique.

— Donc, ça ne colle pas ?

— Non. Ça ne colle pas. Tu sais, je ne suis pas du genre à provoquer des conflits. Pour autant, je n'ai pas envie de m'attabler tous les jours en face d'elle en souriant et d'échanger des banalités. Et rester seul n'est pas une souffrance. Pour finir, on ne peut pas dire que mon père et moi, nous ayons maintenu des relations particulièrement amicales.

— Tu veux dire que vous ne vous entendez pas bien ?

— Enfin, on n'a pas le même caractère ni les mêmes valeurs.

— Ton père, il fait quoi ? »

Takahashi avance lentement, sans un mot, en regardant ses pieds. Mari se tait elle aussi.

« Ce qu'il fait, je n'en sais rien, en réalité. Mais j'ai une supposition, infiniment proche d'une certitude, que dans tous les cas, ça n'a rien d'honorable. En plus, je ne le dis pas trop aux gens, mais, quand j'étais petit, il a passé quelques années en prison. En somme, c'était un asocial. Enfin, un délinquant, quoi. C'est une des raisons pour lesquelles je ne veux pas rester chez moi. La santé de mes gènes m'inquiète. »

Mari fait d'un air accablé : « C'était ta version *hypercourte* ? » Et elle rit.

Takahashi la regarde : « Premier rire », dit-il.

1- Les écoliers japonais sont tenus à des devoirs de vacances durant les congés d'été. L'un des plus appréciés : planter des ipomées, noter au jour le jour des observations sur leur croissance, leurs coloris, leur bonne santé. *(N.d.T.)*

10

ÉRI ASSAÏ CONTINUE DE DORMIR.

Mais l'homme-sans-visage qui, tout à l'heure, assis sur une chaise, observait Éri, cet homme a disparu. La chaise aussi. Sans laisser de traces. Pour cette raison, la pièce, davantage encore qu'auparavant, est silencieuse et déserte. À peu près au centre, le lit, sur lequel est allongée Éri. On dirait quelqu'un qui dérive seul sur une mer calme dans un canot de sauvetage. Nous, de notre côté, dans la chambre réelle d'Éri, nous observons cette scène à travers l'écran de la télévision. Une caméra, qui existe sans doute dans la pièce de l'autre côté, filme et nous transmet l'image d'Éri endormie. Régulièrement, l'angle et la position de la caméra changent. Elle se rapproche légèrement, s'éloigne légèrement.

Le temps passe mais rien ne se produit. Éri est totalement immobile. Elle ne fait pas le moindre bruit. Allongée sur le dos, elle flotte sur l'étendue marine de ses pensées pures, d'où ne naissent ni vagues ni courant. Pourtant nous ne parvenons pas à détourner notre regard de ces images. Pourquoi ? L'explication nous échappe. Mais une sorte de pressentiment nous avertit qu'il y a *quelque chose*. Là. Quelque chose est là. Tapi sous la surface de l'eau, qui dissimule sa présence. Nous scrutons attentivement les images immobiles sur l'écran afin de déceler la position de cette présence invisible.

——— Juste maintenant, au bord des lèvres d'Éri, il y a eu comme un mouvement infime. Non, mouvement ce serait trop dire. Plutôt un

frémissement subtil, à peine visible. Peut-être est-ce simplement le clignotement de l'image. Ou encore une illusion. Il se peut que notre désir de voir un quelconque changement ait engendré un mirage. Nous aiguisons notre regard, nous devons procéder à une vérification.

L'objectif de la caméra se rapproche du sujet, comme pour aller dans le sens de notre volonté. Gros plan sur la bouche d'Éri. Nous retenons notre souffle, regardons l'écran de la télévision. Patiemment, nous guettons ce qui devrait advenir à l'instant. La lèvre d'Éri frémit à nouveau. Une minuscule contraction musculaire. Voilà, comme tout à l'heure. Aucune erreur. Ce n'est pas une illusion. Quelque chose va arriver à la personne d'Éri.

Nous ressentons peu à peu une frustration croissante, due à l'observation purement passive de l'écran de télévision. Nous avons envie de voir de nos propres yeux l'intérieur de cette pièce. Envie de voir au plus près les mouvements naissants d'Éri, les pulsations de son esprit sans doute. Nous avons envie d'appréhender plus concrètement leur signification. Nous sommes résolus. Nous nous déplaçons de l'autre côté de l'écran.

Une fois la décision prise, la chose n'a pas été difficile à effectuer. Il suffit de quitter son corps, de laisser derrière soi sa réalité concrète et de se transformer en *point de vue* idéal, dépourvu de matière. Ainsi, nous pouvons passer à travers n'importe quel mur, nous pouvons voler au-dessus de n'importe quel abîme. Et puis, effectivement, nous devenons un point, pur, et nous traversons l'écran de la télévision qui sépare les deux mondes. Partant de ce côté, nous nous transportons de l'autre côté. À traverser ainsi les murs et franchir les précipices, le monde se déforme terriblement, il se fissure, s'écroule, disparaît un temps. Tout n'est plus que poussières impalpables qui s'éparpillent. Puis, de nouveau, le monde se reconstruit. Une nouvelle matérialité nous entoure. L'ensemble de ces événements n'a duré que l'espace d'un éclair.

Nous sommes maintenant de l'autre côté. Dans la pièce qui apparaissait à l'écran. Nous regardons autour de nous. Nous reniflons l'atmosphère. Odeur de ménage pas fait depuis longtemps. Les fenêtres sont fermées, l'air ne circule pas. Il fait froid. Ça sent un peu le moisi. La profondeur du silence est douloureuse aux oreilles. Personne. Aucune trace de la présence tapie. Si elle a eu une véritable existence, elle s'est déjà volatilisée quelque part. Ici, maintenant, il n'y a que nous, et Éri Assaï.

Éri continue de dormir dans son lit à une place posé au centre de la pièce. Un lit et une couette qui nous rappellent quelque chose. Nous nous approchons d'Éri, observons son visage. Nous prenons le temps d'en scruter chaque infime détail. Nous l'avions déjà noté : en tant que point de vue idéal, il nous est uniquement loisible de l'observer. D'observer, de collecter des informations, et, éventuellement, de porter un jugement. Mais nous ne sommes pas autorisés à la toucher. Pas question non plus de lui parler. Impossible même de lui suggérer indirectement notre existence.

Une nouvelle fois, le visage d'Éri frémit. Une contraction épidermique, comme lorsque l'on veut faire fuir un moucheron de notre joue. Puis sa paupière droite tressaille à plusieurs reprises, par intermittence. Une vague mentale s'esquisse. Quelque part dans son esprit assombri, un minuscule fragment entre en résonance avec un autre, tout aussi infime, sans qu'un seul mot soit dit, provoquant des rides concentriques qui vont s'élargissant. Nous observons les étapes de ce processus. Une unité de mesure se constitue de la sorte. Ailleurs se forme une autre unité. Puis un système tout entier. Un système fondamentalement autocognitif. Pour formuler les choses autrement, on dira qu'Éri se dirige pas à pas vers le réveil.

La vitesse de ce réveil est incroyablement faible. Mais la progression est inéluctable. Parfois le système semble hésiter ; pourtant, un pas après l'autre, il va de l'avant, sûrement. Le temps de latence nécessaire entre chaque étape diminue progressivement. Le mouvement des muscles reste localisé au visage dans un premier temps, il se diffuse ensuite dans le corps entier. À un moment, une épaule se soulève très doucement et une petite main blanche fait son apparition de sous la couette. La main gauche. Elle se réveille juste avant la main droite. Dans une temporalité nouvelle, les extrémités des doigts dégèlent, se dégourdissent, et se mettent à bouger avec maladresse, cherchant quelque chose. Puis chacun des doigts devient un petit être autonome, qui se déplace sur la couette, se pose sur le cou fin. Comme s'il voulait découvrir, gauchement, la signification de sa propre chair.

Très vite, les paupières se soulèvent. Mais, frappées par la lumière des néons alignés au plafond, elles se referment immédiatement. La conscience d'Éri, visiblement, rechigne au réveil. Elle désire continuer à dormir indéfiniment dans une douce obscurité emplie de fantasmes, évacuant la réalité du monde, telle qu'elle se présente là. D'un autre côté, ses fonctions corporelles requièrent un réveil franc. Son corps réclame une nouvelle lumière naturelle. À l'intérieur d'Éri, les deux forces s'opposent, se disputent. Pour finir, l'élan vital en faveur du réveil emporte la victoire. Les paupières s'ouvrent à nouveau. Lentement. Avec réticence. Toujours cette lumière éblouissante. Les néons sont trop lumineux. Éri lève les mains et se protège les yeux. Elle se tourne sur le côté, presse son oreiller contre sa joue.

Un peu de temps passe ainsi. Pendant trois ou quatre minutes, Éri Assaï reste allongée sur son lit, dans cette position. Ses yeux toujours fermés. S'est-elle rendormie ? Non. Elle prend son temps pour s'imprégner l'esprit du monde du réveil. De la même façon que quelqu'un, déplacé dans une pièce et soumis à une grande différence de pression atmosphérique, a besoin d'ajuster ses fonctions corporelles, ici le temps joue un rôle capital. La conscience d'Éri reconnaît que sont intervenus des changements qu'elle aurait aimé éviter et, à contrecœur, elle essaie de les intégrer. Éri éprouve une légère nausée. Elle sent son estomac se contracter, comme si quelque chose lui remontait à la gorge. Elle parvient pourtant à dépasser cet état en respirant profondément, à plusieurs reprises. Son haut-le-cœur enfin surmonté, à la place se succèdent

plusieurs sortes de sensations désagréables. Un engourdissement des membres, un léger bourdonnement dans les oreilles, des douleurs musculaires. Il est vrai qu'elle a dormi longuement dans la même position.

À nouveau, du temps s'écoule.

Enfin Éri se redresse dans son lit, regarde autour d'elle d'un œil vague. C'est une bien grande pièce. Il n'y a personne. Quel peut être ce lieu ? Qu'est-ce que je fais ici ? Elle cherche dans sa mémoire. Tente de saisir ses souvenirs mais les fils sont trop courts. Elle sait juste qu'elle dormait là jusqu'à maintenant. La preuve, elle se trouve dans son lit, vêtue de son pyjama. C'est mon lit. Mon pyjama. Pas d'erreur. Mais *ce n'est pas ma place*. Je sens des fourmis dans tout mon corps. Si j'ai réellement dormi, j'ai dû le faire vraiment longtemps, vraiment profondément. Mais combien de temps ai-je dormi ? Je n'en ai aucune idée. Si j'essaie de le déterminer, mes tempes palpitent.

Elle se décide à sortir du lit. Pose précautionneusement ses pieds nus par terre. Elle est vêtue de son pyjama. Un pyjama bleu uni. Fait dans une étoffe satinée. L'air de la pièce est un peu frais. Elle attrape la couette fine et s'en drape comme d'une cape. Elle essaie de marcher mais ne parvient pas à avancer droit. Ses muscles ne se souviennent pas de la façon de marcher originelle. Elle s'applique pourtant et risque quelques pas. Le sol lisse, recouvert de dalles d'un lino très administratif, la jauge, l'interroge : « Qui es-tu ? Que fais-tu là ? » lui demande-t-il froidement. Bien entendu, elle ne sait pas répondre à ces questions.

Elle va jusqu'à la fenêtre et, les deux mains sur le cadre, observe, concentrée, l'extérieur de la pièce. Mais il n'y a pas de paysage au-delà de la fenêtre. Il y a juste un espace incolore, comme un pur concept. Elle se frotte les yeux, prend une grande respiration et risque une nouvelle tentative. Elle ne voit rien à part du vide. Elle essaie d'ouvrir la fenêtre ; celle-ci ne s'ouvre pas. Elle tente sa chance avec les autres fenêtres ; c'est comme si elles avaient été clouées, car elles ne bougent pas. Peut-être suis-je sur un bateau ? se dit-elle. Voilà la pensée qui lui traverse l'esprit. Sans doute parce qu'elle ressent dans son corps une douce oscillation. Je suis peut-être embarquée sur un gros navire. Les fenêtres sont bloquées pour que l'eau de mer ne pénètre pas. Elle tend l'oreille, cherche à percevoir le ronronnement des moteurs ou le bruit des vagues fendues par la coque du navire. Mais son oreille n'enregistre que l'écho du silence ininterrompu.

Elle prend tout son temps pour faire le tour de la vaste pièce ; elle touche les murs, essaie les interrupteurs ; aucun ne permet d'éteindre les néons du plafond. Rien ne se passe. Il y a deux portes dans cette pièce. Deux portes au simple revêtement en contreplaqué décoré. Elle tourne la poignée de l'une d'elles. Qui pivote dans le vide, sans aucune prise. Éri a beau pousser, tirer, la porte ne bouge pas. L'autre non plus. Toutes les portes et fenêtres sont comme des êtres vivants indépendants qui lui envoient des signaux de refus.

De toutes ses forces, elle frappe la porte des deux poings. Elle espère

ainsi que quelqu'un l'entendra, lui ouvrira de l'extérieur. Plus elle tape fort, plus le bruit est étonnamment inconsistant. Un son que sa propre oreille arrive tout juste à déceler. Personne (si tant est qu'il y ait quelqu'un dehors) ne pourrait entendre un bruit aussi ténu. Elle ne réussit qu'à se faire mal aux mains. Commence à ressentir une sorte de malaise. Les oscillations qui la traversent sont plus fortes que tout à l'heure.

Nous nous apercevons que cette pièce ressemble au bureau où Shirakawa travaille la nuit. Oui, elle lui ressemble vraiment beaucoup. Il s'agit peut-être de la même. Mais à présent, elle est complètement vide. Les meubles, les équipements ou les décorations ont été enlevés ; ne subsistent que les néons, au plafond. Tous les objets ont été emportés. La dernière personne a refermé la porte derrière elle, et, depuis, l'existence de cette pièce a été oubliée du monde entier, plongée dans des profondeurs marines. Le silence aspiré par les quatre murs, l'odeur de moisi évoquent le passage du temps à Éri. À nous aussi.

Éri s'accroupit et s'adosse à un mur. Elle reste silencieuse, les yeux fermés, jusqu'à ce que ses vertiges disparaissent. Elle rouvre finalement les yeux et ramasse un objet par terre. C'est un crayon à papier. Avec une gomme à l'extrémité. Dessus est inscrit Veritech. C'est le même crayon argenté qu'utilisait Shirakawa tout à l'heure. La mine est arrondie. Éri se saisit du crayon et l'observe longuement. Dans sa mémoire, Veritech n'évoque rien. Est-ce le nom d'une société ? Ou celui d'une marque ? Elle ne sait pas. Elle fait non de la tête, légèrement. À part ce crayon, elle ne voit rien dans cette pièce qui pourrait lui donner des informations.

Elle ne comprend pas pourquoi elle se retrouve seule dans un endroit pareil. Elle n'a aucun souvenir de ce lieu, et aucune piste : « Qui donc m'a transportée ici ? Dans quel dessein ? Peut-être suis-je morte. Est-ce là le monde d'après la mort ? » Elle s'assoit sur le lit, envisage cette éventualité. Mais elle ne peut croire qu'elle est morte. Et le monde d'après ne devrait pas être comme ça. Si la vie dans l'au-delà, c'est être enfermée, seule, dans une pièce vide d'un immeuble de bureaux, c'est désespérant. Est-ce que je rêve ? Non. Pour un rêve, les choses ont trop de consistance. Les détails sont trop concrets, trop vifs. Je peux réellement toucher chacune des choses qui se trouvent là. Elle se pique fortement le dessus de la main avec le crayon. Éprouve concrètement la douleur. Elle goûte la gomme, vérifie qu'elle a bien un goût de gomme.

Elle en conclut que c'est la réalité. Un autre type de réalité s'est substitué à ma réalité initiale. Peu importe d'où provient cette réalité, peu importe qui m'a transportée ici, je suis toute seule, enfermée dans une pièce poussiéreuse et bizarre, qui ne donne sur aucun paysage, sans entrée ni sortie. Est-ce que je suis devenue folle ? M'a-t-on envoyée dans une institution ? Non, il n'y a aucune raison. En principe, personne n'est admis à l'hôpital avec son propre lit. Et puis, avant tout, cette pièce ne ressemble pas à une chambre d'hôpital. Ni à une cellule de prison. Non, c'est juste une grande pièce vide.

Elle retourne vers son lit, tâte la couette. Tapote l'oreiller. C'est un oreiller banal, normal, tout comme la couette. Ce n'est ni une abstraction ni un concept. C'est une vraie couette. Un vrai oreiller. Ces objets-là ne lui fournissent aucun indice. Elle se touche le visage, partout, du bout des doigts. Elle pose ses mains sur sa poitrine, par-dessus son pyjama. Elle se confirme qu'elle est bien elle. Un joli visage et une poitrine bien faite. Elle se répète qu'elle est effectivement un être de chair et de sang, que c'est là sa richesse. Soudain, elle n'est plus très sûre : est-elle bien elle-même ?

Les vertiges ont disparu mais les oscillations persistent. Éri éprouve la sensation que là où elle pose les pieds, les appuis qui permettent de soutenir son corps sont pour le moins chancelants. L'intérieur de son corps a perdu la masse qui lui est nécessaire ; c'est devenu un corps creux. Les organes internes, les sensations, les muscles, la mémoire, tout ce qui jusque-là la constituait, elle en tant qu'elle, tout cela, à présent, a été arraché par une main invisible, élément après élément, à un rythme soutenu.

Conséquence : elle prend conscience que, de la sorte, elle n'est plus quelqu'un ; qu'elle devient peu à peu un être dont l'existence a un rôle purement pratique. Laisser s'écouler commodément les choses de l'extérieur. Toute la surface de sa peau se crispe dans une sensation de violente solitude, en une sorte de chair de poule. Elle crie très fort : « Non, je ne veux pas devenir comme ça ! » Mais elle a beau avoir l'impression qu'elle a hurlé, en réalité, sort de sa gorge une voix infiniment faible, évanescente.

Elle espère qu'elle se rendormira d'un sommeil profond. Ce serait bien que je me rendorme et que je me réveille dans ma réalité originelle. Pour l'instant, c'est la seule issue qu'imagine Éri afin d'échapper à cette pièce. Cela vaut vraiment la peine d'essayer. Mais un sommeil de ce genre ne lui sera pas aisément accordé. Ne vient-elle pas tout juste de se réveiller ? Précisément d'un sommeil tellement long, tellement profond ? Tel que sa réalité initiale, quelque part derrière elle, a été oubliée.

Elle fait tourner le crayon gris argenté entre ses doigts, comme sonnée. Elle espère que cette sensation lui permettra de retrouver un souvenir. Tout ce qu'elle arrive à ressentir, c'est l'infinie sécheresse de son cœur. Involontairement, elle laisse tomber le crayon par terre. S'allonge sur le lit. Elle s'enroule dans la couette et ferme les yeux.

Personne ne sait que je me trouve ici, songe-t-elle. Moi seule, je le sais. *Personne ne sait que je me trouve ici*.

Nous le savons. Mais nous n'avons pas l'autorisation d'intervenir.

D'en haut, nous regardons Éri allongée sur son lit. Puis notre point de vue s'éloigne progressivement. Nous traversons le plafond et continuons à reculer toujours plus loin. La silhouette d'Éri Assaï se fait par conséquent de

plus en plus petite, elle devient un simple point, qui se dissipe. Nous prenons de la vitesse, nous allons au-delà de l'atmosphère, toujours en reculant. La terre rapetisse, finit par disparaître. Notre regard recule encore, jusqu'à l'infini, dans le vide du néant. Nous ne parvenons plus à réguler ce mouvement.

Soudain, nous sommes revenus dans la chambre d'Éri Assaï. Plus personne dans le lit. Nous regardons l'écran de la télé : il n'y a plus que de la neige. Subsiste un grésillement pénible. Nous fixons sans raison la neige un moment.

La chambre s'assombrit encore. La lumière s'évanouit incroyablement vite. La neige disparaît aussi. L'obscurité est totale.

11

MARI ET TAKAHASHI SONT ASSIS CÔTE À CÔTE sur un banc du square. Un square étriqué en pleine ville, tout en longueur. Au milieu d'un vieil ensemble HLM, un petit terrain de jeux aménagé pour les enfants. On y trouve des balançoires et une bascule ; une fontaine à eau potable. Des lampadaires au mercure éclairent les alentours d'une lumière puissante. De grands arbres noirs étendent leurs branches. Il y a des haies. Les feuilles mortes tapissent la presque totalité du sol. Quand on marche dessus, ça craque. Dans le square, à l'approche de quatre heures du matin, eux deux, et personne d'autre. La lune blanche de la fin d'automne flotte dans le ciel comme une lame aiguisée. Mari a sur les genoux un chaton blanc ; elle lui donne à manger le sandwich qu'elle avait emballé dans un mouchoir en papier. Le chaton apprécie. Mari lui caresse doucement le dos ; un peu à l'écart, d'autres félins observent la scène.

« Quand je travaillais à l'hôtel Alphaville, je venais ici pendant ma pause et j'apportais des *mochi*[1] aux chats, histoire de les toucher, dit Takahashi. Aujourd'hui, je vis seul dans un appartement. Je ne peux pas avoir de chat. Toucher un chat, cette sensation, ça me manque.

— Tu en avais un quand tu étais chez tes parents ? demande Mari.

— Je n'avais ni frère ni sœur. C'est le chat qui les remplaçait.

— Tu n'aimes pas les chiens ?

— Si, j'aime les chiens aussi. J'en ai eu quelques-uns mais je préfère les félins. Question de goût.

— Moi, je n'ai eu ni l'un ni l'autre parce que ma sœur est allergique aux animaux. Ça la fait éternuer.

— Ah.

— Elle est allergique à un tas de choses depuis qu'elle est petite : au pollen des cyprès, à l'ambroisie, aux maquereaux, aux crevettes, à la peinture fraîche et à plein d'autres trucs encore.

— La peinture fraîche ? fait Takahashi, interloqué. Je n'ai jamais entendu parler d'une allergie de ce genre !

— Eh bien, c'est le cas pourtant. Elle en a tous les symptômes.

— Lesquels ?

— De l'urticaire. Elle a du mal à respirer. Il lui vient des boutons dans la trachée et, à ce stade, il faut l'emmener à l'hôpital.

— Chaque fois qu'elle passe devant de la peinture fraîche ?

— Non, pas chaque fois. De temps en temps.

— Même de temps en temps, c'est sérieux. »

Mari ne dit rien, caresse le chat.

« Et toi ? demande Takahashi.

— Les allergies ?

— Oui.

— Moi, non, rien de ce genre, fait Mari. Je n'ai jamais été malade. En fait, chez nous, ma sœur, c'est la Blanche-Neige délicate, et moi, je suis la solide bergère.

— Des Blanche-Neige, il n'y en a qu'une par famille. »

Mari approuve de la tête.

« Une bergère en pleine santé, ça n'est pas mal non plus. T'as pas besoin de te soucier de la peinture fraîche. »

Mari le regarde. « Ce n'est pas si simple, tu sais…

— Bien sûr, c'est pas si simple. J'ai compris… Dis, tu n'as pas un peu froid ?

— Non, je n'ai pas froid. Ça va. »

Mari prend un bout du sandwich au thon et le donne au chaton. L'animal doit être affamé car il le dévore.

Takahashi hésite un moment à raconter son histoire. Puis il se décide.

« Pour dire la vérité, j'ai parlé une seule fois assez longuement avec ta sœur… »

Mari se tourne vers lui.

« C'était quand ?

— Cette année, vers le mois d'avril. Un soir, j'allais chercher quelque chose chez Tower Records et, en chemin, je suis tombé sur elle. Elle n'était pas accompagnée, et moi non plus. On a discuté de choses et d'autres, dans la rue. Alors, comme ça durait, on est allés dans un café du coin. Au début, on a échangé de pures banalités. Deux anciens d'un même lycée qui se retrouvent et qui bavardent. Qu'est-ce que tu es devenu ? Et toi… ? Un moment après, elle a commencé à dire qu'on devrait bouger dans un endroit où on pourrait boire, et là, la conversation est devenue plus personnelle. Je ne sais pas comment dire, mais elle avait l'air d'avoir un tas d'histoires à me raconter.

— Des histoires *très personnelles* ?

— Oui. »

À l'expression de son visage, on devine que Mari ne comprend pas très bien. « Pourquoi est-ce qu'elle a partagé ce genre d'histoires *avec toi* ? Vous ne sembliez pas si proches.

— Bien sûr que non. Ta sœur et moi, nous ne sommes pas proches. Il y a deux ans, quand nous sommes allés à la piscine de l'hôtel avec toi, c'était quasiment la première fois qu'on se parlait. Je ne suis même pas certain qu'elle connaissait mon nom en entier. »

Mari continue à caresser le chat en silence.

« Tu sais, fait Takahashi, à ce moment-là, elle avait envie de parler à *quelqu'un*. J'imagine qu'habituellement, ce type de sujets, les filles en discutent avec leurs amies proches. Mais peut-être que ta sœur n'avait pas d'amies de ce genre. Donc, elle m'a choisi pour jouer ce rôle. C'était un hasard. Ç'aurait pu être n'importe qui.

— Mais pourquoi *toi* ? Dans mon souvenir, elle n'a jamais manqué d'amis.

— Sans doute que non.

— Et pourtant, elle a parlé de choses *très personnelles* à quelqu'un qu'elle connaissait à peine, rencontré par hasard dans la rue. Pourquoi ?

— Eh bien… » Takahashi réfléchit un instant. « Elle a dû penser que j'étais inoffensif.

— Inoffensif ?

— Disons qu'elle n'avait rien à redouter à ouvrir son cœur juste pour une fois.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Je veux dire que… » Takahashi articule mal, comme s'il aurait préféré ne pas en dire plus. « Peut-être vas-tu être choquée, mais de temps en temps, on me prend pour un homo. Dans la rue, des inconnus m'abordent et me font des propositions.

— Et ce n'est pas vrai, en fait ?

— Je ne pense pas… mais, depuis toujours, les gens me font des confidences. Hommes ou femmes ; des gens avec lesquels je n'ai pas de relation particulière, voire que je ne connais pas du tout ; j'écoute leurs confidences, des secrets pas possibles. Pourquoi ? Moi, je n'ai pas spécialement envie d'entendre leurs histoires. »

Mari dissèque mentalement chacune des paroles qu'elle vient d'entendre. Puis déclare : « En tout cas, Éri t'a fait des confidences ?

— Oui. Des confidences… enfin, disons qu'elle m'a raconté des trucs *perso*.

— Quel genre, par exemple ?

— Par exemple… euh… À propos de sa famille.

— À propos de sa famille ?

— Par exemple.

— Et j'étais dans ces histoires ?

— Oui.

— De quelle façon ? »

Takahashi réfléchit à la manière dont il va formuler les choses.

« Par exemple… Elle aurait voulu être plus proche de toi.

— Plus proche ?

— Elle sentait qu'il y avait une distance entre vous, une distance qui est devenue délibérée, à partir d'un certain moment. »

Mari entoure le chaton de la paume de la main. Elle en éprouve la tiédeur.

« Pourtant, il est possible que deux personnes soient proches tout en gardant entre elles une distance raisonnable.

— Bien sûr, dit Takahashi. Bien sûr que c'est possible. Mais une distance qui est raisonnable pour une personne, eh bien, il n'est pas impossible qu'elle paraisse trop importante à une autre. »

Un gros chat brun sorti de nulle part vient frotter sa tête sur les jambes de Takahashi. Celui-ci s'accroupit et le caresse. Puis il sort le *hampen* de sa poche, déchire l'emballage en plastique et donne au chat la moitié du pâté. Ce dernier l'avale de bon appétit.

« Et ça, c'était le problème *personnel* qu'Éri trimballait ? Le fait qu'elle n'arrivait pas à être assez proche de sa petite sœur ?

— C'était *un* de ses problèmes. Il n'y avait pas que ça. »

Mari ne dit rien. Takahashi poursuit :

« Pendant qu'on parlait, Éri a pris tout un tas de médicaments. Dans son sac Prada, il y avait plein de cachets. Elle les avalait comme des cacahuètes, en buvant des bloody mary. Bien sûr, ce devaient être des substances légales, mais la quantité n'était pas normale.

— C'est une maniaque des médicaments. Depuis très longtemps, et ça empire progressivement.

— Il faut que quelqu'un lui dise d'arrêter. »

Mari secoue la tête. « Les médicaments, les horoscopes et les régimes. Dans le cas de ma sœur, personne ne pourra la convaincre d'arrêter.

— Je lui ai dit de manière détournée que ce serait bien d'en parler à un spécialiste. Un psychologue ou un psychiatre. Mais, visiblement, elle n'avait absolument aucune intention d'aller voir une personne de ce genre. En tout cas, elle ne se rendait pas du tout compte qu'elle avait un comportement étrange. Du coup, je me suis senti un peu préoccupé. Et je m'interroge : qu'est-ce qu'elle a bien pu devenir ? »

Mari prend un air sévère.

« Pour ce genre de chose, il vaut mieux l'appeler et lui demander directement. Au cas où tu serais *vraiment* très inquiet à son sujet. »

Takahashi pousse un léger soupir.

« Ce qui nous ramène à la première conversation de cette nuit. J'appelle chez toi, Éri décroche, et je lui dis quoi… ? Comment je m'y prends… ? Je ne

sais pas.

— Cette fois-là, vous avez longuement parlé en buvant des verres, vous avez abordé des questions très perso…

— Oui bien sûr, enfin, disons qu'*on a parlé*, mais en fait, je n'ai quasiment pas ouvert la bouche. Elle monologuait, et moi, je lui montrais que je l'écoutais. En plus, pour être franc, il me semble que ce que je peux réellement faire pour ta sœur est très limité. À moins qu'on devienne plus proches sur un plan personnel.

— Et pour ta part, tu n'as pas envie d'en arriver là ?

— Je pense que… je n'y arriverai pas », répond Takahashi. Il tend la main et gratte doucement le chat derrière l'oreille.

« Je devrais plutôt dire que je n'en ai pas le droit.

— Si je l'exprime simplement, tu n'as pas un intérêt suffisamment profond pour Éri ?

— Si tu le dis comme ça, on pourrait ajouter qu'Éri ne me porte pas un grand intérêt. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, elle voulait juste parler à quelqu'un. Pour elle, je n'étais qu'un simple mur avec un petit aspect humain qui acceptait de lui donner des signes d'écoute.

— Laissons ça de côté. Est-ce que tu t'intéresses vraiment à Éri ? Tu me réponds oui, ou non. »

Takahashi se frotte légèrement les mains comme s'il était perdu. La question est subtile. La façon d'y répondre décisive.

« Yes. Je pense que je porte un intérêt à ta sœur. Chez elle, il y a quelque chose qui rayonne de manière très naturelle. Un genre de truc inné. Par exemple, quand on a bu ensemble, on avait l'air proches en parlant et tout le monde nous regardait. Pourquoi une fille si belle se retrouvait-elle avec un type aussi quelconque que moi ?

— Mais… ?

— Mais ?

— Réfléchis un peu, dit Mari. Je t'ai demandé : "Est-ce que tu t'intéresses *vraiment* à Éri ?" Et toi, tu réponds : "Je pense que je porte un intérêt à ta sœur." Il manque l'idée de *vraiment*. À mon avis, quelque chose s'est perdu en route.

— Tu es particulièrement attentive », dit Takahashi, impressionné.

Mari attend la suite en silence.

Takahashi hésite un peu avant de répondre.

« Disons que… au cours de cette longue conversation, j'ai ressenti petit à petit quelque chose de bizarre face à elle. Au début, je ne m'en suis pas rendu compte. Mais à mesure que le temps passait, j'ai éprouvé ce quelque chose d'une manière de plus en plus concrète. Une sensation, comment dire, comme si *je n'étais pas inclus dans ce qui se passait là*. Éri est devant moi et, au même instant, elle est quelque part, à des kilomètres. »

Mari ne dit toujours rien. Elle attend la suite en se mordillant la lèvre. Takahashi prend le temps de chercher les mots justes.

« En somme, quoi que j'aie pu dire, cela ne l'atteignait pas. Entre Éri et moi se dressait une sorte de paroi spongieuse, transparente. En passant à travers, les paroles que je prononçais se vidaient de leur substance. En fait, au sens propre du terme, elle ne m'écoutait pas. Je l'ai compris petit à petit, durant la conversation. Ainsi, de la même manière, les paroles qu'elle prononçait n'arrivaient pas vraiment jusqu'à moi. C'était une sensation très étrange. »

Lorsque le chaton constate qu'il n'y a plus de sandwich au thon, il se redresse et saute des genoux de Mari. Il disparaît dans les buissons en quelques bonds. Mari chiffonne le mouchoir en papier qui enveloppait le sandwich, le range dans son sac. Elle se frotte les mains pour se débarrasser des dernières miettes.

Takahashi la regarde.

« Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je comprends, mais… » Mari s'interrompt. « Ce que tu viens de me dire, c'est assez voisin de ce que je ressens depuis toujours vis-à-vis d'Éri. En tout cas, durant toutes ces dernières années.

— Que les mots ne passent pas bien, quelque chose comme ça ?

— Oui. »

Takahashi lance le reste de *hampen* vers des chats qui se sont approchés. Ils le reniflent suspicieusement avant de le dévorer, comme enivrés.

« J'ai une question. Est-ce que tu veux bien y répondre sincèrement ?

— Oui.

— La fille avec qui tu es allé à l'hôtel Alphaville, ce ne serait pas ma sœur ? »

Stupéfait, Takahashi relève la tête et regarde Mari. De la même façon que l'on regarde les ronds dans l'eau s'agrandir à la surface d'un petit étang.

« Qu'est-ce qui te fait penser ça ? demande-t-il.

— Comme ça, une intuition… J'ai tort ?

— Non, ce n'était pas Éri. C'était une autre fille.

— Vraiment ?

— Vraiment. »

Mari réfléchit un peu.

« Je peux te poser une autre question ?

— Bien sûr.

— Admettons que tu sois allé avec ma sœur dans cet hôtel, et que tu aies couché avec elle ? Admettons, hein ?

— Admettons.

— Et en prime, je te pose cette question : tu es allé avec ma sœur dans cet hôtel, et vous avez couché ensemble ? Admettons encore.

— Admettons encore.

— Dans ce cas, est-ce que tu penses que tu m'aurais répondu oui sincèrement ? »

Takahashi réfléchit un peu. Puis répond :

« Je ne pense pas, fait-il. Je t'aurais sans doute dit non.

— Pourquoi ?

— Parce que ç'aurait touché à l'intimité de ta sœur.

— Une sorte de devoir de réserve ?

— En quelque sorte.

— Alors, "Je ne peux pas répondre à ça" serait plutôt la bonne façon de répondre, non ? Si l'on invoque le devoir de réserve. »

Takahashi dit : « Si j'avais répondu : "Je ne peux pas répondre à ça", étant donné ce qui avait été dit plus tôt, ç'aurait été comme si j'avais dit oui. Non ? Une omission délibérée en somme.

— Dans tous les cas, ta réponse est non ? Non ?

— Théoriquement. »

Mari le regarde droit dans les yeux.

« Tu sais, en ce qui me concerne, l'une ou l'autre réponse me convient. Même si tu as couché avec Éri, si c'est ce qu'elle désirait.

— Il semble qu'elle-même ne savait pas ce qu'elle cherchait. Laissons cette histoire. Théoriquement et concrètement, la fille avec qui je suis allé à l'hôtel Alphaville n'est pas Éri. »

Mari pousse un léger soupir et laisse passer un peu de temps.

« Moi aussi, je me dis que j'aurais dû être plus proche d'Éri. Vers dix, douze ans, j'ai souvent pensé que je voulais devenir la meilleure amie de ma sœur. Bien entendu, c'était une forme d'admiration. Mais à cette époque, elle était extrêmement occupée. Elle était déjà mannequin pour la presse ado, elle suivait plein de cours sur un tas de choses et tout le monde passait son temps à la complimenter. Il n'y avait pas la plus petite place pour moi. En somme, quand je souhaitais *ça*, Éri n'avait pas le temps de me l'accorder. »

Takahashi écoute l'histoire de Mari en gardant le silence.

« Nous, en tant que sœurs, nous avons grandi sous le même toit mais pas dans le même monde. Y compris pour la nourriture, c'était différent. Tu sais, elle a des tas d'allergies. Donc, elle mangeait des plats spéciaux, différents de ceux des autres. »

Un temps d'arrêt.

Elle reprend.

« Je ne dis pas que ça ne m'ait pas spécialement embêtée. Je trouvais que ma mère la gâtait trop, mais aujourd'hui, ça m'est égal. Je veux dire finalement qu'entre nous il y a déjà ce passé, ce vécu en quelque sorte. Et, maintenant, tu me racontes qu'elle voulait devenir plus proche de moi ; eh bien, moi, honnêtement, je ne sais pas comment je dois le prendre. Tu comprends ce sentiment ?

— Je pense, oui. »

Mari ne dit rien.

« Quand je parlais avec elle, ça m'est venu comme ça, mais il m'a semblé qu'elle avait une sorte de complexe vis-à-vis de toi. Sans doute depuis pas mal de temps.

— Un complexe ? Vis-à-vis de moi ?

— Oui.

— Pas le contraire ?

— Pas le contraire.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Pour résumer, toi, sa petite sœur, tu as toujours eu une idée précise de ce que tu voulais et de ce que tu ne voulais pas. Quand il fallait dire non, tu savais le formuler clairement. Tu as déroulé ta vie à ton rythme. Mais Éri n'a pas pu le faire, elle. Elle a joué le rôle qu'on lui avait assigné. Depuis toute petite, sa tâche, c'était de satisfaire son entourage. Pour reprendre une de tes expressions, elle travaillait dur pour devenir une Blanche-Neige accomplie. Elle a certainement été encensée par tout le monde, mais je pense que de temps en temps, c'était difficile à vivre. Elle n'a pas réussi à construire ce qu'elle était vraiment, au moment le plus important de sa vie. Disons que le mot "complexe" est trop fort. Disons qu'elle t'enviait.

— Éri t'a dit ça ?

— Non. J'ai rassemblé des éléments périphériques de ce qu'elle a dit et je l'ai interprété maintenant. Je ne dois pas trop me tromper.

— Mais je pense qu'il y a de l'exagération. Sûrement que, par rapport à Éri, j'ai eu une façon de vivre plutôt indépendante. Je peux comprendre ça. Mais le résultat, c'est la réalité de ce que je suis aujourd'hui, toute petite, sans qualités particulières. Je manque de connaissances ; je ne suis pas spécialement intelligente. Je ne suis pas belle ; je ne suis particulièrement importante aux yeux de personne. Si tu vois les choses de cette façon, moi non plus, je n'ai pas su me construire. Dans mon monde tout étroit, je ne suis même pas solide sur mes pieds. Qu'est-ce qu'Éri peut bien m'envier ?

— En ce qui te concerne, tu es dans une période d'apprentissage. Rien n'est encore définitif. Tu es du genre à avoir besoin de temps, je crois.

— Cette fille aussi a dix-neuf ans.

— Cette fille ?

— La Chinoise qui a été tabassée par un inconnu à l'hôtel Alphaville, qui s'est fait piquer ses vêtements, qui saignait, toute nue. Elle était jolie. Mais dans le monde où elle vit, il n'y a pas de période d'apprentissage. Personne ne pense qu'elle est du genre à avoir besoin de temps, non ? »

Takahashi approuve en silence. Mari reprend :

« Dès le premier regard, j'ai senti que je voulais devenir son amie. Très fort. Et si on s'était rencontrées dans un endroit différent, à un moment différent, on aurait pu devenir de bonnes amies. Il n'est pas courant que je ressente ça avec quelqu'un. Ou plutôt, ça n'arrive *jamais*.

— Ah.

— J'ai eu beau le vouloir très fort, nos mondes sont trop différents. Je ne pourrai rien y faire. Quels que soient mes efforts.

— Sans doute.

— Tu sais, on ne s'est vues que très peu de temps, on n'a presque pas

parlé, mais j'ai l'impression qu'une part d'elle s'est installée en moi. Qu'elle est devenue une part de moi. Je n'arrive pas à bien l'exprimer.

— Tu ressens les douleurs qu'elle ressent.

— Peut-être. »

Takahashi se concentre. Puis il dit :

« J'ai un peu réfléchi. Si tu essayais de voir les choses comme ça : ta sœur est quelque part dans une sorte d'Alphaville, et elle subit de la part de quelqu'un une violence incompréhensible. Et elle émet un cri inaudible. Et elle verse un sang incolore.

— Tu veux dire, sur un plan métaphorique ?

— Peut-être, répond Takahashi.

— En parlant avec Éri, tu as eu ce genre d'impression ?

— Elle est confrontée à pas mal de problèmes, elle n'arrive pas à avancer, elle demande de l'aide. Elle exprime ce désir en se faisant du mal. C'est bien plus qu'une impression que j'ai eue alors. »

Mari se lève du banc et regarde le ciel nocturne. Se dirige vers la balançoire. S'assoit. Le bruit sec de ses tennis jaunes sur les feuilles mortes résonne exagérément. Elle tâte un moment la corde épaisse de la balançoire, comme pour en vérifier la solidité. Takahashi se lève à son tour et vient s'asseoir à côté de Mari.

« En ce moment, Éri dort, tu sais, dit Mari, comme en confidence. Très profondément.

— Tout le monde dort à cette heure-là.

— Non, je veux dire qu'elle n'essaie pas de se réveiller. »

1- Gâteau de riz glutineux cuit à la vapeur puis pilé dans un mortier. *(N.d.T.)*

12

LE BUREAU OÙ TRAVAILLE sHIRAKAWA.

L'homme est allongé par terre, torse nu, il fait des abdos sur un tapis de gymnastique. Sa chemise et sa cravate sont posées sur le dossier d'une chaise. Ses lunettes et sa montre sont sur le bureau, placées côte à côte. Malgré la maigreur de Shirakawa, son buste est puissant. Il n'a pas le moindre gramme de graisse superflue. Ses muscles sont durs et saillants. À voir son corps, l'impression qui s'en dégage est bien différente de celle qu'il offre habillé. Il redresse le buste et effectue des rotations à droite, à gauche, très rapidement, en prenant des inspirations courtes mais profondes. Sur ses épaules et son torse, de fines gouttes de sueur brillent à la lumière des néons. Le lecteur de CD portable posé sur le bureau diffuse une cantate d'Alessandro Scarlatti, interprétée par Brian Asawa. On pourrait croire que le tempo lent contraste avec les mouvements violents du corps ; en réalité, l'homme se cale sur la musique, il contrôle ses gestes d'une manière précise. Après avoir achevé son travail de nuit et avant de rentrer chez lui, apparemment, il a l'habitude d'effectuer une série d'exercices en solitaire sur le sol de son bureau, en écoutant de la musique classique. Ses mouvements sont systématiques, pleins de certitude.

Lorsqu'il a terminé le nombre de rotations prévu, il roule son tapis et le range dans son casier. Il prend une petite serviette blanche sur l'étagère, une trousse de toilette en plastique, se dirige vers les lavabos. Il se lave le visage au savon, s'essuie à la serviette, s'éponge le torse. Chacun de ses gestes est appliqué. Il a laissé la porte ouverte et l'*aria* de Scarlatti parvient jusqu'à lui. De temps en temps, il fredonne cette musique composée au XVII^{e} siècle. Il

sort de la trousse un petit spray de déodorant, en vaporise ses aisselles. Il approche le nez pour vérifier l'odeur. Puis ouvre et ferme la main droite, teste sa mobilité. En observe le renflement sur le dessus. L'inflammation n'est pas visible. Mais la douleur semble bien présente.

Il prend une petite brosse à cheveux et se recoiffe. Son front a déjà commencé à se dégarnir mais la forme en est harmonieuse et ne laisse pas imaginer un début de calvitie. Il remet ses lunettes. Boutonne sa chemise et noue sa cravate. Une chemise gris clair, une cravate bleu marine, aux motifs de mangue. Il redresse son col en jetant des coups d'œil dans le miroir, ajuste le pli sous le nœud de sa cravate.

Shirakawa inspecte son visage reflété par le miroir du cabinet de toilette. Pas un seul muscle facial ne bouge ; il s'examine longuement, d'un regard sévère. Les mains posées sur le lavabo, il arrête de respirer, cesse de cligner des yeux. Il a au fond de lui l'espoir que *quelque chose d'autre* surgira. Il met tous ses sens en mode veille. Son esprit en attente. Gèle momentanément sa capacité de raisonnement. Stoppe un tant soit peu la marche du temps. Voilà ce qu'il tente d'accomplir. Faire fusionner le plus étroitement possible son existence avec le décor. Faire apparaître tout ce qu'il est comme une nature morte neutre.

Il a beau vouloir masquer sa présence, le *quelque chose d'autre* n'apparaît pas. L'image de lui dans le miroir n'est que l'image de lui dans la réalité. Un reflet. De lui tel qu'il est. Il abandonne, prend une grande inspiration, se remplit les poumons d'air nouveau et se redresse. Il relâche ses muscles, fait pivoter son cou à plusieurs reprises, en rotations amples. Puis il remet dans sa trousse en plastique tous les objets qu'il avait sortis. Il roule en boule et jette à la poubelle la serviette avec laquelle il s'est essuyé. En sortant, il éteint la lumière. La porte se ferme.

Shirakawa est sorti, et pourtant notre regard demeure dans le cabinet de toilette ; continue de filmer le miroir sombre en caméra fixe. Dedans, apparaît encore la silhouette de Shirakawa. Il nous regarde ; ou plutôt, devrait-on dire, son image nous regarde. L'expression reste inchangée, l'homme conserve son immobilité. Simplement, il regarde fixement vers nous. Puis semble abandonner, prend une grande inspiration, relâche ses muscles et fait pivoter son cou. Ensuite, il porte la main à son visage, se touche la joue plusieurs fois, comme pour vérifier qu'il éprouve bien la sensation de son corps.

Assis à son bureau, Shirakawa fait tourner entre ses doigts un des crayons argentés marqué au nom de la société, en réfléchissant à quelque chose. Ce même crayon se trouvait tout à l'heure sur le sol de la pièce où Éri s'est réveillée. Sur le crayon est gravé Veritech. La pointe en est arrondie. Après avoir joué quelques instants avec, l'homme le pose à côté du porte-crayons sur lequel six autres identiques sont alignés. Il serait difficile de trouver des mines taillées plus fin.

Il se prépare à rentrer chez lui. Il glisse des documents dans une serviette en cuir marron, enfile la veste de son costume. Il range la trousse de toilette dans son casier et apporte à son bureau un grand sac en papier. Il s'assoit sur sa chaise, sort les choses de ce sac pour les examiner. Ce sont les vêtements de la prostituée chinoise. Il les a emportés de l'hôtel Alphaville.

Un manteau léger, de couleur crème, des chaussures rouges à petits talons. Aux semelles extrêmement usées. Un pull à col rond, d'un rose soutenu, brodé de perles. Un chemisier brodé blanc, une minijupe bleue ajustée. Un collant noir. Des sous-vêtements d'un rose criard, ornés de dentelle en synthétique visiblement bon marché. L'impression qui se dégage de ces habits appartient à la catégorie tristesse plutôt qu'à celle du sexuel. Une montre bas de gamme. Un sac à main noir en similicuir.

Pendant tout le temps où l'homme inspecte ces objets un à un, il conserve une expression qui signifie : « Que font ces choses ici ? » L'expression d'une incompréhension mêlée à une pointe de malaise. Bien entendu, il se souvient de ce qu'il a fait dans une chambre de l'hôtel Alphaville. Voudrait-il l'oublier que la douleur à sa main droite le lui rappellerait. Néanmoins, tous ces objets lui semblent n'avoir aucune légitimité. Des déchets sans valeur. Appartenant à une espèce qui n'aurait jamais dû faire irruption dans sa vie. Malgré tout, il poursuit assez consciencieusement son inspection, mais sans la moindre émotion. Il poursuit la mise au jour des ruines misérables d'un passé proche.

Il ouvre le sac à main et en déverse le contenu sur le bureau. Un mouchoir en tissu, d'autres en papier, une poudre compacte, un rouge à lèvres, un eye-liner, des accessoires de maquillage. Des bonbons pour la gorge. Un petit tube de vaseline et une boîte de préservatifs. Deux tampons. Une mini-bombe lacrymogène anti-satyre. (Heureusement pour Shirakawa, la fille n'a pas eu le temps de s'en servir.) Des boucles d'oreilles ordinaires. Des pansements adhésifs. Une boîte à pilules avec quelques comprimés dedans. Un portefeuille en cuir brun. À l'intérieur, les trois billets de 10 000 yens qu'il lui a donnés, quelques billets de 1 000 yens, de la monnaie. Une carte de téléphone et un coupon de métro. Des bons de réduction pour un salon de beauté. Il n'y a rien qui puisse l'éclairer sur l'identité de la fille. Shirakawa hésite un peu, puis prend l'argent et le met dans la poche de son pantalon. De toute façon, c'était son argent. Il ne fait que le récupérer.

Dans le sac, un petit portable à clapet. C'est un téléphone prépayé. Pas moyen de retrouver le propriétaire. Le téléphone est en mode répondeur. Shirakawa l'allume et écoute les messages. Il y en a plusieurs, tous en chinois. La même voix d'homme. Qui semble accabler de reproches, accuser, avec un débit ultra-rapide. Les messages en eux-mêmes sont brefs. Bien entendu, il ne peut en comprendre le sens. Mais il les écoute jusqu'au bout, puis désactive le répondeur.

Il sort un sac-poubelle en papier et y dépose l'ensemble des affaires, à l'exception du téléphone. Tasse bien le tout et referme le sac-poubelle. Puis il

l'enferme dans un autre en plastique, chasse l'air et le referme.

Le portable est posé sur le bureau, à part. Shirakawa le prend, l'examine un moment, le repose. Il a l'air de se demander de quelle façon il va s'en débarrasser. Peut-être y a-t-il moyen de l'utiliser ? Il n'a pas encore pris de décision.

Il éteint le lecteur CD, le range dans le profond tiroir situé au bas de son bureau qu'il ferme à clef. Il essuie soigneusement les verres de ses lunettes avec un mouchoir ; après quoi, il décroche le téléphone sur son bureau, appelle une compagnie de taxis. Il donne le nom de la société, puis le sien et commande une voiture pour dans dix minutes, à l'entrée de service. Il enfile son trench-coat gris clair qui était accroché au portemanteau, glisse le portable de la fille dans sa poche. Il prend à la main le sac-poubelle et les chaussures. Sur le pas de la porte, il s'arrête, jette un regard circulaire dans la pièce, vérifie que tout est en ordre, éteint la lumière. Les néons du plafond une fois éteints, la pièce n'est pas sombre pour autant. La lumière des réverbères et des enseignes traverse les stores et l'éclaire légèrement. Shirakawa ferme la porte du bureau et marche dans le couloir. Ses semelles raides produisent des claquements sonores. Il bâille longuement. Comme s'il disait : « Ah… c'est la fin d'une journée, pareille à toutes les autres, enfin. »

Il emprunte l'ascenseur pour descendre. Passe par la porte de service, la ferme à clef de l'extérieur. Son souffle émet une buée blanche. Il attend à peine. Très vite arrive un taxi. Le chauffeur, d'âge moyen, ouvre sa fenêtre et confirme qu'il vient chercher un client du nom de Shirakawa. Puis il jette un coup d'œil furtif au sac-poubelle.

« Ce ne sont pas des ordures ménagères, fait Shirakawa, ça ne sent rien. Je le jetterai un peu plus loin.

— Bien sûr, répond le chauffeur, montez, je vous prie. » Et il commande l'ouverture automatique de la portière.

Shirakawa monte dans le taxi.

Le chauffeur lui adresse la parole, en le regardant dans le rétroviseur.

« Excusez-moi, monsieur, je ne vous ai pas déjà eu comme client ? Je suis déjà venu vous chercher à peu près à cette heure-ci… Euh… Vous habitez vers Égota ?

— Tetsugakudô, fait Shirakawa.

— Ah oui, répond le chauffeur. Aujourd'hui aussi, c'est là que vous allez ?

— Oui. De toute façon, je n'ai que là où rentrer.

— C'est bien pratique d'avoir un seul endroit où rentrer », dit le chauffeur. Et il démarre. « Travailler tout le temps jusqu'à une heure pareille, c'est dur, hein ?

— Oui, c'est la crise, alors les salaires n'augmentent pas et les heures sup non payées s'accumulent…

— Ben, pour moi, c'est pareil. Comme on gagne pas beaucoup, je compense en travaillant plus longtemps. Quand même, vous êtes plutôt bien

loti, que votre boîte vous paye le taxi, quand vous faites des heures sup. Je vous le dis !

— Si on ne me donnait pas l'argent pour le taxi à des heures pareilles, je ne pourrais même pas rentrer chez moi », réplique Shirakawa avec un sourire grimaçant.

Soudain il se rappelle. « … Oui, c'est vrai, j'allais oublier. Au prochain croisement, prenez à droite. Vous m'arrêterez devant le 7-Eleven. Ma femme m'a demandé quelque chose. J'en ai pour deux minutes. »

Le chauffeur lui répond dans le rétroviseur :

« Mais, monsieur, si on prend à droite à la prochaine, il y a un sens unique ; ça va faire un détour. Il y a d'autres *combini* sur le chemin. Ça ne serait pas mieux ?

— Ce qu'elle m'a demandé ne se trouve sans doute que là. En plus, je voudrais jeter ce sac le plus vite possible.

— D'accord. Ça ne me dérange pas. Je vous ai juste dit ça parce que le compteur va continuer à tourner. »

Le chauffeur prend à droite, avance un peu, stoppe la voiture, ouvre la porte. Shirakawa laisse les chaussures sur la banquette et descend avec le sac-poubelle. Devant le 7-Eleven, un gros empilement de sacs plastique, tous semblables. Shirakawa pose le sien sur le tas. Au milieu des autres, il perd instantanément sa particularité. Au matin, les éboueurs l'embarqueront. Comme il n'y a rien de comestible à l'intérieur, aucun risque que les corbeaux ne le déchirent. Shirakawa regarde une dernière fois la pile de poubelles et pénètre dans le magasin.

Pas un seul client. Le jeune homme au comptoir est absorbé dans une conversation sur son portable. On entend le dernier single des Southern All Stars. Shirakawa se dirige droit vers le rayon des produits laitiers et prend une brique de lait demi-écrémé Takanashi. Il vérifie la date limite de consommation. C'est bon. Puis il saisit une barquette de yaourts. Soudain, il sort de sa poche le portable de la Chinoise. Regarde autour de lui, il n'y a toujours personne. Le pose à côté des boîtes de fromage. Le petit téléphone argenté trouve sa place tout naturellement. On dirait qu'il est là depuis toujours. En quittant la main de Shirakawa, il devient une part du 7-Eleven.

Shirakawa règle les achats à la caisse et retourne vers le taxi d'un pas pressé.

« Vous avez trouvé ? lui demande le chauffeur.

— Oui, répond Shirakawa.

— Bon, alors maintenant, je prends directement la route pour Tetsugakudô…

— Je vais peut-être m'endormir. Quand on sera tout près, vous me réveillerez, dit Shirakawa. Sur la route, il y aura une station-service Showa-Shell, ce sera juste après.

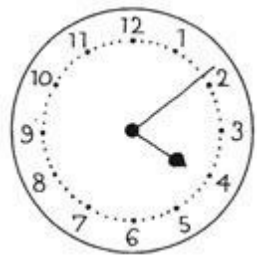
— D'accord. Faites, je vous en prie. »

Shirakawa pose le sac plastique avec le lait et les yaourts à côté des

chaussures, croise les bras, ferme les yeux. Sans doute ne parvient-il pas à s'endormir. Mais il n'a pas l'intention de bavarder avec le chauffeur jusque chez lui. Il conserve les yeux fermés, essaie de penser à quelque chose qui lui repose l'esprit. Quelque chose d'ordinaire, sans signification profonde. Ou alors, au contraire, de purement conceptuel. Mais il ne trouve rien. Au milieu de ce vide, il ressent seulement une douleur diffuse à la main droite. Cette douleur cogne au rythme des battements de son cœur, résonne à ses oreilles comme le bruit des vagues. « Étrange, songe-t-il, la mer est très loin pourtant. »

Le taxi qui emporte Shirakawa s'arrête à un feu rouge. C'est un grand carrefour. Le feu dure longtemps. À côté du taxi, une moto Honda conduite par un Chinois attend également. Il n'y a même pas un mètre de distance entre les deux véhicules, mais l'homme sur la moto regarde droit devant lui ; il ne remarque pas Shirakawa. Ce dernier est enfoncé dans son siège, les yeux fermés. Il écoute attentivement le grondement imaginaire d'une mer lointaine. Le feu passe au vert. La moto file. Le taxi démarre en douceur pour ne pas réveiller Shirakawa, prend à gauche, s'éloigne du centre-ville.

13



AU PLUS PROFOND DE LA NUIT, MARI ET TAKAHASHI sont l'un à côté de l'autre dans le square désert ; chacun est assis sur une balançoire. Takahashi regarde le profil de Mari. Son expression indique : « Je ne comprends pas bien. » C'est la suite du dialogue de tout à l'heure.

« Elle n'essaie pas de se réveiller ? »

Mari ne dit rien.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » insiste Takahashi.

Mari regarde ses pieds en silence, comme incertaine de sa décision. Elle n'est pas encore prête à aborder cette question.

« … Dis, tu ne veux pas marcher un peu ? demande-t-elle.

— D'accord. Marchons. C'est bien de marcher. Marche tranquillement, bois beaucoup d'eau.

— C'est quoi, ça ?

— C'est ma devise. Marche tranquillement, bois beaucoup d'eau. »

Mari le regarde. Curieux, comme devise. Mais elle n'explique pas spécialement ce qu'elle ressent, ne pose pas de questions. Elle se lève de la balançoire et se met à marcher. Takahashi la suit. Il demande : « Tu retournes au Skylark ? »

Mari fait non de la tête. « Ça m'est devenu un peu pénible de lire dans ce genre de restaurant.

— Il me semble que je comprends.

— Ce serait bien de pouvoir retourner à l'hôtel Alphaville.

— Je t'accompagne. De toute façon, ce n'est pas loin de ma répète.

— Kaoru m'a dit : "Viens quand tu veux." À ton avis, je ne vais pas la

déranger ? »

Takahashi fait non de la tête.

« Elle parle comme un camionneur mais elle est franche. Si elle dit : “Viens quand tu veux”, ça signifie que tu peux le faire. Tu peux la prendre au mot.

— Bon.

— En plus, là-bas, à cette heure-ci, c’est mort. Je pense qu’elle sera contente que tu viennes la voir.

— Et toi, tu n’as pas encore fini la répétition avec ton groupe ? »

Takahashi regarde sa montre. « C’est sans doute la dernière fois que je participe à une nuit de répète. Donc je crois que je vais me donner à fond pour la dernière nuit et bien m’éclater. »

Tous deux reviennent vers le centre-ville. Vu l’heure avancée, il n’y a presque plus personne dans les rues. Quatre heures du matin, c’est le moment où la ville est le plus silencieuse. Dans la rue, par terre, il y a de tout. Une canette de bière en alu, un journal du soir piétiné, un carton écrasé, une bouteille en plastique, des mégots. Un fragment de feu arrière de voiture. Un gant de chantier. Un bon de réduction. Et même des restes de vomi. De gros chats malpropres reniflent furieusement les sacs-poubelles. Ils tentent de mettre en sécurité leur part avant que surgissent les rats, que le jour se lève et que les corbeaux féroces viennent chercher leur pitance. Les néons sont en majorité éteints, et les *combini* ouverts en continu se remarquent d’autant plus. Les voitures en stationnement ont leurs essuie-glaces encombrés de prospectus. De la voie rapide toute proche, on perçoit les grondements ininterrompus des camions. Pour les routiers, c’est l’heure idéale pour engranger les kilomètres étant donné que les voies sont désertes. Mari a sa casquette des Red Sox enfoncée. Les mains dans les poches de son blouson. Mari et Takahashi avancent côte à côte ; entre eux, la différence de taille est importante.

« Pourquoi tu as une casquette des Red Sox ? demande Takahashi.

— Parce qu’on me l’a donnée, répond Mari.

— Ça ne veut pas dire que tu es spécialement fan ?

— Je ne connais rien au base-ball.

— Moi non plus, je ne m’y intéresse pas beaucoup. Je préfère le foot », dit-il. Il reprend. « À propos de ta sœur. Ce qu’on disait tout à l’heure…

— Oui.

— Je ne comprends pas. Tu veux dire qu’Éri ne se réveille pas du tout ? »

Mari lui jette un regard. « Si ça ne te dérange pas, je n’ai pas envie de parler de ça en marchant dans la rue. C’est un peu sensible.

— D’accord.

— Parle-moi d’autre chose.

— De quoi ?

— De ce que tu veux. Parle-moi de toi.

— De moi ?

— Oui. Quelque chose sur toi. »

Takahashi réfléchit un moment.

« Je n'arrive pas à trouver de sujet joyeux.

— Ce n'est pas grave si c'est triste.

— Ma mère est morte quand j'avais sept ans, commence-t-il. Cancer du sein. On l'a détecté tard et il ne s'est passé que trois mois entre le diagnostic et son décès. La progression a été rapide, on n'a pas eu le temps de la traiter vraiment. Pendant ce temps-là, mon père était en prison, comme je te l'ai dit tout à l'heure. »

Mari lui jette de nouveau un regard.

« Tu avais sept ans. Ta mère est morte d'un cancer du sein et ton père était en prison à ce moment-là ?

— C'est ça.

— En somme, tu t'es retrouvé tout seul.

— Oui. Mon père a été arrêté pour escroquerie. Il s'est pris deux ans ferme. Il faisait des trucs louches, genre sous-traitance en cascade, je crois. Les préjudices financiers étaient assez importants. En plus, il avait déjà un casier. Dans sa jeunesse, il s'était fait arrêter comme syndicaliste. Du coup, il n'a pas eu de sursis. On l'a soupçonné d'avoir voulu récolter des fonds pour le syndicat. En fait, ça n'avait rien à voir. Je me souviens que je suis allé le voir, avec ma mère, en prison. Là-bas, il faisait un froid glacial. Environ six mois après l'incarcération de mon père, le cancer de ma mère a été diagnostiqué, et elle a été hospitalisée immédiatement. Et voilà comment je suis devenu orphelin, momentanément. Un père en prison, une mère à l'hôpital.

— Et pendant ce temps, qui s'est occupé de toi ?

— On me l'a raconté plus tard. La famille de mon père a pris en charge les frais médicaux et les dépenses courantes. Mon père était fâché avec sa famille. Ils avaient rompu depuis longtemps, mais ils ne pouvaient quand même pas abandonner un enfant de sept ans. Une tante venait un jour sur deux, un peu à contrecœur. Les voisins aussi s'occupaient de moi à tour de rôle. Ils faisaient la lessive. Ils m'apportaient des courses, à manger. À cette époque, on habitait dans un quartier populaire, et c'était sans doute bien. Dans ce coin-là, le voisinage n'était pas un mot vide de sens. Mais l'essentiel, il me semble que je le faisais tout seul. Je me préparais à manger des choses simples. Je prenais mes affaires et j'allais à l'école… En fait, cette période, je me la rappelle assez vaguement. J'ai l'impression que c'est loin, comme si c'était le récit de la vie de quelqu'un d'autre.

— Quand est-ce que ton père est revenu ?

— Environ trois mois après la mort de ma mère. Étant donné les circonstances, il a obtenu une libération anticipée. Comme tu peux l'imaginer, j'étais content de le revoir. Je n'étais plus orphelin. C'était un adulte, grand et baraqué. Ça me rassurait. Quand il est revenu, il avait une vieille veste en

tweed et je me souviens encore de cette sensation râpeuse et de l'odeur du tabac qui l'imprégnait. »

Takahashi sort ses mains de ses poches et se caresse la nuque. Il poursuit.

« Mais même en retrouvant mon père, je n'étais pas rassuré, au fond. Je n'arrive pas à bien le formuler mais les choses ne se raccordaient pas aussi bien que ça dans ma tête. Je veux dire que pendant longtemps j'ai eu l'impression qu'on m'embrouillait. Un peu comme si mon vrai père avait disparu quelque part à jamais, et que, pour sauver les apparences, quelqu'un d'autre m'avait été envoyé avec pour mission de jouer son rôle. Tu comprends ?

— Plus ou moins », fait Mari.

Takahashi garde le silence un moment puis il reprend : « En somme, voilà ce que j'ai ressenti à ce moment-là : *mon père, quelles que soient les circonstances, n'aurait jamais dû me laisser seul*. Peu importent les raisons. Il n'aurait jamais dû aller en prison. À cette époque, je ne comprenais pas exactement ce qu'était une prison. Je n'avais que sept ans. J'avais à peu près compris que c'était comme un grand placard. Un endroit sombre, qui faisait peur, qui attirait le malheur. Avant tout, mon père n'aurait jamais dû aller dans un endroit pareil. »

Takahashi interrompt son récit.

« Est-ce que ton père est déjà allé en prison ? »

Mari fait non de la tête.

« Je ne pense pas.

— Et ta mère ?

— Non plus.

— C'est une chance. Quelque chose d'infiniment réjouissant dans ta vie », répond Takahashi. Puis il sourit. « Je pense que tu ne t'en rends pas compte.

— Je n'avais jamais vu les choses de cette façon.

— Les gens normaux n'y pensent pas. Moi, si. »

Mari le regarde furtivement.

« … Et après ça, ton père n'est plus jamais retourné en prison ?

— Après ça, il n'a plus jamais eu de problèmes avec la loi. Enfin, peut-être qu'il en a eu. Je devrais dire, je suis sûr qu'il en a eu. C'est quelqu'un qui ne peut pas marcher droit. Mais il n'a plus été embarqué dans des affaires suffisamment graves pour être renvoyé en prison. Il n'avait sans doute pas envie d'y retourner. Peut-être aussi que, à sa façon, il se sentait une responsabilité vis-à-vis de moi et de ma mère morte. En attendant, il est devenu un entrepreneur honnête, mais dans des milieux pas franchement très clairs. Jusqu'ici, on a connu des hauts et des bas assez prononcés. À certains moments, on a été très riches, et à d'autres, on a été très très pauvres. C'était comme si je prenais tous les jours les montagnes russes. Il y a eu des périodes où on a eu une grosse Mercedes avec chauffeur, et d'autres où on ne pouvait

même pas se payer un vélo. On a même déménagé à la cloche de bois. On ne pouvait pas s'installer tranquillement à un endroit. Et environ tous les six mois, je changeais d'école. Bien sûr, je n'avais jamais le temps de me faire d'amis. Ç'a été comme ça jusqu'au collège, à peu près. »

Takahashi remet ses mains dans ses poches. Et agite la tête comme pour repousser les souvenirs sombres quelque part.

« Enfin, aujourd'hui, il s'est posé dans un endroit *potable*. Il fait partie du baby-boom de l'immédiat après-guerre. Il a de la ressource. Ceux de sa génération, ils ont anobli Mick Jagger. Ils vont jusqu'à l'extrême bord, mais ils survivent. Ils ne renient rien ; pourtant, ils ont retenu la leçon. Je ne sais pas exactement quel travail fait mon père en ce moment. Je ne lui demande pas et il ne cherche pas à m'expliquer plus que ça. En tout cas, il paye régulièrement mes frais d'université. Quand ça lui chante, il lui arrive même de me donner de l'argent de poche. Dans la vie, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

— Ton père s'est remarié ?

— Quatre ans après la mort de ma mère. Se sacrifier à élever seul un enfant, c'est pas son genre.

— Il n'a pas eu d'enfants avec sa nouvelle femme ?

— Non. Il n'a que moi. D'ailleurs, elle, elle m'a élevé comme si j'étais son fils. Pour ça, je lui suis très reconnaissant. Voilà pourquoi le problème se situe en moi.

— Quel problème ? »

Takahashi regarde Mari en souriant. « Pour résumer, si tu as été orphelin, tu le seras jusqu'à ta mort. Je fais souvent ce même rêve : j'ai sept ans, je suis à nouveau orphelin. Je suis seul, je ne peux compter sur aucun adulte. On est à la fin de la journée, les alentours deviennent de plus en plus sombres. On est aux portes de la nuit. C'est toujours le même rêve. Dans ce rêve, je retourne toujours à mes sept ans. Tu vois, ce type de logiciels, une fois qu'ils ont été infectés, on ne peut plus les réparer. »

Mari garde le silence.

« Mais ces choses embêtantes, en général, j'essaie d'y penser le moins possible. Ce ne sont pas des choses qu'on peut changer en claquant des doigts. Il faut juste vivre normalement, jour après jour.

— Il faut marcher beaucoup et boire de l'eau tranquillement.

— Non, c'est pas ça, reprend-il. *Marcher tranquillement, boire beaucoup d'eau*.

— Peu importe, je dirais. »

Takahashi réfléchit sérieusement à la question. « C'est peut-être vrai. »

Ils ne disent plus rien. Ils marchent en silence. Ils montent des escaliers sombres en soufflant de la buée blanche. Arrivent devant l'hôtel Alphaville. Mari a le sentiment que le néon violet brillant lui a manqué.

Takahashi s'arrête devant l'entrée de l'hôtel. D'un air très sérieux, il déclare à Mari, en la regardant en face : « Il faut que je t'avoue quelque chose.

— Quoi ?

— Je pense à la même chose que toi, fait-il. Mais pas aujourd'hui, je n'ai pas de jolis sous-vêtements. »

Mari secoue la tête d'un air las. « Ça me fatigue. Tu veux bien arrêter ce genre de blague idiote ? »

Takahashi rit. « Je viendrai te chercher ici vers six heures. Si ça te dit, on pourra prendre un petit-déjeuner ensemble. Pas loin, il y a un restau qui fait de très bonnes omelettes. Toutes chaudes, bien moelleuses… Ah ! À moins que l'omelette pose problème ? Par exemple, à cause d'une manipulation génétique ? Ou bien, d'un massacre d'animaux planifié par la société ? Ou encore, parce que c'est politiquement répréhensible ? »

Mari réfléchit un peu.

« Politiquement, je n'en sais rien, mais s'il y a un problème avec les poules, il y en a évidemment un avec les œufs.

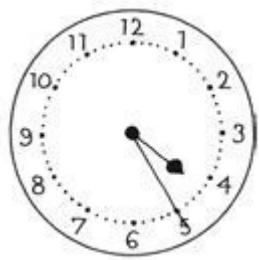
— C'est embêtant. » Takahashi fronce les sourcils. « On dirait que tout ce que j'aime est source de problèmes.

— Moi aussi, j'aime les omelettes.

— Alors, on va trouver un terrain d'entente, fait Takahashi. Tu verras, ce sont des omelettes vraiment exceptionnelles. »

Il agite la main et se dirige seul vers le lieu de sa répétition. Mari réajuste sa casquette, pénètre dans l'hôtel.

14



LA CHAMBRE D'ÉRI ASSAÏ.

La télévision est allumée. Éri, en pyjama, regarde de ce côté depuis l'intérieur de l'écran. Ses cheveux lui tombent sur le front, elle agite la tête pour les chasser. Elle pose ses paumes sur l'écran, essaie de dire quelque chose dans notre direction. Exactement comme quelqu'un qui se serait perdu dans un grand aquarium vide et qui, à travers l'épaisse cloison de verre, essaierait d'expliquer son désarroi aux spectateurs. Mais cette voix ne parvient pas à nos oreilles. La voix d'Éri est impuissante à faire vibrer l'air de notre côté.

On peut encore noter qu'il y a dans l'attitude d'Éri quelque chose en rapport avec ses sens anesthésiés. On dirait qu'elle n'a plus la force de commander à ses membres. Sans doute a-t-elle dormi trop longtemps, trop profondément. Elle essaie pourtant à tout prix de se figurer, ne serait-ce qu'un tout petit peu, la situation inconcevable dans laquelle elle se trouve. Malgré des hésitations, et une certaine confusion, elle engage son énergie à appréhender, à avaler la logique ou la norme qui prévaut en ce lieu. Son désir passe à travers l'écran.

Éri ne crie pas de toutes ses forces. Pas plus qu'elle n'essaie de clamer avec violence une quelconque revendication. Elle semble déjà fatiguée de crier ou de revendiquer. Sa voix ne passe pas, quoi qu'elle fasse, de ce côté, et cela, elle l'a bien compris.

Ce qu'elle tente à présent, c'est de traduire, avec des mots intelligibles, à peu près adaptés, ce que voient ses yeux, ce qu'elle ressent là. Ses mots sont adressés pour moitié à nous, pour moitié à elle-même. Bien sûr, ce n'est pas

chose facile. Ses lèvres bougent par intermittence, lentement. Un peu comme lorsqu'on parle une langue étrangère ; chaque phrase est courte et, entre les mots, des blancs se forment de manière irrégulière. Ces blancs s'étirent, ils diluent la signification qui devrait advenir. Nous, de notre côté, nous la scrutons avec attention, mais il est difficile de distinguer entre les mots que forme la bouche d'Éri et les silences de ses lèvres. La réalité s'échappe entre ses doigts fins, comme le sable d'un sablier. Là où elle est, le temps n'est pas son allié.

Finalement, lassée de ses tentatives pour se faire entendre de l'extérieur, elle ferme la bouche, résignée sans nul doute. Au silence déjà présent s'en ajoute un nouveau. Puis elle tapote la vitre de l'intérieur, avec son poing. Elle veut essayer tout ce qui est possible. Mais ce son ne parvient pas de ce côté.

Selon toute apparence, à travers l'écran de la télé, Éri voit la situation de ce côté. On peut le déduire des mouvements de son regard. Elle suit de l'œil chacun des éléments présents dans sa chambre (de ce côté). Le bureau, le lit, l'étagère. Cette chambre est bien la sienne et, normalement, Éri devrait être attachée à ce lieu. Elle devrait dormir paisiblement dans son lit. À l'heure qu'il est, pourtant, elle est dans l'impossibilité de revenir de ce côté, de traverser cette paroi de verre. Pendant son sommeil, elle a été transférée vers cette pièce de l'autre côté, par un mécanisme quelconque, ou par la volonté de quelqu'un ; placée en réclusion sévère. Ses prunelles reflètent la couleur de la solitude, comme le reflet d'un nuage gris sur un lac silencieux.

Malheureusement (devrait-on dire), il n'y a rien que nous puissions faire pour Éri Assaï. Cela a déjà été dit, mais nous ne sommes qu'un simple point de vue. Nous sommes dans l'incapacité d'agir sur la situation, quelles que soient les circonstances.

Et pourtant – pensons-nous –, qui était donc cet homme-sans-visage ? Qu'a-t-il fait à Éri Assaï ? Et où est-il passé ?

Sans qu'aucune réponse ne nous soit donnée, ce qui est présent sur l'écran de la télé, soudain, commence à perdre sa stabilité. Les ondes se troublent. Les traits d'Éri bavent légèrement, tremblent un peu. Éri se rend compte qu'une modification est apportée à son corps ; elle se tourne, regarde aux alentours. Elle inspecte le plafond, puis le sol, observe ses mains qui ondulent. Elle examine ses contours qui perdent en netteté. Une expression d'incertitude apparaît sur son visage. Qu'est-il sur le point de se passer ? Le grésillement désagréable augmente. On dirait qu'en haut d'une colline lointaine un vent violent s'est mis à souffler. Sur la ligne qui relie les deux mondes, le point de connexion est sauvagement secoué. Par suite, les contours mêmes de l'existence d'Éri semblent à nouveau se perdre. La signification de sa matérialité a tendance à s'éroder.

« Fuis ! » lui lançons-nous à pleine voix. Nous oublions subitement la règle selon laquelle nous devons rester neutres. Bien sûr, notre voix ne l'atteint pas. Mais d'elle-même, elle a senti le danger, elle essaie de s'échapper. Elle se dirige quelque part, à toute allure, peut-être vers la porte.

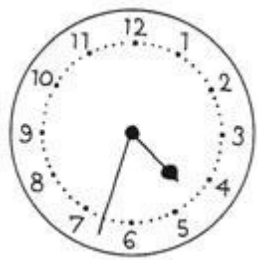
Sa silhouette disparaît du champ de la caméra. L'image perd rapidement sa lisibilité, tangue, se déforme. La lumière du tube cathodique diminue progressivement. Elle se concentre dans un petit carré, semblable à une fenêtre, et, pour finir, s'efface complètement. L'ensemble des données est réduit à néant, le lieu est nettoyé, les significations démontées, le monde déconnecté ; après, ne reste qu'un silence exempt de sensations.

Un autre lieu, une autre horloge. C'est une horloge électrique, ronde, accrochée au mur. Les aiguilles indiquent 4 h 31. C'est la cuisine de chez Shirakawa. L'homme est assis seul à la table, le bouton du haut de sa chemise ouvert, la cravate desserrée ; il mange à la cuillère un yaourt nature. Il ne l'a pas transvasé dans une assiette, il plonge directement la cuillère dans le pot en plastique et la porte à la bouche.

Il regarde une petite télé sur la table. À côté du pot de yaourt, une télécommande. À l'écran, des images des profondeurs marines. Toutes sortes d'êtres aux formes étranges, qui peuplent les fonds sous-marins. Des beaux. Des laids. Certains chassent, d'autres se font chasser. Un mini-sous-marin d'exploration chargé d'outils high-tech. Des projecteurs puissants, un bras articulé précis. C'est une émission sur la nature, intitulée « Les créatures du fond des mers ». Le son est coupé. L'homme porte la cuillère à sa bouche, et suit, inexpressif, les mouvements sur l'écran de la télé. Mais dans sa tête, il songe à autre chose. Il médite sur la corrélation entre logique et action. Est-ce la logique qui engendre l'action ou bien l'inverse ? Son œil regarde-t-il l'écran de la télé ou, en réalité, quelque chose situé bien loin derrière ? Quelque chose distant de un ou deux kilomètres au-delà ?

Il consulte l'horloge murale. Elle indique 4 h 33. La trotteuse tourne sans à-coups sur le cadran. Le monde avance sans à-coups en suivant son cours. La logique et l'action s'enchaînent sans intervalle. Du moins pour le moment.

15



L'ÉCRAN DE LA TÉLÉ PROJETTE TOUJOURS « Les créatures du fond des mers ». Mais ce n'est pas la télévision de Shirakawa. L'écran est beaucoup plus grand. C'est un appareil installé dans une des chambres de l'hôtel Alphaville. Mari et Koorogi regardent sans voir. Chacune est assise sur une chaise. Mari a mis ses lunettes. Son blouson et son sac sont posés par terre. Koorogi suit l'émission « Les créatures du fond des mers » d'un air sérieux. Elle s'en désintéresse bientôt. Prend la télécommande, zappe rapidement ; c'est le matin, il est très tôt et il n'y a aucune émission intéressante. Elle abandonne, éteint.

« Tu as sommeil, hein ? dit Koorogi. Tu devrais t'allonger et dormir. Au moins un peu. Même Mme Kaoru dort dans la salle de pause depuis un moment.

— Non, je n'ai pas encore très sommeil, répond Mari.

— Bon, du thé bien chaud, ça te dit ?

— Si ça ne vous dérange pas.

— Du thé, on en a autant qu'on veut. Alors, hésite pas. »

Koorogi prend la bouilloire d'eau chaude, des sachets de thé, prépare du thé japonais pour deux.

« Vous travaillez jusqu'à quelle heure ?

— Avec Komugi, on travaille de dix heures du soir à dix heures du matin. Quand les clients qui ont dormi sont partis, qu'on a nettoyé, c'est bon. Bien sûr, on se fait des petites siestes au milieu.

— Il y a longtemps que vous travaillez ici ?

— Bientôt un an et demi. Ce genre de boulot, tu le fais jamais très

longtemps. »

Mari observe un silence avant de demander :

« Je peux vous poser une question un peu personnelle ?

— Si tu veux. Il y a peut-être des points sur lesquels j'aurai du mal à te répondre.

— Vous n'allez pas vous vexer ?

— Mais non.

— Vous avez dit que vous aviez abandonné votre vrai nom ?

— Oui. Je l'ai dit.

— Pourquoi ? »

Koorogi retire les sachets de thé, les pose dans un cendrier et présente un bol à Mari.

« Tu sais, si je me sers de mon vrai nom, c'est dangereux. Pour plein de raisons. Pour te dire la vérité, il y a certaines personnes que je fuis. »

Koorogi avale une gorgée de thé.

« Et ça, tu le sais peut-être pas, mais quand on veut échapper vraiment à quelqu'un, c'est plutôt pratique de travailler dans un *love-hotel*. Si je servais des clients dans un hôtel traditionnel, je gagnerais nettement plus, sans compter que je me ferais des pourboires, mais, dans ce boulot, les gens voient ta tête. Il faut leur parler. Alors que dans un *love-hotel*, t'as pas besoin de te montrer. Tu peux travailler discrètement, dans l'ombre. Ça te donne un toit. Et puis, on te dit pas d'apporter ton CV ou d'avoir des références. Pour le nom, quand j'ai dit : "J'ai un peu de mal à donner mon vrai nom", on m'a répondu : "Bon, on dira que tu t'appelles Koorogi." Et c'est passé. Ils ont besoin de monde. C'est pour ça que, dans ce milieu-là, il y a pas mal de gens qu'ont des trucs à se reprocher.

— C'est pour cette raison que vous ne restez pas longtemps au même endroit ?

— Voilà. Quand tu traînes trop quelque part, ta tête, on finit par la reconnaître. Du coup, je change régulièrement de coin. De Hokkaidô à Okinawa, il y a des *love-hotels* partout ; donc, je manquerai jamais de boulot. Mais comme ici, c'est bien et que la patronne est sympa, je me suis attardée.

— Vous êtes en fuite depuis longtemps ?

— Eh ben… Ça va faire trois ans. Oui.

— Et tout ce temps en faisant le même métier ?

— Oui. Un peu partout.

— Et les gens qui vous recherchent, ils sont dangereux ?

— Alors là, oui, tu peux me croire. Mais ne cherche pas à en savoir plus. Moi aussi, j'essaie d'en parler le moins souvent possible. »

Les deux femmes restent un moment silencieuses. Mari boit son thé. Koorogi contemple l'écran mort de la télé.

« Et avant, vous faisiez quoi ? Je veux dire, avant d'être obligée de fuir ?

— Avant, j'étais dans les bureaux. Après le lycée, je suis entrée dans une boîte assez connue, à Ôsaka, qui fait du commerce. De neuf heures à dix-sept

heures, je bossais dans mon petit uniforme. J'avais environ ton âge. C'est à peu près le moment où il y a eu le grand tremblement de terre de Kobé. Après coup, j'ai l'impression que c'est comme un rêve. Puis une occasion s'est présentée. Rien qu'une toute petite occasion. Au début, je pensais que c'était pas grand-chose. Et quand j'ai compris, je pouvais plus m'en sortir. Je pouvais ni avancer ni reculer. Alors, j'ai plaqué mon boulot, j'ai plaqué ma famille. »

Mari regarde Koorogi sans rien dire.

« Excuse-moi, comment tu t'appelles déjà ?

— Mari.

— D'accord. Mari. Le sol où tu te trouves, t'imagines qu'il est solide, mais pour un rien, il peut s'effondrer, te faire dégringoler très bas. Alors, c'est fini. Tu peux plus revenir en arrière. Après, tu dois t'en sortir seule, dans le monde d'en bas. »

Koorogi médite ses paroles, puis fait non de la tête, comme si elle avait des regrets.

« Évidemment, peut-être que j'ai été faible, comme être humain. Quand on est faible, on se laisse entraîner par les événements. J'aurais dû me rendre compte, ouvrir les yeux, tout stopper. Mais j'ai pas pu. J'ai aucun droit à te faire la morale…

— S'ils vous trouvent, qu'est-ce qui se passera ? Je veux dire, si les gens qui vous recherchent vous retrouvent ?

— Qui sait ? fait Koorogi. Je sais pas, et j'ai pas trop envie d'y penser. »

Mari ne dit rien. Koorogi, la télécommande à la main, tripote les boutons. Mais elle n'allume pas la télévision.

« Quand je vais me coucher, après le travail, je me dis toujours : "Ah… ce que j'aimerais… c'est ne plus me réveiller du tout. Qu'on me laisse dormir jusqu'au bout. Comme ça, j'aurai plus rien à penser." Mais je fais un rêve. Toujours le même. On me poursuit. On finit par m'attraper et on m'emmène quelque part. Puis on me met dans une espèce de frigo et on referme la porte. Et là, je me réveille. Mes habits sont trempés tellement j'ai transpiré. Quand je suis éveillée, on me poursuit, et quand je dors, on me poursuit dans mes rêves. J'ai jamais l'esprit en paix. Les seuls moments où je suis tranquille, c'est quand je suis ici, à prendre du thé, ou à parler de choses et d'autres avec la patronne ou avec Komugi. Tu sais, Mari, tu es la première à qui je raconte tout ça. Ça m'était jamais arrivé, ni avec la patronne, ni avec Komugi.

— Que vous fuyez quelque chose ?

— Oui, c'est ça. Enfin, je pense qu'elles s'en doutent un peu. »

Les deux femmes gardent le silence quelques instants.

« Dis, demande Koorogi, mon histoire, tu y crois ?

— Oui, j'y crois.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

— Peut-être que je te raconte n'importe quoi… ? Tu peux pas savoir,

après tout. On se connaît pas.

— Je n'ai pas l'impression que vous soyez du genre à mentir, réplique Mari.

— Ça me fait plaisir que tu me dises ça, répond Koorogi. Tiens, faut que je te montre quelque chose. »

Koorogi relève le bas de sa chemise. Une sorte de sceau est imprimé sur son dos de chaque côté de la colonne vertébrale, de manière symétrique. Trois traits en éventail qui font penser à une patte d'oiseau. On dirait que les marques ont été appliquées au fer rouge. La peau, autour, est racornie. Preuve d'une énorme douleur. Mari regarde. Elle ne peut s'empêcher de grimacer.

« C'est juste une partie de ce qu'on m'a fait, dit Koorogi. On m'a marquée. J'en ai d'autres ailleurs. À des endroits que je peux pas te faire voir. Et je plaisante pas.

— C'est affreux.

— Tu sais, j'avais jamais montré ça à quelqu'un. Mais j'avais envie que tu me croies.

— Je vous crois.

— J'ai eu l'impression qu'à toi je pouvais le révéler. Je sais pas pourquoi… »

Koorogi laisse retomber sa chemise. Puis elle pousse un grand soupir, comme pour changer d'idée.

« Dites, Koorogi…

— Oui ?

— Moi non plus, je n'ai jamais parlé de ça à personne, mais… est-ce que je peux vous raconter ?

— Oui, vas-y.

— J'ai une sœur. Nous sommes deux filles. Elle a deux ans de plus que moi.

— Oui.

— Il y a deux mois environ, elle nous a dit : "À partir de maintenant, je vais dormir pendant un certain temps." C'était pendant le dîner, devant la famille. Personne n'y a fait spécialement attention. Il n'était que sept heures du soir, mais comme elle avait un sommeil très irrégulier, ce n'était pas particulièrement étonnant. On lui a dit : "Bonne nuit." Ma sœur n'a presque pas touché à son repas. Elle est allée dans sa chambre et elle s'est couchée. Depuis, elle dort tout le temps.

— *Tout le temps ?*

— Oui », répond Mari.

Koorogi fronce les sourcils. « Elle ne se lève pas du tout ?

— Il semble que, de temps en temps, elle se lève, fait Mari. Quand on laisse un repas sur son bureau, son contenu diminue. Elle va aux toilettes. Quelquefois, pas souvent, elle prend une douche, elle se change aussi. Elle se lève et elle accomplit le minimum pour se maintenir en vie, en fonction de ses besoins. Mais *vraiment* le minimum. Ni moi ni ma famille nous n'avons vu

ma sœur debout. Quand je vais dans sa chambre, elle est toujours dans son lit, elle dort. Elle ne fait pas semblant. Elle dort vraiment. On ne l'entend pas respirer. Elle ne bouge pas. Comme si elle était morte. On a beau hurler ou la secouer, elle ne se réveille pas.

— Et… un docteur l'a examinée ?

— Notre médecin vient de temps en temps constater son état. Ce sont des visites à domicile, et il ne peut pas faire d'examens approfondis. Mais, sur le plan médical, ma sœur n'a pas de problème spécial. Sa température est normale. Sa tension et son pouls plutôt bas, mais rien de problématique. Elle bénéficie d'assez de nutriments, donc le goutte-à-goutte est inutile. C'est juste qu'elle dort profondément. Bien sûr, si c'était un coma, ce serait très grave, mais comme elle se réveille et qu'elle fait ses besoins toute seule, elle n'a pas besoin d'être soignée. On a vu aussi un psychiatre. Mais il ne connaît pas de précédents à de tels symptômes. Il nous a dit : "Si elle a déclaré que, à partir de demain, elle dormirait, et qu'en effet elle dort, que son esprit réclame autant de sommeil, eh bien, il n'y a qu'à la laisser dormir." Pour qu'il la soigne, il faudrait qu'elle se réveille, et qu'elle le voie en personne. Alors, on la laisse dormir.

— Vous n'avez jamais fait d'examens sérieux à l'hôpital ?

— Mes parents veulent voir les choses de manière optimiste. Ils disent que ma sœur dormira le temps qu'elle voudra. Un jour, elle se réveillera comme si rien ne s'était passé, et tout redeviendra comme avant. Ils s'accrochent à cette possibilité. Moi, je ne peux pas le supporter. En tout cas, ça m'arrive de ne plus pouvoir. Penser que je vis sous le même toit que ma sœur qui dort depuis deux mois sans qu'on en sache la raison.

— Du coup, tu sors, et tu traînes en ville la nuit ?

— Je n'arrive pas à dormir. Quand j'essaie, je vois l'image de ma sœur qui continue à dormir dans la chambre à côté ; lorsque ça devient trop dur, je ne peux plus rester chez moi.

— Deux mois… C'est long. »

Mari approuve de la tête en silence.

Koorogi reprend : « Tu vois, je ne connais pas les détails, mais j'imagine que ta sœur doit porter en elle un gros souci. Du genre… qu'on n'arrive pas à résoudre seule. Alors, elle se couche pour dormir. Elle veut quitter ce monde de chair. Je comprends ce sentiment. Ça me touche, comme si c'était moi.

— Vous avez des frères ou des sœurs ?

— Oui. Deux petits frères.

— Vous êtes proches ?

— On l'était, dit Koorogi. Maintenant, j'en sais trop rien, ça fait longtemps qu'on s'est pas vus.

— Dans mon cas, pour parler sincèrement, je ne connais pas bien ma sœur. Quel genre de vie elle avait ? À quoi elle pensait ? Qui elle voyait ?… Je ne sais même pas si elle avait des soucis. Ça paraît froid de dire les choses comme ça, mais même en vivant sous le même toit, ma sœur était occupée de

son côté et moi du mien. On n'a jamais eu l'occasion de se parler à cœur ouvert. Ça ne veut pas dire qu'on ne s'entende pas bien. Depuis qu'on est grandes, on ne s'est jamais disputées. Simplement, pendant longtemps, on a mené des vies différentes… »

Mari regarde l'écran mort de la télé.

Koorogi demande : « Elle est comment, ta sœur ? Tu veux bien me dire rapidement ce que tu sais d'elle, même des trucs superficiels, si tu ne sais rien de personnel ?

— Elle est étudiante. Dans une université privée chrétienne, où vont les filles de riches. Elle a vingt et un ans. A priori, elle étudie les sciences sociales, mais je pense qu'elle n'y porte aucun intérêt. Elle est dans une université correcte uniquement parce qu'il le faut, et elle s'en sort plutôt habilement. De temps en temps, contre de l'argent de poche, je lui fais ses devoirs. Le reste du temps, elle est mannequin pour des revues, ou bien elle passe à la télé.

— À la télé ? Quel genre d'émission ?

— Oh, des petits trucs. Par exemple, elle a présenté en souriant les cadeaux, dans une émission de jeux. Mais le programme s'est arrêté, on ne la voit plus. Et aussi, elle a fait plusieurs petites pubs. Des trucs pour des déménagements, ce genre-là.

— Elle doit être jolie ?

— Tout le monde le dit. Elle ne me ressemble pas du tout.

— Si je pouvais, j'aimerais bien, même une fois, renaître en jolie fille comme elle… », fait Koorogi en poussant un petit soupir.

Mari semble hésiter un peu, puis dit comme en confidence : « Vous savez, c'est bizarre, mais, quand elle dort, ma sœur est vraiment très belle. Peut-être plus que quand elle est éveillée. Comme si elle était transparente. Même moi, ça me frappe.

— Comme la Belle au bois dormant ?

— Oui.

— Qui se réveille grâce au baiser de quelqu'un, continue Koorogi.

— Quand ça marche », fait Mari.

Toutes deux restent silencieuses un instant. Koorogi a toujours la télécommande dans la main, elle continue à la tripoter machinalement. On entend au loin la sirène d'une ambulance.

« Dis-moi, Mari, est-ce que tu crois à des trucs du genre *Rin-né* [1] ? »

Mari secoue la tête. « Non, je pense que je n'y crois pas.

— Tu ne crois pas qu'il existe une autre vie ?

— Je n'ai jamais vraiment réfléchi à ce genre de chose. Mais j'ai l'impression qu'il n'y a aucune raison de penser qu'il existe une autre vie.

— Alors, quand on meurt, après, il n'y a que le vide ?

— À la base, c'est ce que je pense, répond Mari.

— Moi, je crois qu'il doit y avoir quelque chose comme le *Rin-né*. Je veux dire, sinon, ça fait très peur. Parce que je ne peux pas comprendre ce que

c'est que le vide. Je ne peux pas le comprendre, ni même l'imaginer.

— Le vide, ça veut dire qu'il n'y a rien dans l'absolu. Donc, je pense qu'il n'y a rien à comprendre ni à imaginer.

— Mais si, par hasard, c'est un vide qui a besoin de compréhension ou d'imagination, hein, Mari, qu'est-ce que tu fais, alors ? Même toi, t'as jamais été morte. Peut-être que c'est des choses qu'on comprend seulement quand on est vraiment mort…

— Ça, c'est sûr, mais…

— Quand je me mets à penser à des trucs comme ça, je suis super-angoissée, poursuit Koorogi. Rien que d'y penser, j'ai du mal à respirer, j'ai plus aucune force. Alors, c'est toujours plus facile de croire au *Rin-né.* Aucune importance la créature affreuse dans laquelle on va renaître ; au moins, on peut se représenter concrètement ce que ce sera. S'imaginer en cheval ou en escargot. Et même si la prochaine vie n'est pas bonne, on peut parier sur le tirage suivant.

— Pour moi, répond Mari, j'ai l'impression qu'il est plus naturel qu'il n'y ait rien après la mort.

— Mais ça, ça doit être parce que tu es forte mentalement.

— Moi ? »

Koorogi approuve d'un mouvement de la tête.

« Je te vois comme quelqu'un qui est sûre de ce qu'elle est. »

Mari fait non de la tête. « Non, je ne suis pas aussi d'aplomb. Quand j'étais petite, je n'avais pas confiance en moi, j'étais peureuse et souvent brimée à l'école. La cible type. Et de ce que j'ai ressenti à ce moment-là, il m'en reste encore pas mal. J'en rêve beaucoup aussi.

— Mais, avec le temps, tu as fait des efforts pour vaincre ce genre de problème ? Ces mauvais souvenirs…

— Petit à petit », répond Mari. Et elle reprend : « Petit à petit, c'est mon style. Je suis une besogneuse.

— Tu travailles à ton rythme, dans ton coin. Un peu comme le forgeron du village[2], celui de la chanson, tu vois, non ?

— Oui.

— Tu sais, je trouve que c'est super d'en être capable.

— D'être besogneuse ?

— De *savoir* faire des efforts.

— Même si je n'ai pas d'autres atouts ? »

Koorogi lui sourit sans répondre. Mari médite un instant les paroles de Koorogi. Puis : « Je pense que j'ai pris mon temps pour construire mon monde petit à petit. Et ça me rassure quand je m'y retrouve seule. Mais le fait même que je sois obligée de construire un monde de ce genre, cela signifie que je suis un être humain faible, fragile. Et ce monde, vu de l'extérieur, il est minuscule. Un peu comme une maison en carton qui s'envole au premier vent un peu fort.

— Tu as un amoureux ? » demande Koorogi.

Mari fait un petit non de la tête.

« Et si ça se trouve, reprend Koorogi, tu es encore vierge. »

Mari rougit, hoche faiblement la tête.

« Oui.

— Ça va. T'as pas à avoir honte.

— Non.

— Ça veut dire, interroge Koorogi, que tu n'as pas rencontré quelqu'un que tu aimes ?

— J'ai eu un copain mais…

— Tu es allée jusqu'à un certain point. Mais tu l'aimais pas assez pour aller jusqu'au bout ?

— Oui, fait Mari. J'étais curieuse aussi, bien sûr, mais je n'arrivais pas à me mettre dans l'état d'esprit. Enfin, je ne sais pas…

— Allez, c'est pas grave. Il n'y a aucune raison de se forcer à le faire si t'en as pas envie. Moi, j'ai connu plein d'hommes, mais honnêtement, c'est parce qu'au final j'avais peur. J'avais la trouille de pas être dans les bras de quelqu'un, ou alors la trouille de dire clairement "non" quand on me désirait. C'est tout. Mais il n'y a rien de bon à faire l'amour comme ça. Petit à petit, ça m'a bousillé… le sens même de vivre. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je pense.

— À mon avis, quand tu trouveras quelqu'un de bien, t'auras nettement plus confiance en toi qu'aujourd'hui. Fais pas les choses à moitié, je te le dis. Dans la vie, tu vois, il y a des choses qu'on ne peut faire qu'à deux, et d'autres qu'on ne fait que seul. Ce qui est important, c'est de bien réussir la combinaison. »

Mari approuve de la tête.

Koorogi se gratte le lobe de l'oreille avec le petit doigt. « Dans mon cas, malheureusement, c'est trop tard.

— Dites, Koorogi, fait Mari d'une voix plus ferme.

— Quoi ?

— Ce serait bien que vous leur échappiez.

— Des fois, j'ai l'impression que je fais la course avec mon ombre. T'as beau aller à la vitesse que tu veux, t'arriveras jamais à t'échapper. On n'échappe pas à son ombre.

« Peut-être qu'en fait, ce n'est pas ça… », commence Mari. Elle hésite un peu et ajoute : « Peut-être qu'il ne s'agit pas de votre ombre. Ou que c'est quelque chose de complètement différent. »

Koorogi réfléchit puis acquiesce.

« C'est vrai. Il faut que je me bouge, et que j'y arrive. »

Koorogi regarde sa montre, s'étire longuement et se lève.

« Bon. Faut que j'aille travailler. Repose-toi un peu ici, et quand il fera jour, rentre vite chez toi. D'accord ?

— Oui.

— Pour ta sœur, je crois que ça va bien se passer. Enfin, c'est mon

impression.

— Merci, dit Mari.

— Tu sais, Mari, visiblement, ça va pas fort entre ta sœur et toi en ce moment, mais je sens que ça n'a pas toujours été le cas. Souviens-toi des moments où vous étiez vraiment proches, en phase. Peut-être que ça t'est pas possible dans l'immédiat, mais avec des efforts, tu arriveras à t'en souvenir. Les relations avec la famille, c'est sur le long terme, alors il y a bien eu un moment comme ça.

— D'accord, fait Mari.

— Moi, je pense souvent au passé. Surtout depuis que je suis en fuite à travers le Japon. Et quand je mets toutes mes forces à essayer de me souvenir, pas mal de choses reviennent. J'arrive à faire surgir des souvenirs que j'avais oubliés depuis longtemps. C'est drôle, franchement, hein, la mémoire ? C'est quelque chose de bizarre. C'est comme si tu entassais dans un tiroir un tas de trucs inutiles. Alors que les choses importantes, tu les oublies au fur et à mesure. »

Koorogi reste là, la télécommande à la main. Elle poursuit : « Moi, je crois que l'être humain, son carburant dans la vie, c'est la mémoire. Et cette mémoire qu'elle garde des choses importantes de la réalité ou non, c'est pareil, puisqu'elle sert juste à maintenir les fonctions vitales. C'est que du carburant, voilà. Que ce soit des pubs dans des journaux, des livres de philo, des magazines de cul, ou une grosse liasse de billets de 10 000 yens, quand tu mets tout ça au feu, c'est que du papier. Le feu, il brûle pas en pensant : "Oh, ça, c'est du Kant !" Ou : "Tiens, c'est l'édition du soir du *Yomiuri* !" Ou encore : "Celle-là, elle a de beaux nichons !" Pour le feu, c'est que des bouts de papier. Là, pareil : les souvenirs importants, ceux qui le sont moins, ou ceux qui n'ont aucun intérêt, ils deviennent tous, sans distinction, du carburant. »

Koorogi s'approuve elle-même de la tête. Elle poursuit : « Et tu sais, si je ne possédais pas ce carburant, si je n'avais pas ce tiroir à souvenirs, je me serais cassée en deux comme une brindille depuis longtemps. Je crois bien que je serais morte, toute recroquevillée dans un endroit pourri. J'arrive à survivre malgré cette vie de cauchemar, parce que je peux ressortir des souvenirs, importants ou pas, selon les besoins du moment. Même quand je me dis : "J'en peux plus", je parviens à surmonter cet état. »

Mari est restée assise sur sa chaise, elle regarde le visage de Koorogi.

« C'est pour ça : je veux que tu te tortures bien la tête. Que tu te souviennes de tas de choses. À propos de ta sœur. Et ça deviendra un carburant précieux. Pour toi. Et même pour ta sœur. »

Mari regarde toujours Koorogi sans rien dire. Celle-ci jette un nouveau coup d'œil sur sa montre.

« Faut que j'y aille.

— Merci… Pour tout », dit Mari.

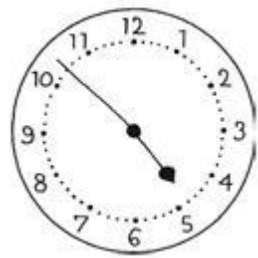
Koorogi fait un geste de la main et sort.

Une fois seule, Mari observe tout ce qui se trouve dans la pièce. C'est une petite chambre de *love-hotel*. Pas de fenêtre. Même si l'on relève les stores vénitiens, on ne verra qu'un renfoncement dans le mur. Seul le lit est démesurément grand. À la tête du lit, toutes sortes de boutons dont Mari ignore l'usage, qui lui font penser à un cockpit d'avion. Dans le distributeur automatique, un vibromasseur aux formes évocatrices, des sous-vêtements colorés, au look délirant. Ces objets ne lui sont pas familiers, mais elle ne se sent pas pour autant agressée. Restée seule dans cette chambre étonnante, Mari éprouve pourtant le sentiment d'être protégée. Elle prend conscience qu'elle n'a pas ressenti cet apaisement depuis très longtemps. Elle s'enfonce dans sa chaise, ferme les yeux. Elle entre dans le sommeil. Un sommeil bref mais profond. Ce qu'elle recherchait depuis si longtemps.

1- Le cycle des renaissances. *(N.d.T.)*

2- « Le Forgeron du village » : chanson édifiante au programme des écoles primaires dans les années 50 et 60. Toujours vaillant, ce forgeron accomplit sa tâche sans relâche. *(N.d.T.)*

16



UN LOCAL EN SOUS-SOL, UNE SORTE DE CAVE, que le groupe utilise pour ses répétitions de nuit. Pas de fenêtres. Le plafond est haut, la tuyauterie apparente. L'aération quasi inexistante ; il est donc interdit de fumer. Comme la nuit approche de son terme, la répétition proprement dite est achevée ; à présent, les musiciens improvisent librement. Au total, dix personnes se trouvent dans la pièce. Deux filles ; l'une joue du piano, l'autre se repose un instant, son saxophone soprano à la main. Les autres sont des garçons.

Accompagné par un trio en fond, synthétiseur, guitare basse et percussions, Takahashi joue un solo sur son long trombone : « Sonnymoon For Two », de Sonny Rollins. Un blues au tempo modéré. Son interprétation est plutôt réussie. Il fait apprécier la musique grâce à son phrasé, sa manière de raconter une histoire. Davantage qu'avec sa technique. Peut-être est-ce sa personnalité qui s'offre là. Les yeux fermés, il est plongé dans sa musique. Soutenu par des backgrounds spontanés de ténor, d'alto ou de trompette, qui jouent un riff sommaire. Les autres écoutent, boivent un café, examinent leur partition, nettoient leurs instruments. Entre deux solos, ils encouragent les musiciens.

La réverbération est forte sur les murs nus, la batterie se contente presque toujours d'utiliser les balais. Sur la table bricolée avec une planche soutenue par des sièges métalliques, des boîtes de pizzas à emporter. Une thermos de café, des gobelets en papier éparpillés un peu partout. Et aussi des partitions, un petit magnétophone, des anches de saxophones. Bien sûr, il n'y a pas de chauffage, et tous jouent en blouson ou en manteau. Parmi ceux qui

ne jouent pas, certains ont même des gants et une écharpe autour du cou. Présentant ainsi une vision assez étrange. Le long solo de Takahashi s'achève. La basse se lance dans un chorus, puis les quatre cuivres reprennent le thème.

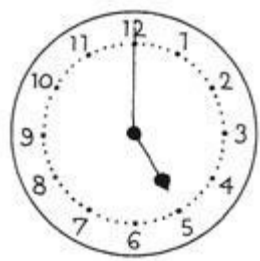
À la fin du morceau, les musiciens s'accordent dix minutes de pause. Sans doute fatigués par la longue répétition, ils se montrent plus silencieux que d'habitude. Chacun se prépare pour le morceau suivant ; certains s'étirent, d'autres grignotent des biscuits, d'autres encore vont fumer une cigarette dehors. Seule la fille aux cheveux longs reste au piano et en profite pour s'entraîner à des enchaînements. Takahashi, assis sur une chaise métallique, rassemble ses partitions, démonte son trombone, le vide de la salive accumulée, et le range dans l'étui après l'avoir essuyé. Il n'a visiblement pas l'intention de prendre part à la suite.

Le bassiste, un garçon de haute taille, s'approche et lui tape sur l'épaule. « Ton solo, il était bon. Il venait des tripes.

— Merci, dit Takahashi.

— Tu t'arrêtes pour cette nuit ? lui demande le trompettiste aux cheveux longs.

— Oui. J'ai un truc à faire, répond Takahashi. Désolé, mais le ménage, ce sera sans moi. »



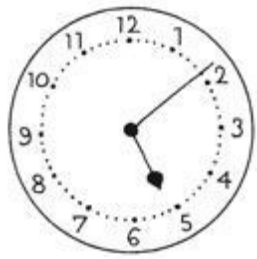
LA CUISINE, CHEZ SHIRAKAWA. Jingle. Début des news de cinq heures à la NHK. Le journaliste lit les nouvelles d'une voix étudiée, face à la caméra-télé. Shirakawa est assis à la table, il regarde la télé, dont le son est très faible. À peine audible. Sa cravate est posée sur le dossier de la chaise, ses manches relevées jusqu'aux coudes. Le pot de yaourt est vide. Shirakawa n'a pas spécialement envie de regarder le journal. Aucun reportage ne l'intéresse particulièrement. Il le savait déjà. Il a juste du mal à dormir.

Au-dessus de la table, il ouvre et ferme lentement la main droite. Ce qu'il y a là, ce n'est pas seulement une douleur, mais une douleur chargée de son souvenir. Il sort du réfrigérateur une bouteille de Perrier, qu'il pose sur le dessus de sa main pour la refroidir. Puis dévisse le bouchon, verse l'eau dans un verre, boit. Il ôte ses lunettes et se masse méticuleusement le tour des yeux. Mais le sommeil ne vient pas. Son corps accuse une fatigue certaine ; pourtant, dans sa tête, quelque chose l'empêche de dormir. Quelque chose bloque. Qu'il ne parvient pas à surmonter. Il abandonne, remet ses lunettes, regarde l'écran. Problèmes de dumping à l'exportation de minerai de fer.

Mesures gouvernementales en vue de pallier les conséquences néfastes de la hausse brutale du yen. Suicide d'une mère qui a entraîné dans la mort ses deux bébés. Elle a aspergé d'essence la voiture et y a mis le feu. Images de la voiture carbonisée. Il y a encore de la fumée. La bataille commerciale de Noël va bientôt commencer.

La nuit est près de s'achever, mais celle de Shirakawa ne se finira probablement pas aussi facilement. Très bientôt, sa famille va se lever. Lui veut s'endormir avant à tout prix.

UNE CHAMBRE DE L'HÔTEL ALPHAVILLE. Enfoncée dans sa chaise, Mari fait un somme. Sur la table basse en verre sont posés ses deux pieds, en socquettes blanches. Son visage dans le sommeil, apaisé. Le gros livre lu jusqu'à la moitié est retourné sur la table. Les lumières au plafond sont restées allumées, mais Mari ne semble pas gênée. La télé est éteinte et garde le silence. Le lit soigneusement fait. Pas un bruit, à part le ronronnement lancinant de la climatisation au plafond.



LA CHAMBRE D'ÉRI ASSAÏ.

Éri Assaï, depuis on ne sait quand, est *de ce côté*. Elle est revenue dans sa chambre, dans son lit, et elle dort. Son visage tourné vers le plafond, elle ne bouge pas. On ne perçoit même pas sa respiration. La situation est la même que lorsque notre œil s'est introduit ici pour la première fois. Silence pesant, sommeil d'une intensité effrayante. Sa méditation affleure, semblable à un miroir que nulle vague ne trouble. Éri flotte là, couchée sur le dos. Rien ne semble avoir été dérangé dans la chambre. La télévision est froide, éteinte, elle est redevenue la face cachée de la lune. Éri a-t-elle réussi à s'échapper de cette pièce mystérieuse ? La porte s'est-elle ouverte ?

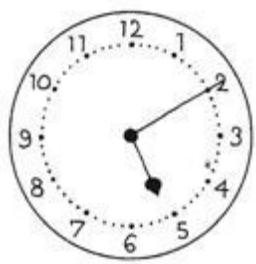
Personne ne répond à ces questions. Ces points d'interrogation resteront

évanescents, aspirés sans pitié par le silence, en même temps que la toute dernière pénombre de la nuit. La seule réalité tangible, c'est qu'Éri est revenue dans son lit, dans sa chambre. Pour autant que notre regard soit en mesure de le percevoir, elle a pu revenir de ce côté, saine et sauve, sans que les contours de son visage en aient été altérés. Certainement que, au dernier moment, elle a réussi à fuir par la porte. À moins qu'elle ait découvert une autre issue.

En tout état de cause, la succession d'événements étranges qui s'est produite durant la nuit dans cette chambre semble maintenant complètement achevée. Une révolution a trouvé sa fin. Les dysfonctionnements ont tous été rectifiés, le désarroi bâché ; les choses semblent être retournées à leur état initial. Autour de nous, causes et conséquences se donnent la main, totalité et éléments distincts se tiennent en équilibre. Finalement, l'ensemble de ces événements est advenu dans un lieu pareil à une profonde crevasse, inaccessible. Juste entre la nuit et les instants où le ciel blanchit, ces lieux-là ouvrent discrètement une entrée secrète. Ce sont des lieux où n'a cours aucune de nos lois fondamentales. Personne ne peut prévoir où et quand ces abîmes avaleront des hommes, où et quand ils les recracheront.

Éri, à présent, dort normalement dans son lit ; aucun doute là-dessus. Ses cheveux noirs, élégamment déployés en éventail, dessinent sur l'oreiller un sens muet. Se pressent l'approche du matin. La part la plus épaisse de l'obscurité nocturne s'en est allée depuis longtemps.

Vraiment ?



DANS LE MAGASIN 7-ELEVEN. Takahashi, son étui à trombone sur l'épaule, choisit de la nourriture d'un œil sérieux. C'est ce qu'il mangera au réveil, une fois qu'il sera rentré chez lui et qu'il aura fait un somme. Le magasin est désert. Le haut-parleur du plafond diffuse « Bakudan Juice » de Suga Shikao. Takahashi prend un sandwich thon-salade sous emballage plastique, puis soulève un pack de lait et compare les dates. Dans sa vie, le lait est un aliment qui revêt une grande importance. Il ne veut rien négliger.

Juste à ce moment-là, le téléphone portable au rayon des fromages se met à sonner. C'est celui que Shirakawa a déposé peu de temps auparavant. Takahashi fait une grimace et regarde l'appareil d'un air étonné. Qui a bien pu oublier un téléphone dans un endroit pareil ? Il jette un coup d'œil vers la caisse mais ne voit pas l'employé. Takahashi se résout à prendre le petit

téléphone argenté.

« Allô, fait-il.

— Tu ne pourras pas t'échapper, déclare d'emblée une voix d'homme. Tu ne pourras pas t'échapper. Aussi loin que tu ailles, on t'attrapera. »

La façon de parler est uniforme, comme si la voix lisait un texte. On n'entend aucune émotion. Bien entendu, Takahashi ne comprend strictement rien à ce que dit son interlocuteur.

« Eh… attends un peu… », fait-il en élevant la voix.

Mais on dirait que ses paroles ne parviennent pas aux oreilles de son correspondant. L'homme poursuit son monologue, d'une voix plate, comme lorsqu'on laisse un message sur un répondeur.

« Nous, on te donnera une petite tape dans le dos. On connaît ton visage.

— Mais… »

L'homme reprend : « Si quelque part, un jour, quelqu'un te donne une tape dans le dos, ce sera nous. »

Ne sachant que dire, Takahashi garde le silence. D'être longtemps resté dans les rayons réfrigérés, le téléphone lui paraît exagérément froid dans la main.

« Toi, tu oublieras peut-être. Mais nous, on n'oublie pas.

— Enfin, je ne comprends pas. Je te dis que tu te trompes de personne, fait Takahashi.

— Tu ne pourras pas t'échapper. »

La communication est coupée. La ligne meurt. Le dernier message est abandonné sur une rive déserte, là où meurent les vagues. Takahashi regarde le portable. Qui sont les « nous » auxquels l'homme a fait allusion, il n'en a aucune idée, tout comme il ignore qui devait recevoir cet appel. La voix de cet homme lui laisse dans l'oreille (celle au lobe déformé) un écho mauvais, semblable à la résonance d'une malédiction absurde. Il lui reste dans la main une sensation désagréable, comme après avoir saisi un reptile. Takahashi imagine que, pour une raison quelconque, quelqu'un est poursuivi par plusieurs individus. Et d'après la façon de parler de son interlocuteur, ce quelqu'un ne pourra sans doute pas s'échapper. Un jour, quelque part, à un moment où il n'y pensera pas, on lui donnera une tape dans le dos. Et après, que se passera-t-il ?

« Quoi qu'il en soit, ça ne me regarde pas », se répète Takahashi. C'est sans doute un de ces actes sanglants et violents qui se produisent au versant obscur de la ville, ignoré de tous. Ce sont des événements qui appartiennent à un autre monde, qui transitent par d'autres réseaux. Lui, il n'est qu'un passant. Il a juste pris un téléphone dans le rayon d'un *combini*, pour rendre service. Il pensait que quelqu'un avait oublié son portable et qu'il appelait pour savoir où il se trouvait.

Takahashi replie le téléphone et le repose à la même place. À côté des boîtes de camembert en portions. Mieux vaut ne pas être davantage impliqué dans cette affaire, mieux vaut s'éloigner de là le plus vite possible. Il faut

mettre de la distance entre soi et ce réseau dangereux. Takahashi se dirige vers la caisse d'un pas pressé, sort une poignée de pièces de sa poche, règle son sandwich et le lait.

TAKAHASHI ASSIS SEUL SUR UN BANC DANS UN SQUARE. Le petit square de tout à l'heure, où il y avait les chats. Personne d'autre que lui. Les deux balançoires, l'une à côté de l'autre, les feuilles mortes qui recouvrent le sol. La lune flottant dans le ciel. Il sort son propre téléphone de la poche de son trois-quarts, compose un numéro.

La chambre de l'hôtel Alphaville, où se trouve Mari. Le téléphone sonne. Elle se réveille à la quatrième ou à la cinquième sonnerie. Fait une grimace, regarde sa montre. Elle se lève de sa chaise et décroche.

« Allô, dit-elle d'une voix incertaine.

— Allô, c'est moi, tu dormais ?

— Un peu. » Elle met la main devant le combiné, toussote. Puis reprend : « Mais ça va. J'étais juste assoupie sur une chaise.

— Ça te dit de prendre un petit déjeuner ? Au restau qui fait les super-omelettes dont je t'ai parlé tout à l'heure ? Je pense même qu'ils ont d'autres bons trucs.

— Tu as fini ta répétition ? » demande Mari. Mais elle a l'impression que cette voix ne sonne pas tout à fait comme la sienne. Je suis moi et je ne suis pas moi.

« J'ai fini. Et j'ai très faim. Et toi ?

— Sincèrement, pas très. Je voudrais surtout rentrer chez moi.

— D'accord. De toute façon, j'aimerais t'accompagner à la gare. Les premiers trains ne vont pas tarder, je pense.

— La gare n'est pas très loin d'ici, fait Mari, je peux y aller seule.

— J'aimerais bien parler encore un peu avec toi, dit Takahashi, on discutera sur le chemin de la gare. Si ça ne t'ennuie pas.

— Ça ne m'ennuie pas.

— Je viens te chercher dans dix minutes. D'accord ?

— Oui », conclut Mari.

Takahashi coupe la communication, replie de son téléphone et le range dans sa poche. Il se lève du banc, s'étire longuement, regarde le ciel encore sombre où flotte la même lune depuis trois jours. Il lui paraît étonnant qu'une

masse aussi grande flotte ainsi dans le ciel, vue depuis une ville, juste avant l'aube, gracieusement offerte.

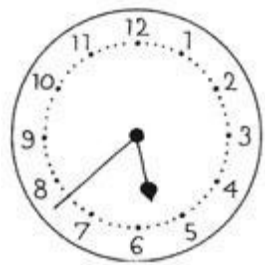
« Tu ne pourras pas t'échapper », prononce à voix haute Takahashi en contemplant le croissant de lune.

L'écho de ces mots mystérieux subsiste en lui comme une sorte de métaphore. *Tu ne pourras pas t'échapper*. Tu oublieras peut-être, mais nous, on n'oublie pas, a dit l'homme au téléphone. À force de penser à ces paroles, Takahashi finit par se dire que le message n'était pas adressé à quelqu'un d'autre, qu'il lui était directement destiné. Que tout cela n'est pas arrivé par hasard. Que ce téléphone portable, tapi dans un rayon de *combini,* attendait le passage de Takahashi. *Nous*, songe-t-il. *Nous*, c'est qui ? Et qu'est-ce qu'ils n'oublieront pas ?

Il met son étui et son *toto-bag* à l'épaule, et avance d'un pas tranquille vers l'hôtel Alphaville. En marchant, il touche la barbe de sa joue. La dernière obscurité de la nuit enveloppe la ville d'une fine pellicule. Les camions-poubelles font leur apparition dans les rues. À peu près au même moment, tous ceux qui ont passé la nuit quelque part en ville marchent en direction de la gare, comme un banc de poissons remontant le courant. D'un bloc, ils se dirigent vers les premiers trains. Ceux qui ont terminé leur travail de nuit ; des jeunes fatigués de leur nuit de fête ——— leur statut, leur qualification diffèrent, mais tous, quoi qu'il en soit, sont peu bavards. Même le jeune couple collé devant le distributeur de boissons n'a plus rien à se dire. Sans un mot, le garçon et la fille partagent juste le reste de chaleur de leurs corps.

Un nouveau jour est sur le point d'arriver mais l'ancien porte encore sa lourde traîne. Comme l'eau de la mer et l'eau de la rivière affrontent leurs élans à l'embouchure, le nouveau temps et l'ancien temps luttent et se mélangent. Takahashi, lui non plus, ne parvient pas à déterminer clairement de quel côté du monde se situe son centre de gravité.

17



MARI ET TAKAHASHI MARCHENT DANS LA RUE CÔTE À CÔTE. Mari porte son sac en bandoulière. Elle est coiffée de sa casquette des Red Sox. Elle n'a pas ses lunettes.

« Ça va, tu n'as pas sommeil ? » demande Takahashi.

Mari fait non de la tête. « J'ai dormi un peu tout à l'heure. »

Takahashi reprend : « Une fois, après une nuit blanche de répète, j'ai pris la ligne Chuo à Shinjuku pour rentrer chez moi, et je me suis réveillé dans le département de Yamanashi. En montagne. C'est pas que j'en sois fier, mais je peux m'endormir n'importe où. »

Mari garde le silence, comme si elle pensait à autre chose.

« Au fait, continue Takahashi, à propos de ce qu'on disait tout à l'heure sur Éri, tu sais, si tu n'as pas envie d'en parler, t'es pas obligée. Moi, je pose juste des questions comme ça.

— Oui.

— Ta sœur dort tout le temps. Elle n'essaie pas de se réveiller. C'est ce que tu as dit. D'accord ?

— Oui.

— J'ignore les raisons, mais tu me dis qu'elle est dans une sorte de coma, qu'elle n'est pas consciente. »

Mari, mal à l'aise, répond : « Ce n'est pas vraiment ça. Pour le moment, je pense qu'il n'y a rien qui mette sa vie en danger. Simplement… elle dort.

— Simplement, elle dort ? répète Takahashi.

— Oui. Mais… », commence Mari. Elle pousse un soupir. « Excuse-moi, je ne peux pas encore en parler librement.

— C'est pas grave, si tu n'y arrives pas. Rien ne t'y oblige.

— Je suis fatiguée. Les choses ne sont pas claires dans ma tête. En plus, j'ai l'impression que ma voix n'est pas ma voix.

— Ce sera pour *une autre fois*. Un autre jour. Laissons ça de côté.

— Oui », dit Mari, d'un ton plus rassuré.

Takahashi et Mari restent silencieux durant quelques instants. Ils continuent à marcher en direction de la gare. Takahashi sifflote.

« Je me demande à quelle heure le jour se lève », fait Mari.

Takahashi regarde sa montre. « À cette saison, je dirais, vers six heures quarante. C'est la saison où les nuits sont les plus longues. Donc, il va faire encore sombre un moment.

— L'obscurité est assez fatigante, dit Mari.

— C'est l'heure où, normalement, tout le monde devrait dormir, fait Takahashi. C'est tout récent que les gens sortent la nuit. Autrefois, quand le soleil se couchait, les hommes se terraient dans leurs grottes, ils se mettaient à l'abri. Notre horloge interne est toujours programmée pour qu'on dorme quand le soleil se couche.

— J'ai l'impression que beaucoup de temps a passé depuis que le soleil s'est couché hier soir.

— Sans doute qu'il s'est réellement passé beaucoup de temps. »

Un gros camion est garé devant un drugstore ; le chauffeur décharge des marchandises et les pousse derrière, sous le rideau métallique entrouvert. Mari et Takahashi passent à côté.

« Est-ce que je pourrai te revoir bientôt ? demande Takahashi.

— Pourquoi ?

— Pourquoi, répète-t-il. Parce que j'ai envie de te voir et de te parler. De préférence à une heure un peu plus normale.

— Il s'agirait d'une sorte de rendez-vous ?

— On peut appeler ça comme ça.

— Mais de quoi comptes-tu parler ? »

Takahashi réfléchit un peu. « De quoi pourrait-on parler tous les deux… c'est ce que tu veux savoir ?

— Je veux dire, en dehors des histoires d'Éri ?

— Je ne sais pas. Tu me demandes soudain de trouver un sujet de conversation. Je n'ai pas d'exemple. Pour le moment. Mais si on se retrouve ensemble, j'ai l'impression qu'on aura plein de choses à se dire.

— Il n'y a rien d'intéressant dont on puisse discuter avec moi.

— Quelqu'un t'a dit ça ? Que ce n'était pas très intéressant de parler avec toi ? »

Mari fait non de la tête. « Pas spécialement.

— Dans ce cas, ne t'en fais pas.

— Il est arrivé qu'on me dise que j'étais un peu sombre », avoue Mari.

Takahashi change son étui d'épaule. Puis il répond : « Tu sais, nos vies ne sont pas découpées simplement en "sombre" et "lumineux". Il y a une zone

intermédiaire qui s'appelle "clair-obscur". La saine intelligence consiste à en distinguer les nuances, à les comprendre. Et, pour acquérir cette saine intelligence, il faut pas mal de temps et d'efforts. Je pense que tu n'as pas une personnalité particulièrement sombre. »

Mari médite les paroles de Takahashi.

« Mais je suis peureuse.

— Non, c'est faux. Une fille peureuse ne passe pas seule la nuit en ville comme ça. Tu étais venue chercher quelque chose ici. C'est ça ?

— *Ici* ? répète Mari.

— Je veux dire, dans un endroit inhabituel, sur un territoire qui n'est pas le tien.

— Et j'ai trouvé quelque chose ? Ici ? »

Takahashi sourit, la regarde.

« En tout cas, je voudrais te revoir, te parler. C'est ce que je souhaite. »

Mari regarde Takahashi. Leurs yeux se croisent.

« Ça va peut-être être difficile, fait-elle.

— Difficile ?

— Oui.

— Tu veux dire qu'on ne va peut-être plus jamais se revoir ?

— Concrètement, oui, dit Mari.

— Tu vois quelqu'un ?

— Pas spécialement.

— Alors, tu ne m'apprécies pas beaucoup ? »

Mari fait non de la tête.

« Non, ce n'est pas ça. Mais lundi prochain, je ne serai plus au Japon. Je participe à un échange avec une université de Pékin, et je ne reviens qu'en juin de l'année prochaine.

— Ah… ? fait Takahashi impressionné. Tu es une étudiante brillante.

— Je me suis inscrite en pensant que j'avais peu de chances, et j'ai été prise. Ça me semblait impossible parce que je n'étais qu'en première année, mais on dirait que c'est un programme un peu spécial.

— C'est bien. Bravo.

— Donc, il ne me reste que quelques jours avant le départ, et je pense que je vais être occupée par les préparatifs.

— Bien sûr.

— Bien sûr, quoi ?

— Tu as des préparatifs à faire pour ton départ à Pékin, répète Takahashi. Tu seras occupée et tu n'auras pas le temps de me voir. Bien sûr, je peux le comprendre. Ça ne me dérange pas. Je sais attendre.

— Mais je ne reviendrai pas au Japon avant six mois, ou plus.

— Je suis plutôt patient. Et aussi assez fort pour faire passer le temps. Tu veux bien me donner ton adresse là-bas ? J'aimerais t'écrire.

— Ça, c'est possible.

— Si je t'écris, est-ce que tu me répondras ?

— Oui, dit Mari.

— Et puis, quand tu reviendras au Japon l'été prochain, on sortira ensemble. On ira au zoo, ou au jardin des plantes, ou visiter un aquarium, et puis on mangera de bonnes omelettes, les plus politiquement correctes possible. »

Mari regarde à nouveau Takahashi. Droit dans les yeux, comme pour vérifier quelque chose.

« Mais pourquoi tu t'intéresses à moi ?

— Je ne peux pas dire. Pour le moment, je n'arrive pas à bien l'expliquer. Il se pourrait qu'à force de se revoir, de se parler, une sorte de musique à la Francis Lai surgisse de nulle part, que les raisons concrètes de l'intérêt que je te porte s'accumulent, les unes sur les autres… Et là, peut-être que la neige ne fondra pas, qu'elle s'entassera. »

Devant la gare, Mari sort de sa poche un petit carnet rouge. Elle note son adresse à Pékin, déchire la page, la donne à Takahashi. Il plie le papier en deux et le glisse dans son portefeuille.

« Merci. Je t'écrirai de longues lettres », dit-il.

Mari s'arrête devant le portillon encore fermé, elle réfléchit à quelque chose. Elle hésite à livrer sa pensée, puis se décide : « À propos d'Éri, il y a une chose qui m'est revenue. Je l'avais oubliée depuis longtemps, mais quand tu m'as téléphoné, alors que je somnolais sur ma chaise à l'hôtel, ça m'est revenu. Subitement. Je peux t'en parler maintenant ?

— Bien sûr.

— Je voudrais le raconter à quelqu'un tant que je m'en souviens clairement. J'ai l'impression que, si je ne le fais pas, les détails vont disparaître. »

Takahashi porte sa main à l'oreille, comme pour dire : « J'écoute attentivement. »

Mari commence : « Quand j'étais à la maternelle, je me suis retrouvée enfermée dans l'ascenseur de notre immeuble avec Éri ; je pense qu'il y avait un tremblement de terre. L'ascenseur a tangué très fort entre deux étages, puis s'est arrêté. En même temps, la lumière s'est éteinte, et c'est devenu tout noir. L'obscurité totale. Je ne distinguais même pas ma main. Et dans cette cabine, il n'y avait que nous deux. J'ai paniqué, je me suis pétrifiée. Je suis devenue aussi dure qu'un fossile vivant. Je n'arrivais même pas à remuer un doigt. J'avais du mal à respirer et je n'avais plus de voix. Éri m'appelait mais je ne pouvais pas lui répondre. Mon cerveau était tétanisé. Même la voix d'Éri semblait ne me parvenir qu'à travers quelque chose… »

Mari ferme un peu les yeux, elle se remémore ces ténèbres. Puis elle continue son récit : « Je ne me rappelle pas combien de temps ce noir a duré. J'ai eu l'impression que c'était extrêmement long, mais sans doute pas tant que ça, en réalité. Enfin, que ça ait duré cinq minutes ou vingt, la question n'est pas là. Pendant tout ce temps dans le noir, Éri m'a serrée dans ses bras. Ce n'était pas une façon normale de serrer quelqu'un. C'était comme si nos

deux corps allaient se fondre en un. Elle n'a pas relâché son étreinte un seul instant. On avait un peu la sensation qu'on ne se retrouverait plus jamais dans ce monde si on se désunissait. »

Adossé contre le portillon, Takahashi attend la suite de l'histoire sans rien dire. Mari sort la main droite de sa poche et la contemple un moment. Puis elle relève la tête et poursuit : « J'imagine, bien entendu, qu'Éri aussi avait très peur. Je pense qu'elle était terrorisée, tout autant que moi. Sans doute avait-elle envie de pleurer, de hurler. Il faut dire qu'elle n'était qu'en deuxième année de primaire. Mais elle a gardé son sang-froid. À ce moment précis, elle a probablement décidé qu'elle serait forte. Elle était mon aînée, et elle avait décidé qu'elle devait être forte pour que je me sente en sécurité. Durant tout ce temps, elle m'a chuchoté à l'oreille : "Ça va. N'aie pas peur. Quelqu'un va venir très vite nous délivrer. Je suis là, avec toi." C'était une voix très posée, très calme. Comme celle d'une grande personne. Elle m'a chanté une chanson, je ne me rappelle pas exactement laquelle. Je voulais chanter avec elle, mais je n'y arrivais pas. J'avais peur, et ma voix ne sortait pas. Mais Éri, toute seule, a chanté pour moi. Pendant ces moments, moi tout entière, entre ses bras, j'ai pu me confier à elle. Nous avons réussi à être "une", sans aucun interstice, dans ce noir. Nous avons même pu partager les battements de nos cœurs. Puis, soudain, la lumière est revenue, l'ascenseur a eu une secousse et il s'est remis en marche. »

Mari s'interrompt. Elle cherche ses mots dans ses souvenirs.

« Mais ç'a été la dernière fois. Je veux dire… ç'a été l'instant où j'ai été le plus proche d'Éri. Ce moment où nous avons superposé nos cœurs, où nous avons été réunies, sans obstacle. Il me semble que, depuis, nous n'avons jamais cessé de nous éloigner. Et, à force, nous nous sommes mises à vivre dans des mondes différents. Dans l'ascenseur, cette sensation de corps unique que nous avons éprouvée dans l'obscurité totale, cette espèce de liaison très forte entre nos cœurs, elle n'est plus jamais revenue. Je ne sais pas ce qui a cloché. En tout cas, on n'est jamais retournées en arrière. »

Takahashi tend la main et prend celle de Mari. Elle a un tressaillement mais elle ne la retire pas. Takahashi la tient tendrement, paisiblement. C'est une petite main douce.

« En fait, dit Mari, je n'ai pas envie d'y aller.

— En Chine ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'ai peur.

— C'est normal d'avoir peur. Tu vas partir loin, toute seule, dans un endroit que tu ne connais pas.

— Oui.

— Tu verras, tout ira bien. Tu t'en sortiras sans problème. Et moi, j'attendrai ton retour ici. »

Mari acquiesce.

Takahashi reprend : « Tu es très jolie. Est-ce que tu le sais ? »

Mari lève la tête et regarde Takahashi. Puis elle retire sa main et la glisse dans la poche de son blouson. Elle regarde ses pieds. Elle vérifie que ses tennis jaunes ne sont pas sales.

« Merci. Mais maintenant, je veux rentrer.

— Je t'écrirai une lettre, dit Takahashi. Comme dans les romans d'autrefois.

— Oui », fait Mari.

Elle franchit le portillon et marche jusqu'au bout du quai. Elle disparaît dans le train express au départ. Takahashi accompagne sa silhouette du regard. Puis la sonnerie retentit. Les portes se ferment. Le train quitte le quai. Lorsqu'il est hors de vue, Takahashi reprend son étui qu'il avait posé sur le sol, il se dirige en sifflant vers la gare de la Japan Railways. De plus en plus de gens vont et viennent.

18

LA CHAMBRE D'ÉRI ASSAÏ.

La luminosité du dehors pénètre toujours davantage à l'intérieur. Éri dort dans son lit. Par rapport à tout à l'heure, rien n'a changé, ni dans son expression ni dans sa position. Un épais voile de sommeil l'enveloppe.

Mari entre dans la chambre. Elle ouvre silencieusement la porte afin que ses parents ne l'entendent pas, se glisse à l'intérieur, referme le battant tout aussi silencieusement. La chambre est froide et muette, et Mari se sent un peu tendue. Elle reste le dos à la porte, regarde de tous côtés très attentivement. En premier lieu, elle vérifie que tout est bien comme d'habitude. Elle inspecte soigneusement la pièce, pour être sûre qu'aucun inconnu n'est tapi dans un coin. Puis elle s'approche du lit et contemple le visage de sa sœur qui dort. Elle tend la main, la pose en douceur sur son front, l'appelle par son nom d'une petite voix. Pas la moindre réaction. La situation est inchangée. Mari approche la chaise pivotante de la tête du lit et s'assoit. Elle se penche en avant et observe attentivement le visage d'Éri. Comme si elle y cherchait le sens d'un code secret.

Environ cinq minutes passent. Mari se lève. Retire sa casquette des Red Sox, arrange ses cheveux en désordre, fait glisser sa montre. Elle pose le tout sur le bureau. Elle enlève son blouson, puis son sweat à capuche. Ôte ensuite son chemisier à carreaux en flanelle. Elle garde uniquement un tee-shirt blanc. Elle retire ses épaisses chaussettes de sport et son jean. Puis se glisse doucement dans le lit de sa sœur. Son corps se familiarise avec la couette ; après quoi elle entoure de son bras fin sa sœur qui dort sur le dos. Elle pose délicatement la joue sur sa poitrine et reste ainsi, immobile, un moment. Elle

tend l'oreille : elle veut comprendre chaque son du cœur qui bat. En même temps qu'elle reste à l'écoute, elle ferme les yeux, apaisée. Rapidement, sans crier gare, des larmes surgissent à ses yeux clos. Spontanément, une grosse larme coule le long de sa joue, mouille le pyjama de sa sœur. Puis une autre.

Mari se redresse, s'essuie la joue. Elle se sent terriblement coupable de *quelque chose* – de quoi, elle ne le sait pas concrètement. Elle a l'impression qu'elle a commis quelque chose d'irréparable. C'est une sensation subite, dont elle n'arrive pas à comprendre l'origine. Mais qui est bien réelle. Ses larmes continuent de couler. Elle les recueille dans sa main. Elles sont tièdes, comme du sang. Elles conservent la chaleur de son corps. Mari pense brusquement qu'elle pourrait être dans un endroit différent d'*ici*. Et Éri aussi pourrait être dans un endroit différent d'*ici*.

Comme pour en être sûre, Mari regarde encore une fois la chambre ; puis de nouveau le visage d'Éri. Un beau visage. Vraiment très beau. On aurait envie de l'exposer dans une vitrine. Simplement, sa conscience l'a déserté. Sa conscience cachée quelque part. Qui doit s'écouler tel un cours d'eau souterrain, en un lieu invisible à l'œil. Mari parvient à discerner le son discret de ce ruissellement. Elle tend l'oreille. Il ne devrait pas être si loin. Et il devrait se mêler au mien, quelque part, songe-t-elle. Parce que nous sommes sœurs.

Mari se penche et embrasse Éri sur la bouche brièvement. Elle relève la tête, contemple à nouveau son visage. Elle laisse passer un peu de temps dans son cœur. Puis elle l'embrasse encore. Cette fois plus longuement. Plus tendrement. C'est comme si je m'embrassais moi-même, se dit Mari. Mari et Éri, juste une syllabe de différence. Elle sourit. Puis se recroqueville, rassurée ; elle va pouvoir s'endormir à côté du corps de sa sœur. Le plus près possible pour qu'elles tentent d'échanger leur chaleur ; d'échanger des signaux de vie.

— Éri, reviens, lui murmure Mari à l'oreille. Je t'en prie. Enfin, elle ferme les yeux, se détend. Lorsqu'elle abaisse les paupières, le sommeil survient du large comme une grande vague tendre. Il l'enveloppe. Ses larmes ne coulent plus.

La luminosité au-dehors croît de plus en plus vite. Des rayons de lumière nouvelle pénètrent dans la chambre par les interstices des stores. La vieille temporalité perd de ses effets, elle est sur le point de disparaître. Des hommes en grand nombre continuent à marmonner leurs vieux mots. Mais, au sein de la lumière du soleil tout juste advenue, le sens des mots change à une vitesse phénoménale, il est sur le point d'être renouvelé. Même si, pour l'essentiel, ces nouvelles significations sont temporaires, même si elles ne durent que jusqu'au crépuscule de ce jour, nous allons partager ce temps, cheminer avec.

Dans le coin de la chambre, l'écran de la télé semble, un instant, avoir émis une lueur. Une source de lumière semble sur le point d'émerger du tube cathodique. On sent que *quelque chose* est en train de bouger. Imperceptiblement s'esquisse une sorte d'image. Le courant électrique tente-t-il de se reconnecter ? Nous retenons notre souffle, surveillons le déroulement

du processus. Mais, l'instant d'après, il n'y a plus rien sur l'écran. Il est vide.

Ce que nous avons *pensé* avoir vu ne devait être qu'une illusion. Peut-être était-ce seulement la lumière pointant à travers la fenêtre, qui a ondulé jusqu'à une surface intermédiaire ; peut-être ce mouvement s'est-il reflété sur l'écran ? La chambre est toujours régie par le silence. Sa pesanteur, son épaisseur pourtant sont incontestablement moins denses que tout à l'heure. Maintenant, on entend les oiseaux. En prêtant une oreille attentive, on serait même, peut-être, susceptibles de percevoir le bruit des vélos qui roulent, les paroles des gens ou le bulletin météo à la radio. Ou peut-être le grésillement d'un toast qui brûle. La lumière abondante du matin nettoie le monde de fond en comble, en toute gratuité. Deux jeunes sœurs dorment paisiblement dans un petit lit, blotties l'une contre l'autre. Nous exceptés, personne ne le sait sans doute.

À L'INTÉRIEUR DU 7-ELEVEN. Une check-list à la main, l'employé vérifie les stocks, accroupi parmi les rayons. Du hip-hop japonais est diffusé. L'employé est un homme jeune. C'est celui qui a encaissé les achats de Takahashi tout à l'heure. Maigre, cheveux teints en châtain. Il a l'air fatigué par sa nuit de travail, il bâille longuement, à plusieurs reprises. Par-dessus la musique, il entend la sonnerie d'un téléphone portable. Il se relève, inspecte les allées, l'une après l'autre. Pas un seul client. Il n'y a personne dans le magasin. Il est seul. La sonnerie continue, obstinément. C'est bizarre. Après avoir cherché de tous côtés, il découvre enfin le téléphone dans le rayon réfrigéré des produits laitiers. Un téléphone oublié.

Incroyable… Qui a pu oublier son téléphone dans un endroit pareil ? Les gens sont vraiment pas bien… Il fait claquer sa langue d'un air blasé, prend le portable glacé en main et le porte à son oreille.

« A…llô ? fait-il.

— Tu crois que tu t'es bien débrouillé, dit l'homme d'une voix dénuée de toute intonation.

— A…llô ? hurle l'employé.

— Mais tu ne pourras pas t'échapper. Où que tu ailles, tu ne pourras pas t'échapper. » Un court silence, presque maléfique, puis la communication est coupée.

NOUS, PUR POINT DE VUE, NOUS SURVOLONS LA VILLE. Devant nos yeux, le spectacle d'une ville gigantesque qui s'éveille. Des trains de toutes les couleurs se meuvent, chacun dans sa direction, transportant des hommes d'un lieu à un autre. Ces voyageurs sont à la fois des humains, avec chacun son visage, son esprit propre, et *une partie* anonyme d'un ensemble. Ils sont une entité et en même temps un simple élément. Ils exploitent efficacement, combinent habilement cette double appartenance pour effectuer avec agilité et précision les rituels du matin. Se laver les dents. Se raser. Choisir une cravate. Se mettre du rouge à lèvres. Regarder les actus à la télé. Échanger des paroles avec sa famille. Manger. Faire ses besoins.

En même temps que le soleil se lève, les corbeaux fondent sur la ville par bandes, pour chercher leur pitance. Leurs ailes noires et huileuses brillent sous la lumière du matin.

La double appartenance n'est pas pour les corbeaux un problème aussi grave que pour les humains. Assurer la quantité de nourriture indispensable aux fonctions vitales, voilà pour eux la question fondamentale. Les camions-poubelles n'ont pas fini de ramasser les ordures. Il est à noter que la ville est tentaculaire et qu'elle produit une quantité prodigieuse d'ordures. Avec des cris perçants, les corbeaux descendent en piqué, tels des bombardiers, sur le moindre recoin de la ville.

Un nouveau soleil, une nouvelle lumière éclaire la ville. Les vitres des hautes tours nous éblouissent. Pas de nuages dans le ciel. Pour le moment, en tout cas, nous ne distinguons aucun nuage. Nous voyons uniquement le brouillard dû à la pollution qui plane, fin liséré sur l'horizon. Le croissant de lune se transforme en un amas rocheux de silence blanc, comme un message perdu et lointain, qui flotte dans le ciel de l'ouest. Un hélicoptère d'une télé locale vole à la manière d'un insecte stressé, il envoie à son centre de diffusion les images de l'encombrement des routes. Sur l'autoroute urbaine, dès avant le péage, se forme l'embouteillage des voitures qui veulent entrer dans la ville. Coincées parmi les buildings, de multiples ruelles conservent encore la fraîcheur de l'ombre. Là, bon nombre de souvenirs de la nuit écoulée restent intacts.

NOTRE POINT DE VUE AÉRIEN S'ÉLOIGNE de la ville et se déplace au-dessus d'une banlieue résidentielle calme. Sous nos yeux sont alignées des maisons à étage avec jardin. On dirait qu'elles sont toutes à peu près semblables, vues d'en haut. Même genre de composition familiale. Même genre de revenus annuels. Une Volvo bleu marine, toute neuve, reflète fièrement la lumière du soleil matinal. Un filet d'entraînement pour le golf a été installé sur la pelouse. Les journaux du matin viennent d'être livrés. Des habitants du quartier promènent de gros chiens. De la fenêtre des cuisines, on entend la préparation du repas. Voix qui s'interpellent. Ici aussi, une nouvelle journée est sur le point de commencer. Peut-être sera-t-elle comme les autres ou, au contraire, au sens plein du terme, sera-t-elle exceptionnelle et mémorable. Dans tous les cas, pour chacun, là, maintenant, c'est une feuille blanche sur laquelle rien encore n'a été écrit.

Nous choisissons l'une de ces maisons qui paraissent toutes identiques, et nous descendons droit sur elle. Nous passons à travers la fenêtre de l'étage aux stores couleur crème, et nous pénétrons sans bruit dans la chambre d'Éri.

Mari dort dans le lit, contre sa sœur. On entend une légère respiration. Son sommeil semble paisible, d'après ce que nous en percevons. Peut-être son corps s'est-il réchauffé. Ses joues paraissent plus rouges que tout à l'heure. Ses cheveux retombent sur ses yeux. Rêve-t-elle ? Ou s'agit-il des restes d'un souvenir ? L'ombre d'un sourire erre sur ses lèvres. Mari a traversé une longue période d'obscurité, elle a échangé des paroles avec les nombreuses personnes qu'elle a rencontrées cette nuit et, à présent, elle est enfin revenue à sa place. Il n'y a rien autour d'elle qui puisse la surprendre, pour le moment. Elle a dix-neuf ans. Elle est protégée par un toit et des murs. Elle est entourée par la pelouse du jardin, l'alarme de la maison, le break fraîchement lustré et les grands chiens intelligents qui font leur promenade dans le quartier. Le soleil du matin traverse la vitre, il l'enveloppe tendrement, il la réchauffe. La main gauche de Mari est posée sur les cheveux noirs d'Éri, déployés sur l'oreiller. Ses doigts adoptent une position naturelle, légèrement ouverts, à peine repliés.

Concernant Éri, nous sommes dans l'incapacité de percevoir un quelconque changement dans sa position ou dans l'expression de son visage. Elle ne semble pas s'être aperçue que sa sœur l'avait rejointe dans son lit et qu'elle dormait à son côté.

Soudain, la bouche délicate d'Éri frémit. Comme si elle réagissait à

quelque chose. C'est un tressaillement instantané, de l'ordre d'un dixième de seconde environ. Nous, point de vue acéré et pur, n'avons pu manquer ce mouvement. Notre œil a capté clairement cet imperceptible signal corporel. Peut-être s'agit-il des impalpables mouvements intra-utérins qui augurent quelque nouvel événement ? Ou encore, cette ondulation légère est-elle le présage d'une annonce ténue ? Quoi qu'il en soit, quelque chose essaie de nous envoyer un *message*, de notre côté, à travers les interstices fins de la conscience. Nous en avons la nette impression.

Nous veillons silencieusement à ce que cette promesse s'affirme, qu'elle prenne tout son temps dans la lumière nouvelle du matin, et qu'aucun dessein autre ne l'entrave. Le jour s'est enfin levé. Il y a encore du temps avant que revienne la prochaine obscurité.

Titre original :
AFTER DARK
publié par Kodanska, Tokyo Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez consulter notre site internet,
www.belfond.fr
ou envoyer vos nom et adresse,
en citant ce livre,
aux Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada,
à Interforum Canada Inc.
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN 978-2-7144-5221-4

© Haruki Murakami 2004.

Tous droits réservés.

Et pour la traduction française © Belfond, un département de

, 2007.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo